This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07590860 2

Antoine

DDD

~~444D~~

Antoni

DDD

~~1144 D~~

CHRONIQUES

DE

JEAN D'AUTON,

PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN ENTIER,

D'après les manuscrits de la Bibliothèque du Roi,

AVEC UNE NOTICE ET DES NOTES,

PAR

PAUL L. JACOB, BIBLIOPHILE.

Livres nouveaulx, livres vieilz et antiques.
ÉTIENNE DOLET.

3

TOME TROISIÈME.

PARIS.

SILVESTRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DES BONS-ENFANS, N° 30.

1835.

TR.A.H.

Coq°

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

CHRONIQUES

DE

JEAN D'AUTON.

SUITE

DE LA CINQUIÈME PARTIE.

XIV.

De la mort du bon duc Pierre de Bourbon, et de son obsèque funéral fait à Mâcon.

L'onzième jour du mois d'octobre, en l'an susdit, le bon duc Pierre de Bourbon mourut en sa ville de Moulins en Bourbonnois; et le dix-septième, dedans l'église des Jacobins de Mâcon, fit le roi faire ses funéraux obsèques, et là solemniser le divin service, très-dévotement. Tout le dedans et autour de la nef de l'église et du chœur étoit ceinture de drap de soie noir, semé des armes de Bourbon, et tout le circuit plein de cierges ardents, lesquels brûlèrent durant le service qui commença le seizième jour dudit mois d'octobre,

aux Vigiles, et le lendemain, durant trois messes solemnelles dites par deux évêques et un cardinal, c'est à savoir : messire Hugues de Bauza, évêque d'Angoulême, maître René de Prye, évêque de Bayeux et maître de la chapelle du roi, et maître Guillaume Brissonnet, cardinal de Rheims, lequel dit la dernière, chantée par les chantres de la chapelle du roi, à grande solemnité, où étoit le roi présent. Au milieu du chœur de ladite église, étoit une chapelle funébreuse toute couverte de cierges ardents, et ceinturée d'un drap de velours noir, garni des écussons des armes de Bourbon ; et au-dessous, étoient, en robes de deuil couvertes de cottes d'armes, un roi d'armes et deux hérauts, c'est à savoir : Montjoie-Saint-Denis, Champagne, et un autre héraut d'Angleterre, venu avec un ambassadeur pour le roi d'Angleterre. A l'heure que la grand'messe fut prête à commencer, dedans le chœur de l'église entrèrent ceux qui portoient le deuil, et les ambassades qui pour lors étoient en cour ; et premièrement, Antoine de Lorraine, duc de Calabre, en deuil, que messire Pierre de Rohan menoit ; et après, Philippe de Clèves, évêque d'Autun, que conduisoit Antoine, marquis de Montferrat ; le tiers étoit Gaston de Foix, que Barbazan de Foix menoit ; le quart, Charles de Clèves, que messire Henri de Neufchâtel menoit ; le quint,

messire Jean d'Albret, seigneur d'Orval, conduit par messire Louis d'Albuy, seigneur de Piennes; le sixième, messire Jean de Foix, seigneur de Lautrec, que messire Jean d'Amboise, seigneur de Bussy, menoit; lesquels se mirent tous sur les hauts siéges du chœur de l'église, au côté dextre. A senestre, vis-à-vis de ceux, étoient par ordre, premièrement, frère Mery d'Amboise, grand-maître de Rhodes; messire Guy de Rochefort, chancelier de France; Mathieu Bascler, ambassadeur d'Angleterre; Marcus Dandalus, ambassadeur de Venise; l'ambassade de Florence, et tout plein d'évêques; deux maîtres d'hôtel étoient au bas du chœur, lesquels alloient et venoient d'un côté à autre pour ordonner des choses qui à ce étoient requises.

A l'offertoire furent offrir, ceux qui faisoient le deuil, en même ordre qu'ai dit, lesquels offrirent chacun un grand cierge ardent; lesquels cierges reçut premièrement le roi d'armes Montjoie, étant au senestre côté de l'autel, et, après la réception, les bailla à un des maîtres d'hôtel du roi, qui étoit à main dextre, lequel les bailla à un frère jacobin étant auprès dudit autel.

Après que l'offrande fut faite, le sermon fut commencé par un docteur en théologie, de l'ordre des Carmes, nommé frère Laurent Bureau, évêque de Sisteron et confesseur du

roi, lequel commença en son thême : *Petre, amas me?* et, sur ce, suivit son propos, selon que le cas le requéroit en sens littéral, anagogie et allégorie, en déduisant la dignité de la puissance apostolique et la magnifique sanctification du très-glorieux clavier de paradis, saint Pierre, l'apôtre de Jésus-Christ; en élucidant aussi les œuvres vertueuses et royale généalogie du bon duc feu Pierre de Bourbon, lequel montra être directement descendu du glorieux saint Louis, jadis roi de France, et lequel saint Louis eut plusieurs fils et filles, entre autres un nommé Robert, duc de Bourbon; de celui Robert descendit Pierre de Bourbon; de Pierre de Bourbon, Louis; de Louis, Jean; de Jean, Charles; de Charles, Jean, frère dudit duc Pierre de Bourbon, lequel avoit épousé madame Anne de France, fille du roi Louis onzième. Et ainsi fut faite ladite funérale fête, pendant le temps que le roi étoit en sa ville de Mâcon. Maintes joyeuses nouvelletés et passe-temps furent là faits, et entre autres étoit un funambule, c'est-à-dire un chemineur dessus corde, de la nation d'Allemagne, nommé Georges Menustre, bien jeune homme, lequel fit attacher une grosse corde à mont, au plus haut de la grosse tour du château de Mâcon et aux fenêtres du clocher des Jacobins de ladite ville, où avoit de hauteur, depuis terre jusques à là, vingt-cinq

toises mesure, et depuis le château jusques audit clocher, deux cent cinquante pas; et, par là-dessus, deux soirs ensuivants, chemina; et, à la dernière fois, depuis la tour dudit château jusques dedans le clocher, où là-dessus, en la vue du roi et de plus de trente mille personnes, fit tout plein de gentillesses, comme basses-danses, sauts, gambades et morisques, et se pendit par les pieds et par les dents, avec un couvre-chef: qui fut une chose bien étrange à regarder et merveilleuse à ouïr; toutefois il fut vrai, si par prestigie la vue humaine ne fut enchantée. Une autre sauterelle de Florence étoit là, laquelle dansoit très-nouvellement avec hautes gambades et doubles soubresauts, et faisoit morisques légères, et étranges danses que je laisse pour rentrer au principal de ma matière.

XV.

Comment le cardinal de Seine fut fait pape, au moyen que maître Georges, cardinal d'Amboise, lui bailla treize voix qu'il avoit eues au conclave.

Le cardinal d'Amboise étant lors à Rome logé à la vice-chancellerie, comme avez ouï dessus, le cardinal Ascaigne, qui au roi avoit

XVI.

Comment l'armée de France, après l'élection du pape Pie, passa par les faubourgs de Rome, et s'en alla au Garillan.

Quatre jours après l'élection du pape Pie, le roi en sut les nouvelles : parquoi ne voulut que son armée, qui autour de Rome avoit demeuré plus de six semaines, y séjournât plus; aussi n'étoit-ce point pour l'avancement de son affaire, ne à la foule de ses ennemis : car ce pendant, les siens y perdoient temps, dépendoient leur argent, diminuoient leurs vivres, dissipoient leurs habillemens, éloignoient la belle saison et approchoient l'ennuyeux hiver; les autres gagnoient pays, faisoient provision de victuailles, renforçoient leur armée, occupoient les passages et fortifioient leurs places; toutefois, durant ce temps, leur vinrent six mille Suisses et trois mille Normands, qui les arrêtèrent quelque temps; et voyant le roi que temps se retardoit, voulut avancer son armée. Or, étoit lors messire Louis, seigneur de la Trimoille, toujours tant malade qu'on n'y espéroit nulle guérison, dont les gens d'armes avoient merveilleux regret : car c'étoit un chef pour la guerre, hardi, sage, prompt et heureux; et le roi, sachant que ainsi ma-

lade ne pouvoit à point conduire son armée, lui manda qu'il s'en retournât, et en son lieu mit Francisque de Gonsago, marquis de Mantoue, et avec lui quatre capitaines principaux, françois, nommés : messire Louis de Hédouville, seigneur de Sandricourt; messire Jacques de Silly, bailli de Caen; messire Antoine de Bessey, bailli de Dijon; et Jean Duplessis, autrement appelé Courcou, commissaire des gens d'armes de toute son armée; son ordonnance ainsi faite, manda qu'on marchât : ce qui fut fait. Moult ennuyoit à messire Louis de la Trimoille, que l'armée du roi ne pouvoit gouverner et conduire, comme celui qui de bien servir le roi avoit bonne envie; mais sa grieve maladie qui toujours empiroit ne le voulut; toutefois, alors que l'armée voulut déloger pour tirer en avant, il se mit avec, dedans sa litière, et la conduisit une journée loin, où là prit congé des capitaines et gens d'armes, en leur recommandant l'affaire du roi, et les priant que, à son service, fussent si bons, que pour mourir ne fissent défaut qui leur honneur amoindrît. Et, ce dit, plusieurs François lui dirent adieu, les larmes aux yeux. L'armée se mit à chemin vers Rome, et lui au retour de France. Par les faubourgs de Notre-Dame-de-Populo de Rome passèrent les François, tous en armes et bien ordonnés. Les Romains, par sur

leurs murailles, les regardoient marcher. Le cardinal d'Amboise, avec plusieurs autres cardinaux, étoit lors dedans un jardin du feu cardinal Ursin, près du bourg de Populo, et grand nombre des seigneurs de la ville, lesquels regardèrent la passée des François, qui marchoient en bel ordre et à grand nombre; car, selon le dire de ceux qui là étoient, furent là plus de douze cents hommes d'armes, que François que Lombards et Italiens, bien dix mille hommes de pied, et d'artillerie neuf gros canons, deux grandes coulevrines, huit moyennes et dix faucons, sous la charge d'un nommé Jannot de Saman avec trente-six bons canonniers. Ainsi s'en alla l'armée des François, et marcha ce jour jusques à trois milles de Rome, où en la plaine se campèrent pour ce jour; de là s'en allèrent à une abbaye où la messe se chante en grec, et les religieux de là sont tous Grecs, et font leur hostie de pain levé, et carrée: car ainsi est la mode de Grèce. De celle abbaye furent à une ville nommée Vert-Menton, terre des Colonnois, que les Allemands voulurent piller; mais par les capitaines françois fut le bruit abattu, et la ville sauvée; et en ce lieu un François, nommé Louis de Combret, seigneur de Gibbanel, fit la montre des Suisses et Normands et autres gens de pied. Là étoit aussi un chevalier albanois, nommé

messire Mercure, très-gaillard homme, et moult adroit selon la mode de leur pays, lequel avec lui avoit cent Albanois, tous gens de trie pour le métier de la guerre. De cette ville de Vert-Menton tirèrent les François jusques à un fleuve au-dessous du mont Saint-Jean, cinq milles loin, lequel fleuve va droit à Ponte-Corbe, et court si très-tôt, que à guéer est moult dangereux; mais, pour le passer plus sûrement, aux gens de pied et d'artillerie, le bailli de Caen fit mettre là dedans les canons qu'ils avoient là tout de long et à deux rangs dedans cette rivière impétueuse, qui peu creuse étoit, mais roide à merveilles: aussi choit-elle des montagnes; qui lui avance le cours. Que que soit, iceux canons furent là assis et foncés par-dessus, en manière que toute l'autre artillerie et les gens de pied y passèrent tout sûrement, et les autres pièces qui étoient en l'eau furent à force de gens et de chevaux mises en terre sèche. Les gens de cheval passèrent à gué au-dessous de leur pont qui rompoit le cours de l'eau: encore alloit-elle si roide que, en passant, un archer du bailli de Dijon, nommé Fours, tomba lui et cheval en l'eau, qui soudainement emporta tout hors le pouvoir du secourir de ceux qui là étoient; dont fut celui noyé, homme et cheval. Après que tout fut passé, firent un logis à la campagne, et de là le marquis de Man-

toue, lieutenant du roi, envoya une trompette sommer Rocquesecque de se rendre en l'obéissance du roi, ce que ne voulut; mais les Espagnols qui dedans étoient et les vilains pendirent ladite trompette, et fermèrent leurs portes. Dont les François s'en allèrent loger au pied de la muraille et dedans des vignes qui à touchant de là étoient, et là commencèrent à battre la ville, et continuèrent six heures durant; cela fait, fut là donné un assaut par les Normands et Gascons, lesquels furent repoussés moult lourdement, et chassés de la brèche, tant que le seigneur de Normanville, leur capitaine, qui des derniers étoit demeuré à la retraite, fut environné des Espagnols et assailli; toutefois, si à point se défendit, qu'il échappa moyennant quelque secours que aucuns de ses gens lui donnèrent. Hors de la ville sortirent grand nombre d'Espagnols et autres, et se mirent par les vignes où les François étoient logés, dont iceux coureurs furent si mal arrivés que presque tous y demeurèrent; les autres furent menés battant jusques dedans leurs portes. La nuit ensuivant, Espagnols et gens de la ville, à grosse route, sortirent par les jardins et petits chemins obliques pour cuider trouver aucuns des François écartés; mais ceux furent pris au trébuchet : car messire Jacques de Silly et Bernard de Scénon avec cent cinquante hommes

d'armes s'en allèrent embûcher par les maisons du bourg qui étoient vides, et dehors de ville, en lieux secrets ; tantôt furent Espagnols les uns au bord des vignes où étoient les François, les autres par chemins écartés, et les autres aux champs, cherchant leur proie; mais le bailli de Caen, qui leur avoit embûche apprêtée, sortit d'un côté sur eux, et tous ceux qui lui furent en vue passèrent par sous l'ombre de sa main et de ses gens, qui autant que en trouvèrent, autant en mirent à sac, et pas un ne leur échappa; car ils étoient tous à pied et en lieu de prise : Bernard de Scénon, avec cinq hommes d'armes des siens, desquels étoient Mathieu de Pinchault, Mathurin Gandeau, Dupré, Jean de Saint-Jean et deux autres, avec trois de ceux du bailli de Caen, rencontrèrent le long d'un bas chemin cent cinquante hommes de pied espagnols, au travers desquels donna celui de Scénon avec ses gens, tellement que plus de dix furent mis à l'envers; et, entre autres, un nommé Jean de Saint-Jean, François, rencontra un Espagnol sur le bord du haut d'un chemin et là lui donna de la lance tel choc, que tout au travers du corps lui mit, et envoya homme et lance du haut en bas. Les autres des Espagnols se mirent à la fuite ; mais presque tous en fuyant furent tués. Somme, de tous ceux qui la nuit s'étoient mis hors la ville n'en retour-

na que bien peu. Le marquis de Mantoue et les autres capitaines de l'armée du roi, voyant que pour mettre là le siége et longuement demeurer n'étoit que retardement de leur emprise, délibérèrent marcher outre, pour combattre les ennemis, si aux champs les rencontroient, et pour ce que à Gayette avoit grand nombre de gens d'armes et force de gens de pied, mandèrent au marquis de Saluces et à messire Yves d'Alègre et aux autres capitaines françois qui là tenoient garnison, qu'ils se rendissent à l'armée du roi à Rocquesecque, ce qu'ils firent; dont furent tous ensemble délibérés de combattre les Espagnols, quelque part qu'ils fussent, et s'en allèrent de Rocquesecque à un lieu nommé Aquin, d'Aquin au pont de Corbe, où là se trouva Gonsales Ferrand avec toute sa puissance. Or pensoient les François qu'il leur voulsît donner la bataille, mais il ne faisoit que côtoyer l'armée, sans approcher de plus près que de la portée d'un canon; mais force escarmouches furent là faites et rençontres de coureurs. Après que celui Gonsales eut vu la manière des François, qui ne demandoient que le combat, et leur armée moult grosse, se retira sans leur vouloir autrement empêcher le passage. L'armée de France étant outre le pont, l'artillerie, qui, pour le temps gras qui jà de là avoit le cours, étoit demeurée, et ne pouvoit aisément tenir charroi.

s'arrêta près de celui pont pour à besoin la secourir, si les Espagnols eussent chargé dessus, et fut fait retourner messire Louis de Hédouville, seigneur de Sandricourt, avec vingt-cinq hommes d'armes et soixante estradiots albanois, sous un nommé messire Mercure; lesquels, ainsi que ladite artillerie approchoit et passoit le pont, étoient sur le derrière, qui tantôt eurent en vue bien trois cents chevau-légers d'Espagne, marchant vers eux; et, ce voyant, messire Mercure, Albanois, dit au seigneur de Sandricourt qu'il vouloit aller voir quels gens c'étoient, et que, pour les amuser, leur donneroit une escarmouche; auquel dit le seigneur de Sandricourt : « Allez et vous donnez garde de vous mettre trop avant en la fiance de mon secours; car vous voyez que je suis trop foible pour attendre leur puissance et supporter leur faix. » Pour ce ne s'arrêta celui Mercure; mais, comme j'ai su par un homme d'armes nommé Philippe Sechaust, Limosin, qui là avec le seigneur de Sandricourt étoit, celui Mercure, avec soixante Albanois des siens, adressa aux Espagnols, et sitôt que assez fut près d'eux, lui et tous ses gens donnèrent des éperons, et baissèrent leurs bannerolles en courant comme tempête, tellement que au travers de la foule d'iceux Espagnols s'entremêlèrent et percèrent; puis rechargèrent gaiement, et tant fi-

rent que, à la vue dudit seigneur de Sandricourt qui les regardoit besogner, les rompirent, et abattirent aucuns, et les autres chassèrent si loin, que pour ce jour plus ne retournèrent. Ne fut-ce pas bien droit donné sur les ennemis, et tout à point mis la main aux armes? Si fut; dont celui chevalier albanois doit avoir un lieu perpétuel au rang des gens de bien. Que fut-ce, après qu'il eut donné la chasse à ces gens, s'en revint avec tous les siens, et avec l'artillerie passèrent le pont de Corbe. Le capitaine Gonsales, pensant que les François voulussent aller passer au pas Saint-Germain, à toute son armée s'en y alla devant; toutefois l'armée de France ne fut par là, mais s'en alla à la rivière du Garillan pour la vouloir passer, et se logea sur le bord de la rivière, auprès d'un vieil palais fait à l'antique, nommé le palais Scipion, et là tout auprès sont tout plein de vieux arceaux, et dit-on que c'est œuvre virgilienne faite anciennement par art diabolique, et toute en une nuit, avec des arches qui vont de Rome à Naples, passant par là; et par lesdites arches, de Rome à Naples envoyoient huiles et vins, quand nécessité en étoit : que que soit, le capitaine Gonsales, voyant que les François n'alloient au pas Saint-Germain, mais vouloient ponter le Garillan et passer par là, se mit de l'autre côté avec son armée pour dé-

fendre le passage, et vint mettre son camp au droit de celui des François, la rivière entre eux et lui, et ses gens loin des François demi-mille ou environ; et à touchant de la rivière fit faire de nuit tranchées à force, et mit là des gens pour garder le pas aux François, lesquels furent là huit jours, où ce pendant un capitaine de mer françois, nommé Pregent de Bidoulx, entre la tour du port de Garillan et la marine, fit faire un pont de bateaux, et, sitôt qu'il fut fait, de plein midi, fut charrié jusques au droit du lieu où étoient les François; et là, premier que le vouloir mettre sur l'eau, un François, nommé messire Jean Chapperon, qui peu devant ce étoit venu de Calabre, où avoit été prisonnier aux Espagnols, fut transmis outre la rivière avec quinze ou vingt laquais, pour réveiller les Espagnols qui étoient sur le bord de la rivière aux tranchées, et là par bateaux s'en va lui et ses gens; et, lorsqu'il eut abordé, se met à terre, tout droit tirant aux tranchées, où commença à tâter avec sa demi-pique qu'il y avoit dedans. Lui et ses gens chargèrent à tour de bras sur les Espagnols, qui soudainement se mirent hors de leurs tranchées, et là se battirent à qui mieux mieux. Celui Chapperon étoit toujours des plus avant à la mêlée, et tant donnoit de coups de pique à ces gipponiers, qu'ils ne savoient remède d'eux sauver; toutefois se défendirent à toutes

mains; et eux, comme ceux qui trois fois plus de gens étoient que de François, commencèrent à prendre courage et outrer nos gens; dont ceux des nôtres qui à l'autre bord du fossé étoient, écrièrent les escarmoucheurs qu'ils se retirassent; mais messire Jean Chapperon ne vouloit déplacer, ains à coups immodérés chargeoit sans coups refraindre. Aucuns de ses gens se retirèrent, et presque tous l'un après l'autre, que encore tout seul soutenoit le combat, dont fut pressé à tous côtés, et tant approché, que un Espagnol sur lui rua un coup de rapière le long de sa pique, qui lui tomba sur la main senestre, tellement que les deux maîtres doigts lui fit voler à terre. Les François lui crioient qu'il se retirât, et que par folle hardiesse ne soutînt mortel dommage; toujours ruoit à coups forcenés, tant que là fut regardé de chacun et de tous prisé; finalement, quand il se vit de secours dénué, et affoibli de membres en se défendant au démesuré, approcha le bord, et là se mit dedans un bateau. Les Espagnols le suivirent jusques à l'entrée de l'eau, dont à coups d'artillerie furent sitôt délogés, que premier qu'ils eussent gagné leurs tranchées, plus de six furent rencontrés et abattus. Tout le long de la rivière du Garillan, entre Saint-Germain et Gayette, étoit l'armée des François, logée par les villes et bourgades de là

autour : dont la compagnie du marquis de Saluces étoit à un lieu nommé La Frète, la plus proche de Saint-Germain ; ceux du chevalier de Louvain, à un mille près encontre la rivière; ceux du seigneur de la Trimoille, dont un nommé Pierre Dos, bailli de la Montagne, étoit lieutenant, et ceux du sire d'Albret, sous la charge du seigneur de Duras, étoient aussi sur la rivière, auprès d'un lieu nommé Castelfort; ceux de messire Rogier, baron de Béart, et ceux de la Fayette étoient le long du Garillan, à un mille loin l'un de l'autre; ceux du seigneur de Sandricourt étoient sur une montagne, un mille près de la rivière, et ceux du comte de Ligny à deux milles, et tous en approchant de Saint-Germain à Gayette. Ainsi pouvoient les Espagnols venir sur eux, que bientôt ne fussent assemblés. Tous les autres étoient aussi le long du Garillan, chacun en lieu avisé pour servir à besoin et se trouver aux coups. Au droit du pont, de çà et de là, étoient le marquis de Saluces, messire James de Foix; Jean Stuart, duc d'Albanie; messire Louis de Hédouville, seigneur de Sandricourt; messire Antoine de Bessey, bailli de Dijon; messire Jacques de Silly, bailli de Caen; Jean Duplessis, dit Courcou, commissaire des gens d'armes; François Daillon; messire Jean Chapperon et presque tous les autres capitaines, avec les

Allemands du roi et deux mille autres hommes de pied, et messire Mercure à tout ses cent Albanois, et grand nombre d'autres gens d'armes lesquels gardoient celui passage.

XVII.

Comment les François firent un pont sur la rivière du Garillan, et passèrent outre malgré les Espagnols, qui vigoureusement le défendirent.

Après que les François eurent visité les tranchées des Espagnols, le pont fut mis sur l'eau du Garillan, et là tout à ferme attaché, et afin que quand les François le voudroient passer, les Espagnols ne pussent sans grande perte et outrageux dommage le défendre, toute l'artillerie avoient atitrée autour du pont, et embouchées leurs pièces droit à la venue des Espagnols. Ce fait, pour donner une alarme sur leurs tranchées, quinze hommes d'armes françois passèrent le pont, desquels étoient Jean de Chabannes, seigneur de Vandenesse; l'écuyer Morimont, Pierre de Bayard, lequel, pour y être des premiers, n'eut loisir de prendre d'autre harnois que, une grosse javeline au poing, un saie de velours gris sur son pourpoint. Aussi furent de ceux, le sei-

gneur de Mallicorne; Ryou, des gentilshommes de la reine; le bâtard de Pons; un homme d'armes nommé Lorrière; un autre nommé Jannot de Payennes, de Gascogne; Rhodez, lieutenant du seigneur de la Crote, et quatre autres, desquels je n'ai su les noms; et eux ainsi passés, transmirent sur le bord des tranchées pour crier *France! France!* trois de ceux, c'est à savoir le seigneur de Mallicorne, et deux hommes d'armes de ceux du seigneur de Sandricourt, lesquels furent sur le bord desdites tranchées, où firent leurs cris, et chargèrent sur ceux qui dedans étoient, lesquels ne se firent appeler deux fois pour soi lever, mais tout à l'étourdie saillirent de leurs tranchées et se mirent les uns à fuir vers leur camp, et les autres soutinrent l'escarmouche en attendant leurs secours. Durant ce hutin, trois ou quatre cents François, tous à la file, passèrent le pont et donnèrent la charge sur les Espagnols, telle que, la longueur d'un jet de pierre outre le pont, aucuns des François les chassèrent, desquels étoient un nommé Ryou, le bâtard de Pons, et avec eux quelques autres, comme m'a été dit. Le capitaine Gonsales, qui à deux jets d'arc de là étoit avec tout son ost emparqué, sachant par les fuitifs des tranchées, que les François passoient la rivière, transmit là mille deux cents hommes de pied et trois cents que hommes d'armes que genétai-

res, auxquels dit que à ce besoin étoit métier de mettre tout en avant, et à peine de la mort n'étoit heure de reculer, disant: «Si les François qui plus avantageux sont que nous autres, passent, incontinent nous donneront la bataille, où nous pourrons perdre honneur, vies et pays; pour ce, mes amis, ne craignons à nous mettre à tous dangers pour obtenir victoire et acquérir honneur. » A ces paroles, se mirent les Espagnols à l'erre, et à deux côtés leurs gens de cheval d'un et leurs piétons d'autre, en manière comme pour vouloir enclore les François qui hors du pont étoient; dont aucuns écartés se serrèrent, les autres demeurèrent, et mêmement un nommé Ryou et quelques autres malavisés; tantôt eurent, les Espagnols, François approchés, et eux, comme pleins de cœur, tous en foule se vinrent jeter à la traverse, où firent armes excessives et prouesses incroyables: car à leur venue, plus de vingt bonnes pièces d'artillerie furent au travers d'eux tout à coup déchargées, dont dix, vingt, trente, quarante à la fois en emportoient, tant que là où les coups passoient, n'avoit que têtes, bras, jambes et corps démembrés. Ce fut merveille, car onc hommes ne firent plus hardiment que firent là les Espagnols, et si ne perdirent ordre ne vouloir pour l'horrible échec que sur eux se faisoit; mais jusques à joindre approchèrent les François, qui plus de

quatre cents étoient hors le pont, où combattirent main à main plus d'une grosse heure. Là sans faillir se trouvèrent plusieurs gens de bien françois, et entre autres que j'ai ouï là louer, fut un gentilhomme de Bretagne de ceux de la reine, nommé Ryou, lequel, avec quelques autres avoit suivi et chassé les Espagnols des tranchées, comme j'ai dit, et là à tous venants très-hardiment avec une javeline pour la barde, tint pied ferme, et d'aventure s'étoit tant hâté, que sans arme ne salade, la tête découverte, fors d'un chapeau, s'étoit trouvé aux coups; dont en faisant armes au possible, un Espagnol, qui des premiers l'avisa, lui jeta une javeline de droit jet, et icelui au-dessus du bord de sa cuirasse atteignit dedans la gorge, de quoi fut blessé grièvement; toutefois la javeline lui fut arrachée par un François étant là, lequel lui dit qu'il se retirât, ou qu'il l'abandonneroit, vu que trop écartés étoient de leurs gens; à quoi n'entendoit celui Ryou, mais se défendoit toujours à tour de bras, et donnoit coups démesurés; si fut finalement environné de tous côtés et pris par les Espagnols qui en l'emmenant eurent question de sa prise : les gens de cheval le vouloient avoir, et les piétons aussi, disant qu'ils n'avoient pris personne; somme, chacun le vouloit avoir, cuidant que ce fût un très-bon prisonnier; aussi étoit-il; mais à la parfin, au moyen de

leur question, ils le tuèrent sur-le-champ. Ses nobles faits font le vrai témoignage de la perte de sa mort. Celui François qui avec lui étoit, voyant que là n'étoit à bonne sûreté, se voulut ôter du chemin; mais entre lui et les François jà avoit telle foule d'Espagnols, qu'il ne savoit quel chemin prendre, ne ne pouvoit outrepasser. « Or, n'est-il rien, dit-il, qu'on ne fasse pour sauver sa vie! » Parquoi arracha la croix blanche qu'il portoit, et se mit au travers de la presse des Espagnols, tirant vers le pont; et feignant être du parti d'Espagne, commença à dire en langue espagnole : *Adelante! adelante!* qui est à dire : Devant! devant! et ainsi passa jusque sur le bord du pont, où main à main se faisoit le combat, et là trouva un capitaine espagnol avec deux enseignes autour de lui, et grand nombre d'Espagnols à sa queue, lequel avoit en main une grosse javeline d'Espagne, ruant coups à bras dépliés, et sitôt qu'il avisa celui François, il le prit par le bras, et le mit devant, qui guère n'y demeura, car avec sa bande se rallia et tint là pied ferme. Les Allemands du roi se montrèrent là si à point, que chacun faisoit louable rapport de leurs honorables œuvres, et mêmement se montrèrent, entre autres, Hans Grou, frère de Pètre Grou, bandoulier de ceux de la garde; aussi fit un qui lors étoit fourrier de leur bande. Ici ne veux mettre en si-

lence les faits d'un François nommé Pierre de Bayard, duquel tant de fois j'ai commémoré le nom et décrit les gestes : car à cette affaire, fit une chose qui ne se doit taire, ce me semble; donc, pour en dire, celui de Bayard, à l'heure que les Espagnols commencèrent à assaillir le pont, étoit là au front, d'aventure désarmé, qui souvent ne lui advenoit, et comme chacun se mit sur le pont en armes, pour l'aller défendre des Espagnols qui à grand nombre l'assailloient, dit que sans lui ne se feroit le hutin; dont ainsi, comme il étoit en pourpoint, un saie de velours gris dessus, avec une javeline au poing, au front du combat, et sur le bord dudit pont où la grand'foule des Espagnols étoit, se mit, et là, comme si armé de toutes pièces eût été, aussi assurément donna, et soutint le combat, et fit merveilles d'armes; car ainsi comme j'ai su par aucuns des François et autres qui là étoient, un capitaine espagnol qui, avec deux enseignes, comme j'ai dit, assailloit le pont, eut ledit de Bayard en barbe, un nommé Mallicorne, et grosse route d'autres qui à tour de bras défendoient le pont : celui capitaine assailloit comme un lion, et souvent visoit à rencontrer celui de Bayard, pour ce que désarmé le voyoit; mais tant se savoit bien garantir, et si bien lui advint que onc n'eut plaie dont il laissât à combattre; et tant fit, que à la fois, ainsi que

ledit Espagnol leva le bras pour ruer un coup en le voyant découvert, sous l'aisselle, lui adressa là sa javeline; en sorte que plus d'un pied lui mit dedans le corps, dont chut à terre et mourut soudainement. Ses deux enseignes furent pareillement atterrées et mises à sac. Ainsi désarmé se montroit celui de Bayard; c'était bien chercher le dangereux péril pour un titre d'honneur rencontrer. Là se trouva un sien compagnon, nommé Pierre de Pocquière, seigneur de Bellabre, lequel en cet état le voyant, tout rudement lui dit qu'il s'ôtât de là, de par le diable, en le tirant à tous efforts; mais ce fut pour néant; car s'il avoit été des premiers à l'assaillir, des derniers voulut être à la retraite : ce qui fut, ne onc de là ne voulut démarcher jusque tout fût fait. Ainsi étoient nos gens sur le bord du pont et le long de la rivière, tous arrangés et en manière que leur artillerie ne pouvoit tirer sans les endommager, et ainsi que plusieurs qui étoient là m'ont dit, si, d'un lez hors le tirer de l'artillerie, se fussent serrés, leurs ennemis eussent été mortellement menés. Quoi plus? Les Espagnols de cheval chargèrent moult rudement sur les François qui étoient le long du bord de la rivière et en tuèrent aucuns, et entre autres un des cent Allemands du roi, lequel avoit ce jour dringué d'autant, et tout ivre s'étoit mis hors la foule de ses com-

pagnons, une hallebarde au poing; et là contre lui vint un homme d'armes espagnol, la lance sur la cuisse, et lorsqu'il fut prêt à baisser, mit la lance en arrêt, et donna à celui Allemand au travers de la gorge si rudement, que le tronçon lui demeura dedans, de quoi mourut sur-le-champ. Un autre Espagnol près de ladite rivière vint pareillement, et à lance baissée atteignit un homme d'armes françois nommé Lorrière, étant à pied, lequel fut choqué si lourdement, que à la renverse tomba dedans celle rivière, et tout armé qu'il étoit, se prit aux cordes où étoit attaché le pont, et à l'aide de ses compagnons, qui avec lances et piques le secoururent, se sauva; et ainsi se combattoient à toute outrance. Je ne me veux taire de la merveilleuse hardiesse d'iceux Espagnols; car ceux qui à cheval étoient, descendoient à pied, et à grands coups chargèrent tant sur nos gens, qu'ils les repoussèrent jusques à mi le pont, et là combattirent comme lions, et avec leurs épées tranchèrent aucunes des cordes où étoit le pont attaché, et n'eût été l'excessive résistance des François, ils eussent désattaché et rompu ledit pont. Que fut-ce? les François qui étoient deçà le pont à grosse armée, voyant les Espagnols outrer leurs compagnons, se mirent sur celui pont à grosse route pour repousser les Espagnols et leur donner la bataille; mais messire Jacques de

Silly et messire Louis de Hédouville, des chefs de l'armée, se mirent au-devant, l'épée au poing, et défendirent que homme des François, à la peine de la hart, n'allât outre, disant qu'il n'étoit heure de donner la bataille, vu que toute l'armée de France n'étoit là, mais dispersée en plusieurs garnisons, et aussi que la voie n'étoit assez ample pour passer si à coup toute l'armée; par quoi à la parfin les François se retirèrent, et les Espagnols à coups d'artillerie furent affolés et rechassés. Le capitaine Pregent de Bidoulx étoit lors en mer près de là, dont les battoit à la traverse de telle sorte, que c'étoit horreur à regarder. Somme, ils furent envoyés par les François, et le pont gagné, tant que la nuit ensuivant, messire Louis de Hédouville, Perrot de Payennes, et grand nombre de François qui là étoient, couchèrent delà le pont, et là se fortifièrent. En ce temps le marquis de Mantoue fut malade, tant que contraint fut de s'en retourner : dont Louis, marquis de Saluces, fut ordonné par le vouloir du roi chef de son armée. En ce temps mourut messire Gabriel d'Albret, seigneur d'Avannes, à Civita-Vecche, dont la perte fut pour le roi ennuyeuse, pour la noblesse dommageuse, des dames regrettée, et pleurée de plusieurs; car il étoit enrichi de bonnes mœurs, ennobli de prouesse, embelli de jeunesse, et aorné de vertus.

XVIII.

D'un hérétique qui, en ce même temps, fut brûlé à Paris.

En ce temps fut à Paris brûlé un hérétique, lequel, le jour de Saint-Louis dernier passé, un vendredi, ainsi que dedans la Sainte-Chapelle du Palais à Paris les cordeliers et jacobins étoient là pour célébrer le divin office et solenniser la fête du benoît saint, se trouva là celui abominable méchant, et là, ainsi que quelque prêtre voulut dire messe sur un petit autel à main dextre dedans ladite Sainte-Chapelle, se présenta pour lui aider, et se mit à genoux la tête découverte, contrefaisant le bon chrétien et dévot catholique; à laquelle messe assista et répondit très-dévotement par semblant; et quand ce vint à la consécration, il alluma un cierge et s'approcha du prêtre bien près au côté, comme si par grande dévotion eût voulu voir le saint-sacrement; et ainsi comme celui prêtre voulut lever la sainte hostie, celui hérétique la print et arracha violentement des mains du prêtre en disant ces paroles : « Et durera toujours cette folie! » Plusieurs gens de bien qui virent ce crime néfande, là accoururent, et le prinrent par les cheveux, et le voulurent aucuns tuer, en le

traînant depuis la chapelle jusques au bout des degrés du Palais; et là lui tomba l'hostie sacrée d'entre les mains, toute brisée, laquelle fut honorablement par les gens d'Église relevée et mise en calice, et le lieu où elle étoit chute, couvert de drap d'or et fermé, que des pieds homme ne touchât. Or fut mené ce misérable en prison, et là interrogé par les docteurs; lequel ne croyoit être de déité autre que Jupiter et Herculès, et nioit tous principes fors les naturels, et disoit que autre paradis n'auroient les sauvés, que les Champs-Élysées, et tout plein d'autres folies où n'avoit nul propos.

Longuement fut gardé pour voir si connoissance de son erroné propos lui viendroit, mais toujours persévéra en sa folle opinion; dont son procès lui fut fait, et lui brûlé tout vif comme desservi l'avoit.

XIX.

Comment le capitaine Louis d'Ars sortit de Venouse avec peu de gens, et prit la ville d'Andrie, Rouvre et Espinansolle, laquelle mit à sang; et comment plusieurs autres villes de la Pouille se rendirent à lui, comme Gensane, l'Etoile, Vapolle et la Velle, et là, par deux fois avec ses gens à peu de distance, défit les Espagnols, qui étoient grand' compagnie.

Dedans Venouse étoit lors le capitaine Louis d'Ars, qui sans séjour couroit pays et prenoit places; toutefois advint que les vivres lui commencèrent à être courts et à faillir à Venouse, où lui et ses gens tenoient garnison. Or s'étoient renforcés les Espagnols à grand'puissance, et mis dedans Barlette où étoit don Diego d'Arillano, leur capitaine, avec huit cents chevaux et six cents hommes de pied, lesquels empêchoient les vivres aux François, et tant, que le défaut de ce les contraignit sortir en pays. Dont le capitaine Louis d'Ars, qui aimoit mieux mourir honorablement aux champs à la poursuite des vivres, que languir de famine méchamment au-dedans d'une ville close, dit à ses gens : « Or çà, messeigneurs et amis, le défaut de vivres nous défend le long demeurer en cette ville de Venouse, et nous enseigne la

voie d'en avoir provision, ce qui est la force d'armes, sans laquelle mettre en prompte exécution et vigoureusement exercer, en demeurerons en ville dénués, et aux champs improvus; car nos ennemis par force les nous empêchent; mais la force faut par la force détourner, et la dureté du fer par fer amollir; parquoi les champs nous sont de saison pour en conquêter sur nos ennemis, et preux vouloir requis, pour à droit les assaillir et du tout leur pouvoir défaire. Or, faisons donc, par vertueux effort, que louange honorable et profitable gain puissions acquérir; soyons loyaux soudards au service du roi, et large nous sera au loyer de notre bien-fait. Quoi plus? mettons bon vouloir en œuvre, et de pouvoir obtiendrons. » Ce dit, les gens de celui bon capitaine lui promirent tous, que sous le tour de sa main emploieroient leurs forces, soumettroient leurs vouloirs et exploiteroient les armes. Dont se mit aux champs avec sa petite bande où étoient quatre cents hommes de pied allemands, gascons et normands, et trois cents chevaux albanois et françois, avec deux gros canons et une grande coulevrine nommée *madame de Forli*, que gouvernoient trois canonniers nommés, l'un Jean Lubin, natif d'Orléans; l'autre Jean de Gap, et l'autre Bertrainet; et ainsi s'en alla le capitaine Louis d'Ars devant

la cité d'Andrie, forte par assez. Toutefois, le jour qu'il partit de Venouse, lui et ses gens couchèrent une nuit dedans un bois à trois milles d'Andrie, et là toute nuit furent tourmentés, et eurent bien le mau-repos, car ils furent accompagnés d'épouvantable tonnerre, d'éclairs merveilleux, d'impétueux vents, et de pluie ennuyeuse qui ne leur cessa depuis le soir jusqu'au matin, qu'ils délogèrent et s'en allèrent assiéger Andrie devers la porte du côté de Barlette, et là commencèrent à décharger coups et rompre la muraille, tant qu'en moins de trois heures un portail qui là étoit, et grand pan de muraille, alla par terre : dont eux voulurent donner l'assaut; mais ce voyant, ceux de la ville eurent doute en leur affaire et parlamentèrent, tellement que à la parfin se rendirent à la volonté du capitaine Louis d'Ars, lequel entra avec tous ses gens, et pour ce que cette ville d'Andrie étoit des terres du comte de Ligny, son maître, ne voulut là souffrir faire aucune force : dedans y avoit des Espagnols et autres soudards, lesquels traita si bien, que, nonobstant qu'ils fussent à sa volonté, les laissa en aller, leurs bagues sauves, et outre, leur donna de l'argent. Ce ne fut pas à lui fait à ceux, comme par cidevant avoient fait aux François, que nonobstant composition de bagues sauves faisoient mourir ou mettoient en galères; toutefois

ainsi savoit ses ennemis attraire et ses amis contenter (ce qui est une des plus rusées stratagêmes de guerre), et bien là-dedans séjourna, lui et ses gens, trois semaines ou environ. Le pain commença à amoindrir, dont délibéra aller à Biseilles, qu'autrefois avoit prise sur les Espagnols; mais elle s'étoit révoltée après la rencontre de Cérignoles. Que que soit, droit audit Biseilles, avec son train, s'en alla, près d'Andrie de douze milles ou entour : de quoi fut averti don Diego d'Arillano, Espagnol, et sut que, par défaut de vivres, il tenoit les champs; parquoi, lui étant à Barlette, dit qu'il lui couperoit chemin ; dont assembla de sept à huit cents chevaux albanois et genétaires, et trois cents hommes de pied; et avec lui étoient le baron de Corrillane, le gouverneur de Tarente, un nommé frère Hyenard et un autre appelé messire Terdre, capitaine d'Albanois, et avec ceux se mit à la course, tant que sur les erres et en queue des François se trouva. Le capitaine Louis d'Ars, qui en pays avoit guets et découvreurs, sut tantôt que les Espagnols à grand'puissance le suivoient; dont se campa, et montra la barbe à ses ennemis; puis fit tourner son artillerie contre eux, lesquels marchoient à toute hâte, comme ceux qui sur les François pensoient faire grand déluge. A l'approcher, l'artillerie commença à décharger et donner au travers des Espagnols, tant que

plusieurs en eurent la volée ou le bond ; mais pour ce ne reculèrent, car ils y alloient de droit fil, et approchèrent presque à joindre. Lors n'étoit heure de mettre la chose à refaire, mais promptement y remédier ; à quoi se peut connoître le sens des chefs de guerre et aviser la constance des combatteurs : car au péril soudain se montre le sens prompt, ce que fit lors celui capitaine françois ; et voyant qu'il falloit assembler aux Espagnols, commanda à ses canonniers que toujours tirassent au travers, jusque ses gens de cheval fussent mêlés avec eux ; et ce faisoit-il pour donner ouverture à ceux qui donneroient dedans ; et pour ce faire, mit à deux côtés ceux qui étoient à cheval, les François d'un et les Albanois d'autre, lesquels avisa bien de donner alors que l'artillerie feroit son exploit, en leur disant à visage riant : « Chargez, compagnons, chargez ! Vos ennemis vous assaillent à grand effort : défendez-vous à puissance immodérée, et commencez le heurt, car le premier coup vaut deux, si à droit l'assenez et le donnez à force. » Là avoit cinq hommes d'armes françois tant assurés, que pour mourir n'eussent fait un faux pas : c'est à savoir Bernard de Saint-Soudain, des gentilshommes du roi ; Gilbert de Chaux, Lyonnet du Breuil, Marc de Groing, Jean de Montieux, seigneur de Tary, qui conduisoient les gens de cheval. Le capi-

taine Louis d'Ars, lorsqu'il eut ordonné ses gens d'armes de cheval, et mise son artillerie en titre, s'en alla à ses gens de pied et au milieu des chevaucheurs, les mit lui avec eux pour les tenir en ordre. Tant fut qu'Espagnols à course de cheval vinrent pour joindre, l'artillerie leur alla au-devant, et fit passée telle que les François à cheval tous ensemble donnèrent au milieu, ainsi que leur avoit été dit, et passèrent à travers tellement qu'ils les déroutèrent et rompirent; et en cuidant recharger, iceux Espagnols tournèrent le dos et s'enfuirent. La chasse leur fut donnée plus de deux milles de pays, et les chemins jonchés d'abattus et de morts. Ceux qui eurent vites chevaux se sauvèrent; les mal-montés et piétons furent tous tués et pris; somme, tant furent les autres écartés, que les uns se rendirent à Barlette, les autres à Trane, terre de Saint-Marc, et les autres à Biseilles; lesquels dirent qu'ils avoient défait les François : parquoi leur ouvrirent les portes. Ce fait, le capitaine Louis d'Ars, cuidant prendre Biseilles, s'en alla devant, où jà étoient les Espagnols fuitifs, qui avoient dit que les François étoient tous morts et pris : parquoi ceux de Biseilles ne voulurent ouvrir aux François. Dont se retira le capitaine et ses gens, pour ce que jà étoit nuit, et se mirent dedans un collége de Saint-Francisque, et au matin s'en allèrent droit à Rouvre.

Jà s'étoient les Espagnols fuitifs presque tous ralliés, lesquels ainsi prirent le chemin de Rouvre pour eux loger là dedans; de quoi se douta le capitaine Louis d'Ars, et pour obvier à ce, y transmit cinquante chevaux devant pour gagner le logis, lesquels y furent premier que les Espagnols, et demandèrent ouverture à ceux de la ville, qui volontiers leur ouvrirent, pour le bon traitement que leurdit capitaine leur avoit autrefois fait, et aussi pour ce que la ville étoit des terres du comte de Ligny, maître dudit Louis d'Ars, lequel, avec tous ses gens d'armes, entra dedans, où tous ensemble se réfugièrent le temps de quinze jours; et ce pendant, les Espagnols eurent renfort de Galliègues et genétaires à grand nombre. Nuit et jour pensoit, celui capitaine Louis d'Ars, comment il pourroit échecquer ses ennemis et leur donner quelque venue : or dit-il à lui-même, qu'il se mettroit en peine de leur en bailler une bonne; et pour ce faire, sans se découvrir à nulli, comme celui qui étoit maître de sa pensée, et exempt du rapport des espies, fit semblant de vouloir aller à la Haute-More, terre du comte de Ligny : dont fit partir ses gens et son artillerie, et prendre le chemin où chacun pensoit qu'il voulût aller; et lorsque près d'un mille de pays eut fait, il commanda à un nommé Antoine du Lau et à un autre sien secrétaire, que

soudainement tournassent l'artillerie et le bagage dedans Rouvre, ce qu'ils firent; et lui avec tous ses gens tourna soudainement autre quartier, et ce fit-il pour frustrer les espies, de son intention, et tenir ses ennemis en déconnoissance de son emprise : dont s'en alla hâtivement vers Corastre où les Espagnols étoient, et près de là fit son embûche, puis envoya ses coureurs devant la ville pour attraire les compagnons en plaine; et tantôt que les coureurs furent en vue d'ennemis, genétaires et Galliègues à grand nombre sortirent hors, et commencèrent bien à point à charger sur eux et leur donner la chasse sans avoir doute de l'embûche, pensant qu'à la Haute-More fussent allés les François, comme par espies avoient été faussement embouchés. Or, allèrent-ils si avant, que les uns sur les autres commencèrent à ruer, et mêmement les gens de cheval que Bernard de Saint-Soudain, Jean de Montieux et Gilbert de Chaux menoient, comme à l'autre fois, lesquels donnèrent si très-rudement, que, au premier rencontrer, plus de trente hommes de cheval allèrent par terre; à deux autres recharges, furent les gens de cheval défaits, et s'enfuit don Diego d'Arillano à bride abattue avec quarante ou cinquante genétaires. Les Galliègues furent si bien secoux, que de trois cents qu'ils étoient avec leurs hauts bonnets, ne s'en alla pas

trente, que tous ne fussent tués ou pris; somme, comme j'ai su par aucuns de ceux qui là étoient, quatre cents genétaires et Galliègues furent là assommés ou emmenés. C'étoit bien à profit ensuivi le sort et à l'honneur continuée heureuse chance, si les capitaines du Garillan, dont j'ai parlé par ci-devant, eussent de cettui fait exemplaire. Le lis florit ores par tous les anglets des Itales, et la réputation des François courut par tous les climats du monde. Je n'en dirai plus, si n'est qu'à la bonne conduite du chef de guerre gît la sûreté des soudards et le salut des royaumes. Pour dire plus, après cette défaite d'Espagnols, les morts demeurèrent étendus, et les pris furent emmenés à Rouvre, où les François arrêtèrent deux jours; puis s'en allèrent à Castel de Mont, terre du comte de Ligny, et de là devant Espinansolle, ville du comte de More, ennemi du roi, laquelle assiégèrent et prirent d'assaut en moins de trois heures, quelque résistance que leur fissent ceux qui dedans étoient, lesquels se défendirent à toute force; toutefois par sur le ventre leur passèrent, et entrèrent dedans, et Dieu sait comment les œuvres de pitié furent là recommandées : pour faire fin, tout fut mis à sang, réservés les petits enfants et les femmes, et la ville abandonnée au pillage, dont plusieurs pauvres affamés d'argent y fourrèrent bien leurs poignets; ce qui leur

fut une bonne curée et chaude gorge, et telle que, depuis, ville ne tenoit devant eux. De là s'en allèrent à Gensane, terre dudit comte de More, laquelle se rendit volontiers; puis s'en retournèrent à Venouse, où se rafraîchirent quelque temps, et puis se mirent en pays de conquête droit à l'Étoile, terre du prince de Melphe, laquelle pareillement se rendit audit capitaine. Dedans le château avoit cinquante Espagnols, lesquels ne le voulurent rendre; et coups à travers comme si foudre y passât, tant que, en moins de deux heures, brèche grande y fut faite : dont celui Louis d'Ars commanda l'assaut; chacun mit là la main tellement que sans arrêter fut de vive force emporté, et tous les Espagnols qui là dedans étoient, mis à l'épée. Ce fait, ledit capitaine demeura là huit jours, où ce pendant, par menée secrète, eut intelligence avec ceux de Melphe, lesquels promirent de lui rendre la ville; toutefois don Diego d'Arillano sachant cette menée, par subtils moyens et larges promesses qu'il fit à ceux de ladite ville, rompit le coup; dont ledit Louis d'Ars, avec ses gens, s'en alla à Venouse, où de là manda au comte de Conversane, fils du marquis de Betonte, qui se disoit bon François, que si tel vouloit être, que à l'affaire le montrât, et que temps en étoit; et s'il vouloit montrer de quoi, que avec toute sa puissance à un jour nommé se

rendît à Montepellouse, ville tenant le parti du roi; et que, de sa part, se trouveroit avec ce qu'il auroit de gens. A quoi ne faillit celui comte; aussi ne ne fit le capitaine Louis d'Ars; mais au jour assigné furent là avec leurs soudards, dont ledit comte de Conversane avoit quarante hommes d'armes et six cents piétons qui pouvoient faire grand'aide, et donner bon renfort aux François qui là étoient à peu de gens; et eux ainsi assemblés, avisèrent en leurs besognes et conclurent de tenir bon. Je laisserai un peu à parler de ce propos pour dire d'autres choses lors à Rome advenues.

XX.

Comment le pape Pie tiers mourut, et de l'élection du cardinal Petri ad Vincula, fait pape par le moyen du cardinal d'Amboise, et d'autres choses faites lors à Rome.

Le pape Pie tiers, dont j'ai dessus écrit, étoit fort ancien et moult débile, atteint de maladie tellement, qu'il ne vit point les ans Saint-Pierre, mais vingt-deux jours après qu'il eut obtenu le Saint-Siége, mourut. Dont aucuns banquiers qui lui avoient prêté deux cent mille ducats, pensant y profiter, perdirent tout, tant qu'ils en firent banqueroute. Les cardinaux se disposèrent, après ce, de procé-

der à autre élection, et tenir nouveau conclave. Sur ce point, ferai incident, et dirai qu'en ce temps, le vingt-cinquième jour d'octobre, fut conjonction de Mars et de Saturne. Les Ursins et Colonnois, avec quatre cents hommes d'armes et trois mille hommes de pied, assaillirent lors le duc de Valentinois dedans le palais Saint-Clément, au bourg Saint-Pierre de Rome, où s'efforcèrent à toute puissance d'entrer sur lui; mais il avoit trois cents hommes d'armes, et deux mille piétons qui défendirent le logis, en manière qu'il leur demeura, et repoussèrent les Romains. Messire Jacques de Crussol, qui étoit là allé avec le cardinal d'Amboise, fut lors voir l'armée des François au Garillan, et leur fit porter de Rome force habillements, pour racoutrer ceux qui en avoient défaut et pouvoir de les payer, qui leur fut chose difficile, car la marchandise étoit moult chère, et l'argent presque failli. Aucuns des gentilshommes du roi qui là avoient suivi le cardinal d'Amboise, s'en allèrent ranger avec l'armée de France au Garillan, desquels furent François d'Alègre, seigneur de Percy; Artus Gouffier, seigneur de Boisy; Louis de Jaulys, et quelques autres. Durant ces jours, le marquis de Licite, qui au service du roi avoit tout perdu, fut à Rome devers le cardinal d'Amboise, auquel compta son affaire et dit sa nécessité,

et comment pour bien servir le roi et soutenir sa querelle, il avoit perdu ses terres, et son argent dépendu, parquoi le prioit qu'il lui plût remontrer au roi, afin qu'il lui voulût donner quelque état pour vivre et le servir comme il avoit accoutumé; auquel, comme m'a été dit, ne fut rien donné ne rien promis; et lui, voyant que à ce prochas dépensoit le demeurant de ce qu'il avoit, et qu'il perdoit temps, et que autre chose n'en auroit, comme hors du sens et presque désespéré, s'en alla de Rome rendre à Gonsales Ferrand pour tenir le parti d'Espagne contre le roi; et ainsi que depuis j'ai ouï dire à plusieurs, ledit Gonsales lui délivra toutes ses places et seigneuries, et avec ce lui bailla cent hommes d'armes, dont il a toujours fait la guerre aux François à tous ses efforts : à quoi se pouvoit obvier par contentement de paroles ou élargissement de dons, ce qui, par défaut de peu de chose, pourroit porter grand dommage. A ce ne veux ajouter autre chose, si n'est que tous bienfaits doivent être reconnus et tous services rémunérés. Pour revenir en propos, après que le pape Pie fut mort, il fut gardé comme est de coutume, et baisé les pieds. Le cardinal Ascaigne, qui s'étoit endetté à la banque de grosse somme pour lui avoir aidé à faire son cas bon, y perdit ce qu'il y avoit mis, et se trouva frustré de l'intention du gouver-

nement de la papauté, auquel il tendoit pour totalement nuire au cardinal d'Amboise et contrarier aux François, auxquels avoit au commencement promis et tenu paroles d'amitié. Que fut-ce? les cardinaux de Rome s'assemblèrent tous pour faire l'obsèque du pape Pie, lequel dura neuf jours, et commença un samedi, dix jours devant la Toussaint: auquel jour le cardinal Petri ad Vincula dit la messe; le jeudi après, le cardinal d'Amboise dit l'autre. Le lundi en après, vigile de Toussaint, après la messe du Saint-Esprit, laquelle dit le cardinal Alexandrin, et le sermon fait, entrèrent cardinaux au conclave, et là firent leur élection, telle que le cardinal d'Amboise eut vingt-quatre voix, et ne restoit qu'à deux qu'il ne fût pape. Ce fut allé bien près des portes du paradis; mais Petri ad Vincula, comme vous orrez, sortit de ses liens, et saisit les clefs; lequel avoit treize voix, et le cardinal Sainte-Praxède, cinq, qu'il donna audit Petri ad Vincula. Ainsi ne pouvoient les deux élus l'un sans l'autre l'emporter. Le cardinal Petri ad Vincula jamais ne consentit à bailler ses voix; le cardinal d'Amboise aussi vouloit garder les siennes : ainsi voilà notre sainte mère l'Église ébranlée, en danger de tomber en schisme ruineux! Mais pour obvier à celle tant périlleuse division, le cardinal d'Amboise délia le pouvoir de vertu, et mit le prix d'honneur

en place; car tant ne s'arrêta à l'ambition de l'apostolique prélature, ne à l'état de souveraine dignité, que à l'union de l'Église militante et à l'utilité de la chrétienne religion, n'eût principale faveur et entier vouloir; parquoi très-libéralement donna ses voix audit cardinal Petri ad Vincula, qui à ce moyen obtint le titre papal et siége romain, et fut nommé *papa Julius Secundus*. Bientôt après ce, le pape fut couronné à grand honneur et excellent triomphe, et puis le premier consistoire tint, auquel donna le Saint-Père le pape audit cardinal d'Amboise la légation de France et d'Avignon, et fit François de Clermont, neveu dudit d'Amboise, cardinal; et à ce même consistoire furent faits avec celui de Clermont trois autres cardinaux, c'est à savoir : le neveu du pape, l'évêque de Mende, et un autre évêque espagnol; aussi fut fait patriarche de Hiérusalem le cardinal de Sainte-Croix. Un autre consistoire de rechef fut tenu, et là faites plusieurs belles ordonnances sur l'affaire de la chrétienté; auquel étoient le cardinal d'Amboise légat en France et tous les autres cardinaux de Rome. César Borgia, duc de Valentinois, étoit lors à Rome malvoulu de chacun et mêmement des Ursins, au moyen des crudélités et tyrannies que durant le temps de pape Alexandre leur avoit faites : parquoi pensa que là demeurer ne lui seroit bonne sûreté, dont prit

ce qu'il avoit d'argent, et tout d'emblée et secrètement sortit de Rome, accompagné de huit Allemands et d'aucuns de ses serviteurs; puis se mit en mer à Ostie, et tira droit à Naples, où de là se retira et rendit au capitaine Gonsales Ferrand, lequel tenoit camp devant le pont du Garillan; disant que bon Espagnol étoit, et que très-bien serviroit le roi d'Espagne, à son pouvoir, et pour montrer comment, disoit qu'il mettroit en bref les Espagnols en la duché de Milan, qu'aisément pourroient conquêter, car pour lors étoit mal garnie de gens d'armes; et pour iceux mettre à raison, avoit intelligence aux Pisains, lesquels lui avoient mandé que s'il les vouloit défendre contre les Florentins, qu'ils se donneroient à lui, et que, au moyen de ce, mettroit les Espagnols dedans ladite ville de Pise et de Lucques; parquoi pourroit tenir la duché de Milan en subjection et avoir dedans entrée. Et pour commencer son vacarme, demanda audit capitaine congé d'amasser gens à Naples pour faire son armée, ce que lui octroya le capitaine Gonsales, dont fit crier par Naples que tous soudards qui le voudroient servir si se rendissent à la place, et que là les feroit payer pour trois mois.

Tantôt se trouvèrent plus de dix mille hommes prêts, desquels en fit choisir et enrôler six mille, et payer pour trois mois. Au-

euns Espagnols qui là étoient, disoient que, avec les capitaines françois qui la duché de Milan gardoient, avoit intelligence, et que l'armée qu'il faisoit étoit pour renforcer lesdits François, et, au moyen de celle entreprise, vouloit mettre les Espagnols entre les mains de leurs ennemis; et de ce embouchèrent le capitaine Gonsales, disant que si au roi de France, duquel par avant s'étoit allié, vouloit faire une finesse, que autant ou pis en pourroit faire au roi d'Espagne, et qu'ajouter foi à son dire, ou soi fier en sa promesse, ne seroit joué sûrement ne bien avisé à son affaire. Tant d'autres raisons de suspeçon contre celui Borgia furent mises en avant, que celui capitaine Gonsales le fit prendre, et tous ses gens tués, réservé un Allemand et un de ses coques, lesquels se sauvèrent comme ils purent, et lui ainsi pris perdit bagues et argent, puis fut mis sur mer et envoyé en Espagne prisonnier dedans la tour criminelle de Tolède, pour là passer le demeurant de ses malheureux jours, comme chacun dit : c'est l'exil douloureux du cruel tyran qui mal a commencé, continué en pis et fini de même. Après ces choses mises à chef, le cardinal d'Amboise s'en voulut retourner devers le roi qui lors étoit à Lyon sur le Rhône : dont le jour qu'il partit, le pape commanda à tous les cardinaux de Rome qu'ils le conduisissent jusques hors la

ville, ce qu'ils firent, et pleuvoit tant ce jour-là, qu'il n'y eut mule de cardinal qui n'en eut les pleines oreilles. De Rome s'en alla à Brachane où le sieur Jean Jourdian festia lui et ses amis le soir bien somptueusement, et entre Brachane et Viterbe fit faire une grande feuillée, et là porter vins et viandes à déroi, et force blave pour les chevaux, où un autre jour le traita à plaisir. Puis s'en alla à Viterbe, où au logis du cardinal Farnèse fut reçu à l'honneur et traité à souhait; de là à Seine, où au-devant de lui vinrent les Seinois jusques à la Paille, terre de Seine; à Florence fut pareillement accueilli hautement; à Ferrare aussi, où au-devant de lui vinrent le duc et le cardinal de Ferrare, et de là à Parme. Avec lui étoit lors le grand-maître de France, son neveu, à tout quatre cents hommes d'armes, qui jusques à Bologne l'avoit été accompagner. Par la duché de Milan, s'en alla jusques en Piémont, où le duc de Savoie le fêta en sa ville de Quiers, puis passa la Savoie où le roi lui envoya mules fraîches, haquenées et haubines jusques à Saint-Andrieu, en la montagne d'Orelle, et ainsi s'en vint à Lyon où le roi lui fit très-bonne chère et moult joyeux recueil.

XXI.

Comment les François gardèrent long-temps le pont du Garillan, et de la retraite qu'ils firent à Gayette, qu'ils rendirent aux Espagnols par composition.

Au pont et le long de la rivière du Garillan, étoient lors les François, lesquels, après qu'ils eurent gagné celui pont, et qu'ils furent les maîtres de la rivière, allèrent souvent courir devant le camp du capitaine Gonsales, et plusieurs escarmouches lui donnèrent, et tant que celui Gonsales, ainsi ennuyé des François et par le défaut de vivres qui lui étaient courts, une belle nuit fit mettre le feu dedans ses loges, et trousser son bagage, et entour la minuit délogea avec ses gens d'armes et son artillèrie. Les François qui autour du pont du Garillan étoient, virent de nuit les grands feux qui se faisoient au camp des Espagnols, à quoi pensèrent ce qui étoit; et pour savoir le tout, furent là envoyés Bernard de Scénon avec vingt chevaux, que hommes d'armes que archers, et messire Mercure, capitaine des Albanois, accompagné de trente à quarante estradiots, lesquels se mirent sur la queue des Espagnols qui délogeoient à qui plutôt iroit devant; tant allèrent qu'ils chargèrent sur les derniers, et là pri-

rent quelques prisonniers qui étoient de l'ar-
rière-garde, et ainsi donnèrent sur le bagage
qui étoit demeuré, et mêmement sur les som-
miers d'un Romain colonnois qui suivoit les
Espagnols, comme messire Venere Colonne,
et en prirent avec grande force vaisselle d'ar-
gent et autres bagues qui dedans étoient, et
[illegible] s'en emportèrent avec eux qui puis en-
[illegible] Les Espagnols s'en allèrent
[illegible] leur camp trois heures avant
[illegible] tenant leur chemin droit à une ville
[illegible] Sesse, à huit milles près du pont du
[illegible] et là se logèrent pour eux rafrai-
[illegible] Les François étoient toujours autour de
[illegible] savoir si le passer outre ou le
[illegible] le meilleur, et sur ce tinrent
[illegible] les uns disoient que
[illegible] difficile pour la four-
[illegible] des vivres que les ennemis empêche-
[illegible] que toutes les villes de la te-
[illegible] maîtres des passages, et aussi
[illegible] ne se pourroit charrier, car
[illegible] étoient en cours,
[illegible] rompus;
[illegible] valoit mieux passer
[illegible] autant dé-
[illegible] avoir de là,
[illegible] que avec pain
[illegible] demeuroient
[illegible] ville que
[illegible]

par force ou composition prendroient, et ainsi gagneroient pays, et acquêteroient vivres; et mêmement de cette opinion fut messire Louis de Hédouville, seigneur de Sandricourt, disant outre, que si les Espagnols vouloient lever leur siége ou donner bataille, qu'ils n'auroient pas du meilleur, car autant de gens d'armes de beaucoup près n'étoient comme les François, ne mieux délibérés. Toutefois le bailli de Caen et celui de Dijon étoient d'autre avis : dont advint que par le trop long demeurer là, les vivres qui ne venoient que par mer, qui à vent contraire (comme j'ai su par ceux mêmes qui étoient embarqués) nuisoit aux François, du tout ou presque leur faillirent, tant que grande mortalité fut sur l'ost, et mêmement sur les gens de pied. L'ennuyeux froid de l'hiver impétueux les affoloit; car presque nus et déchaux étoient en la fange jusqu'aux genoux. Et là fut un capitaine de gens de pied, nommé messire Jean Chapperon, lequel voyant ses pauvres gens mourir de froid et de faim, voulant sur ce leur secourir, s'en alla au commissaire des gens d'armes, nommé Courcou, auquel conta la piteuse nécessité des pauvres soudards, en lui priant que quelque avance d'argent leur fît pour leur aider à vivre jusques à leur paiement, et que là seroit sans faillir remboursé : à quoi ne voulut celui Courcou prêter l'o-

reille, ne bailler la main ; parquoi ledit Chapperon, voyant que autrement n'en auroit, print de lui huit cents écus, au paiement de quoi obligea sa maison et tout ce qu'il avoit, et lui en bailla sûreté signée par écrit. Eût-il pu mieux servir le roi que aux périls mortels exposer son corps pour défendre sa querelle, et à nécessité contrainte dépendre ses biens pour subvenir à besogneuse affaire ? Je ne dirai plus, si n'est que c'est un bienfait de si grand mérite qu'il ne doit aux chapitres des histoires au bon compte être oublié, ne au loyer départir, demeurer sans rémunération. Or suivons : les François donc étoient sur le Garillan en telle affaire que j'ai dit, et avec ce leurs chevaux eurent là telle suffrette que à la parfin mangèrent les gîtes des bois, les branches des vignes et les feuilles des arbres, tellement que presque tous y moururent, si que tel homme d'armes avoit là mené quatre ou cinq bons chevaux, qui étoit à pied ou n'en avoit qu'un. Les pauvres pages et varlets mouroient de froidure et de famine ; et voyant ce, les hommes d'armes françois, dont aucuns avoient encore quelques chevaux morfondus, plusieurs fois à grand nombre se présentèrent aux chefs de l'armée, disant : « Il nous vaut mieux aller outre pour avoir des vivres, ou donner la bataille à nos ennemis et là mourir honorablement que demeurer ici comme

pavoureux, méchants et languissants de famine. » Et ainsi demeurèrent, un jour entre autres, plus de huit heures à cheval, la lance sur la cuisse, prêts de passer et aller chercher leurs ennemis; mais les chefs de l'armée ne le voulurent permettre; dont iceux gens d'armes dirent à messire Louis de Hédouville, l'un des principaux capitaines, que lui qui menoit l'avant-garde se mît devant, et que tous les gens d'armes le suivroient; lequel fit réponse que à lui ne tenoit de ce que l'œuvre n'allât en avant, et ainsi que j'ai su par un gendarme nommé Philippe Sechaust qui là présent étoit, messire Louis de Hédouville, en la présence du bailli de Dijon et du bailli de Caen, chefs ordonnés pour gouverner l'armée, dit : « Messires, voici le bailli de Caen et celui de Dijon qui aux besognes du roi et maniement de son armée ont la charge comme moi. Je ne les trouvai onc en vouloir de passer outre, ne aventurer l'armée; dont je ne sais autre chose dire d'eux, si n'est que tant d'honneur ont bu et avalé en leur temps que à cette heure le trouvent amer et tant que plus n'en veulent goûter. » Ainsi étoient en divers propos et opinions contraires iceux capitaines, voire, ce dit-on, jusques à envier le seul gouvernement du tout, et à peine autrement pouvoir aller; car, entre pareils le vent d'envie court à grosse touffée. Que que

soit, la chose n'alloit pas bien à point : les trésoriers s'y acquittèrent tellement, que, par défaut de paiement, toutes choses nécessaires à l'ost demeurèrent en arrière, et avec ce, aucuns dérobèrent grand'somme d'argent au roi, lesquels en furent atteints et punis comme se pourra voir autour du rôle. Que dirai-je plus ? Les gens d'armes avoient toujours bon vouloir et s'essayoient souvent de faire ce qu'ils pouvoient. Les Espagnols venoient aucunes fois jusques sur le bord de la rivière regarder leur manière, et, entre autres, deux ou trois soirs ensuivant, vint un seigneur espagnol se pourmener tout désarmé jusques au droit du lieu où étoient les gens d'armes du seigneur de la Trimoille, dont trois hommes d'armes, nommés, l'un Jacques Vernon, seigneur de la Rochebœuf, Pierre Sechaust, seigneur de la Locherie en Limosin, Étienne du Rousset, seigneur d'Estiennes, dirent que lui feroient une embûche, ce qu'ils firent telle que à l'heure que l'Espagnol avoit de coutume de venir, se mirent tous trois dedans un petit esquif et passèrent la rivière, et là, sous un petit pont, s'embûchèrent. Guères n'eurent là été que voici don Johan venir bas monté et sans armes avec trois laquais, et ainsi qu'il approchoit ; quelqu'un de ceux qui étoient sous le pont se découvrit tant que l'Espagnol l'avisa, et, lui devant, les compagnons se mirent après à la

course et un entre autres nommé Pierre Sechaust, une arbalète bandée au poing, se mit devant les autres au travers des champs qui étaient mous et pleins d'eau, et là tant courut que ses souliers demeurèrent en la fange. L'Espagnol et ses laquais coururent sans regarder qui les suivoit tant qu'ils se sauvèrent, et les François tournèrent à leur logis. Quatre ou cinq jours après, celui Sechaust fut querir ses souliers qu'il trouva encore, et ce pendant avoit cheminé nu-pieds ou avec ses houzeaux; car là n'avoit homme que bien peu, qui en eut. Somme, tant alla l'affaire malement que les Espagnols, qui étoient avertis de ce méchef, délibérèrent de passer sur eux, ce qu'ils firent et gagnèrent les montagnes pour vouloir entre Gayette et le pont de Mole leur couper chemin. Les capitaines de l'armée sachant cette venue tinrent conseil, où étoient Louis, marquis de Saluces, l'infant James de Foix, Jean Duplessis, messire Louis de Hédouville.

Et lors Jacques de Silly, bailli de Caen, étoit fort malade à Gayette; aussi étoit Jean Stuart, duc d'Albanie, et messire Jean Chapperon, avec prou d'autres. Que que soit, audit conseil étoient plusieurs capitaines et autres gens de bien, lesquels un soir débattirent l'affaire, dont conclurent, vu que la plupart des hommes d'armes étoient démontés et les gens de pied nus et affamés, et plus des deux

parts morts, que au mieux et au plus sûr se sauveroient; dont firent dire aux gens d'armes qui n'avoient chevaux, et aux malades et gens de pied, qu'ils s'en allassent à Gayette, et retinrent deux capitaines de gens de pied nommés Cossains et Saint-Cric, autrement n'ai su leurs noms, et avec eux leur bande où étoient mille hommes ou environ et les cent Allemands du roi qui étoient sains et entiers. Tous les gens d'armes et archers qui avoient chevaux demeurèrent aussi, et pour sauver l'artillerie mandèrent Pregent de Bidoulx qui étoit assez près de là en mer, lequel vint en l'heure, et toute cette nuit s'en allèrent gens à pied et malades, et toute la grosse artillerie fut mise en navires et bateaux. Messire Yves d'Alègre, avec quatre cents hommes d'armes, fut envoyé à un lieu nommé les Fraddes, à la descendue des montagnes, par où les Espagnols vouloient dévaler. Quelques petites pièces d'artillerie laissèrent pour emmener avec eux et tirer contre les ennemis, si métier en étoit. Que fut-ce? la grosse artillerie fut mise sur l'eau et adressée vers la mer, qui lors étoit tant impétueuse qu'on l'oyoit bruire de deux milles loin; parquoi le capitaine Pregent eut grand doute sur son affaire; toutefois se mit au danger de fortune qui n'étoit contente de l'ennui que par terre faisoit aux François, mais en mer aussi se montroit

courroucée; car à l'heure que leur artillerie cuidèrent sauver, en leur chemin se mit en embûche, tellement que, au bec du Garillan qui entre en mer vers Gayette, la tourmente fut si horrible que toutes les barques et navires où ladite artillerie étoit allèrent à fond, réservé celle de Pregent, qui, à lances et à piques, fut sur l'eau à force soutenue, mais toute pleine d'eau, si que les bords à peine paroissoient; toutefois à puissance de gens fut soutenue et vidée d'eau tellement qu'il se sauva avec ceux qui à sa barque étoient. Là se noyèrent plusieurs François malades et altérés, et entre autres un nommé René de Saint-Amand et un autre nommé Pierre de Médicis, avec plusieurs autres desquels je n'ai su les noms; ne je n'ai point su que nul s'en sauvât, réservé un, lequel en tombant eut souvenance de la glorieuse mère de Dieu qui lui tendit la main, en manière que depuis, comme fut dit par ceux qui le virent, fut trouvé sur le gravier sain et sauf. Ainsi fut perdue l'artillerie des François et leurs barques affondrées. Le marquis de Saluces, voyant que force d'Espagnols étoient sur les champs pour charger les François, transmit querir le seigneur d'Alègre et ses gens pour se venir ranger aux autres qui n'étoient puissants pour soutenir le faix des Espagnols, s'ils venoient fors par ce côté; parquoi s'en retourna

ledit seigneur d'Alègre et les siens, et s'en allèrent vers le pont de Mole pour là attendre et recueillir ceux du derrière, où furent ordonnés quinze hommes d'armes choisis entre tous les autres; desquels étoient messires Rogier de Béart; Pierre de Tardes, autrement appelé le Basque, de la maison du roi; Pierre de Bayard; Pierre de Pocquière, dit Bellabre, Perrot de Payennes, Gascon; Antoine de Lamet et autres jusques au nombre de quinze, lesquels furent mis en queue pour soutenir l'escarmouche des avant-coureurs espagnols. Au-devant de ceux et assez près étoient Louis, marquis de Saluces, chef des François; messire Louis de Hédouville, le seigneur de Duras, Bernard de Scénon, Pierre Dos, Antoine de la Fayette, avec deux cents hommes d'armes mal-montés, messire Mercure et ses Albanois; les Allemands du Roi et les autres gens de pied avec leur même artillerie marchoient devant, et ainsi un jour bien matin, vigile des Innocents, délogèrent les François et leur petit pas tirèrent vers le petit pont de Mole. Les Espagnols incontinent leur furent en queue à grosse route, et commencèrent à charger sur les quinze hommes d'armes françois qui étoient les derniers; et là bien à point escarmouchèrent les uns avec les autres, et dura cette escarmouche jusqu'à un lieu nommé la Cadeine, et entre celui lieu et le pont du Ga-

rillan furent repoussés les avant-coureurs espagnols par les François derniers: dont lesdits Espagnols se renforcèrent, et ce que voyant le marquis de Saluces et qu'ils chargeoient le baron de Béart, fit retourner messire Louis de Hédouville, Pierre Dos et tous les autres avec les Albanois, lesquels donnèrent au travers des coureurs si à point qu'ils les reboutèrent jusques à leur grosse flotte qui venoit après deux jets d'arc ou environ, et à cette rechasse furent tués plus de trente Espagnols.

Toutefois, après qu'ils furent ainsi reboutés, les François se remirent à la retraite, et Espagnols après, à tout grand nombre, en escarmouchant toujours; l'artillerie cependant et les gens de pied marchoient en avant. Les Espagnols foulèrent fort les quinze derniers qui portoient la charge. Pierre de Bayard, qui ce jour soutint moult grand faix étoit toujours de la mêlée, et tant que, à une charge qui fut là faite, lui fut tué son cheval sous lui, lequel se releva l'épée au poing et ne se vouloit rendre; à quoi le marquis de Saluces et le seigneur de Sandricourt avisèrent, et soudainement retournèrent sur les Espagnols, tant qu'ils les repoussèrent, et recoussirent celui de Bayard, lequel fut remonté par ledit seigneur de Sandricourt, qui lui donna un très-bon cheval, et ce fait, les François passèrent outre, et tirèrent vers le pont de Mole, lequel avoit jà

passé messire Yves d'Alègre, François d'Urfé et ceux qui avec eux étoient. Les gens de pied et l'artillerie n'étoient encore passés; car ils ne se pouvoient avancer pour l'empêchement de ladite artillerie qui les retardoit fort. Dedans Gayette, étoient lors plusieurs François malades et blessés, et entre autres Jean Stuart, duc d'Albanie, lequel tout mal disposé, sachant la retraite des François, avec tous ses gens et d'autres ce qu'il put mener, s'en alla rendre à celui pont de Mole, monté et armé pour là vivre et mourir au service du roi. Aussi y étoit messire Jean Chapperon, malade et blessé, qui pareillement ne voulut garder la ville; mais avec quatre cents laquais des siens, tout à beau pied, un bras en écharpe et l'épée en l'autre main, se trouva à la venue des François qui furent chassés jusques à celui pont de Mole, et là commencèrent à tour de bras le hutin. Aux François ennuyoit moult de reculer : toutefois force leur fut pour cette heure; car les Espagnols étoient là à moult grand nombre, et tous bien montés, lesquels chargeoient sur les derniers, desquels étoit Pierre de Bayard, qui pour mourir ne vouloit passer le pont, et tant se mit avant entre ses ennemis que entre les jambes lui fut tué encore un cheval, et lui remonté à l'aide des autres François qui là étoient. Le cheval de Pierre de Tardes lui fut pareillement tué, et

lui, en se défendant comme un lion, fut environné d'ennemis et pris. Les François passèrent le pont, et l'artillerie demeura derrière, sur quoi chargèrent les Espagnols et là tuèrent beaucoup de gens de pied. Un homme d'armes gascon, nommé Jeannot Dugas, voyant qu'on donnoit sur l'artillerie, repassa le pont sur les ennemis et à la lance abattue donna au travers et se mit à défendre ceux qui menoient ladite artillerie, et tant fit celui bon homme d'armes que longuement ennuya ses ennemis qui à la parfin lui tuèrent son cheval et l'abattirent; mais il se releva l'épée en la main, et là, selon que j'ai su par vrai rapport, fit merveilles; car il chargeoit à tour de bras sans jamais se vouloir rendre, dont fut à la fin tué sur-le-champ : tels ne doivent pas être mis hors du compte des vertueux. Or fut ladite artillerie perdue par les François, et là à la défense d'icelle firent bien les Allemands du roi, car des derniers l'abandonnèrent; longuement combattirent à ce pont de Mole, où plusieurs des François, supposé qu'ils n'eussent du meilleur, se montrèrent tout à droit. Les Espagnols mettoient tous leurs efforts à gagner le pont, et les François toute peine à le défendre. Un homme d'armes espagnol se mit dessus, tout à cheval, la lance en l'arrêt, pour vouloir passer, où se trouva un François nommé Pierre de Pocquière, seigneur de Bellabre, qui

des premiers étoit à la défense, lequel adressa à celui Espagnol de telle force que au choc de la lance le désensella et le porta du pont à bas. Plus d'une grosse heure dura le combat de ce pont, et tant que ce pendant les Espagnols qui étoient sur les montagnes descendirent à grosse route, dont aucuns des François qui ce avisèrent le dirent au marquis de Saluces et au seigneur de Sandricourt, lesquels avertirent que si guères demeuroient à ce pont que le chemin leur seroit tranché par ceux qui venoient des montagnes. A ce moyen les François laissèrent le pont et se mirent le petit pas à la retraite. Les Espagnols passèrent et recommencèrent à charger sur les derniers, desquels étoient Pierre de Bayard, Jacques Vernon, François du Rousset, Pierre de Pocquière, Bernard de Scénon, Antoine de la Fayette, Pierre Dos et grand nombre d'autres, lesquels avoient tout le hurt; sans cesser, picotoient les Espagnols nos François, ce qui moult leur ennuyoit, et là entre les autres fut un François nommé Jacques Vernon, de la maison de Montreuil-Bonin en Poitou, lequel avisa un Espagnol homme d'armes qui s'éloignoit vers la marine pour venir de course sur quelqu'un des François: auquel adressa celui Vernon de telle atteinte, que homme et cheval renversa sur le gravier de la marine si rudement, que dedans la mer envoya pêcher son

homme. Un autre François nommé Étienne du Rousset, seigneur d'Estiennes, donnoit à toutes mains, et tant que à cette presse deux chevaux lui furent tués entre les jambes et lui pris. A Pierre de Bayard fut derechef tué un autre cheval, lequel ne mourut sur-le-champ, mais le porta jusques à Gayette, et là tomba mort sous lui. Par les chemins trouvèrent grand'flotte d'Espagnols descendus des montagnes, qui le passage leur vouloient empêcher, mais à ceux fut passé par sur le ventre, et plusieurs tués. Pierre Dos, Antoine de la Fayette, furent là pris, et Bernard de Scénon, très-hardi homme d'armes, lequel fut pris, un estoc au poing, sanglant comme un couteau de boucher, et en cet état fut mené devant le capitaine Gonsales, qui le voulut suader d'être à son service; lequel dit que jamais n'auroit maître ne ne serviroit autre que le roi, tant que à son service lui plairoit. Pour venir à fin, les François furent chassés jusques à Gayette, où se retirèrent tous comme connils au clapier; ainsi furent les uns pris, les autres morts et les autres chassés: voilà comment le bonheur des François est retourné en rabaissement d'état et amoindrissement d'honneur. Malement furent menés les malheureux, par le défaut de leur imprévu gouvernement, et sous la dévoyée conduite de leur malavisé conseil.

Or, après que dedans Gayette furent retirés, pensant que les Espagnols les voulussent là assiéger, coururent au Mont-Roland et à la défense des murailles, et là bien à point s'arrangèrent. Les Espagnols s'arrêtèrent là près, et firent semblant de vouloir mettre le siége; et ainsi demeurèrent deux ou trois jours. Les François, qui à grand nombre étoient là, n'avoient guère de vivres, dont ne pouvoient tenir longuement; toutefois faisoient bonne mine, et tenoient manière assurée. Le capitaine Gonsales, après toutes choses, leur manda si la ville vouloient rendre, que tous les prisonniers françois et autres de leur parti qu'il tenoit, rendroit sans aucune rançon. Les capitaines françois, voyant que fortune ne leur étoit bonne, et que vivres n'avoient là pour huit jours, et aussi les bons prisonniers et grand nombre que les Espagnols avoient, lesquels vouloient par composition rendre, furent tous d'opinion de prendre ce parti; vu aussi que vivres ne pouvoient avoir que de la mer, qui étoit malaisée chose à faire, et difficile à avoir; dont en conclusion furent contents, et pour ce, envoyèrent ôtages d'un côté et d'autre. Le capitaine Gonsales envoya Pèdre Pas, capitaine espagnol, et un sien propre neveu, lesquels furent mis en la Charente entre les mains des François. Des nôtres furent transmis capitaines et gens suffisants à

ce entre les mains des Espagnols. Partout furent cherchés prisonniers françois et délivrés. La composition comprenoit le capitaine Louis d'Ars, s'il vouloit : lequel dit que au regard de lui il n'étoit point du nombre de ceux du Garillan, ne n'avoit été à l'exécution de leurs faits; par quoi ne seroit en leur composition compris, ne ne partiroit au loyer de leur desserte, et s'ils s'en alloient en terre de sûreté pour vivre à leur aise, qu'il demeureroit en pays de guerre pour peine endurer. Que que soit, tous les prisonniers françois furent rendus, desquels étoient messire Jacques de Chabannes, seigneur de La Palice; messire Berault Stuart, seigneur d'Aubigny; Adrien de Brimeu, seigneur d'Humbercourt; Jannot d'Arbouville, lequel toutefois s'en vint sans le congé de son maître, au moyen des mauvais traitements qu'il lui avoit faits et vouloit faire; Gaspard de Coligny, seigneur de Fremente, le seigneur de Châtellart, Yves de Malherbe, Pierre Dos, Pierre Tardes, Bernard de Scénon, Antoine de la Fayette, François du Rousset, tous capitaines; et en somme tous les gens d'armes et autres soudards qui trouver se purent entre les mains des Espagnols, lesquels s'en revinrent en nuit, les uns demain, les autres presque tous nus et sans argent. En ce temps mourut à Gayette Jacques de Silly, bailli de Caen, l'un des chefs

des François. Gayette fut rendue aux Espagnols, et les François se mirent en mer et cinglèrent vers Gênes, où furent, à tout leur malheur, par les Génois, bien reçus et doucement traités, ce qui leur fit grand bien, car besoin en avoient. Presque tous les capitaines principaux moururent à leur retour, les uns de deuil de leur perte, les autres de mélancolie de leur défortune, les autres de peur de la malveillance du roi, et les autres de maladie et de lasseté. A Gênes mourut Louis, marquis de Saluces; à Quiers en Piémont, messire Louis de Hédouville; Pierre Dos, à Milan; Bernard de Scénon, à Lyon; Pierre de Velours, seigneur de la Chapelle-Barronyn, capitaine de mer, mourut aussi à Lyon en s'en retournant. Tant d'autres y demeurèrent à la poursuite que la perte du nombre m'en déplaît et le réciter du compte m'est ennuyeux, dont je n'en dirai autre chose si n'est que le roi, courroucé à merveille contre eux mêmement qui avoient été au Garillan, ne les voulut voir ne ouïr, mais les fit tous demeurer en la duché de Milan. Aucuns d'iceux toutefois vinrent vers lui, qui par commun rapport avoient par leurs bien-faits de chacun été recommandés. Si le roi étoit lors bien marri, ce dont ne devoit sembler de merveille, car il savait grand nombre de ses gens morts, partie de ses pays perdus et grosse somme de son avoir agâté;

mais à tous ses ennuyeux malheurs vertueusement résista, et combien qu'il eût le cœur dolent, si montra-t-il riant visage comme celui qui contre les efforts d'adversité affermoit son propos, disant : « Si à cette fois le fléau de fortune m'a persécuté à l'outrance, à quelque heure le sort de bonheur me fera ma perte recouvrer et en prospérité maintenir. »

Or ai-je là encore, Dieu merci, puissance pour l'affaire exploiter à profit, et chevance pour y fournir à suffire; dont mon mal n'est comme la plaie abandonnée sans remède, ou maladie jugée à mort. Ainsi prenoit cœur vigoureux et fiance assurée le bon prince.

XXII.

De la mort et des funéraux obsèques de Louis, monseigneur de Luxembourg, comte de Ligny.

Comme une perte volontiers attrait l'autre et un dommage ensuit son malheur, après les choses susdites, mourut à Lyon Louis, monseigneur de Luxembourg, comte de Ligny, proche parent du roi et son loyal serviteur, ami de l'Église, père des gentilshommes, écu de proesse, champion des dames, avocat des pauvres, appuyal du peuple, le parement de cour et l'honneur du royaume de France. En l'église de Saint-Jean de Lyon fut solennisée la

fête funébreuse à trois messes dites par deux évêques et un archevêque, c'est à savoir la première par l'évêque suffragant de Lyon, la seconde par maître René de Prye, évêque de Bayeux, et la tierce par l'archevêque d'Aix en Provence. Tout l'environ du chœur fut ceinturé de satin noir, semé des armes de Luxembourg et de cierges ardents. Le corps fut apporté au milieu du chœur de l'église et mis sous la chapelle de deuil, ceinte de velours noir tout autour et parmi les armes de Luxembourg semées. Le corps étoit couvert d'un drap d'or frisé de noir et grand nombre de torches tout autour, et la chapelle toute couverte de cierges ardents et environnée de ses gentilshommes et serviteurs, tous en deuil, desquels l'un portoit sa bannière, l'autre son timbre et l'autre son écu. Aux quatre cornières de la chapelle étoient attachées quatre épitaphes faits en la manière qui s'ensuit, dont le premier parloit à Dieu par la bouche du défunt, le second au roi, le tiers aux gentilshommes et le quart aux dames.

PREMIER ÉPITAPHE PARLANT A DIEU.

Hélas! mon Dieu, moi mort qui suis ici
Sous le pouvoir de ta divine main,
Très-humblement je te crie merci
De mes péchés, ne me sois inhumain;
Tu es mon Dieu, et moi ton pauvre humain;
Je suis pécheur, tu es miséricors;

J'ai offensé, tu as fait les accords,
Ce, moyennant ta mort et Passion
Dont j'espère que mon âme et mon corps
Auront leur part en la rédemption.

DEUXIÈME ÉPITAPHE PARLANT AU ROI.

Ha! ha! sire, mon souverain seigneur,
A cette fois, je vous suis enseigneur
Que la vie de ce monde est petite.
J'ai eu par vous du bien et de l'honneur,
Et si m'avez été large donneur :
Or plaise à Dieu vous rendre le mérite,
Et me veuillez, s'il vous plaît, tenir quitte
Du service que je vous ai promis.
J'ai du vouloir et du pouvoir prou mis
A vous servir et de lance et d'écus;
Rendu vous ai Ludovic et soumis;
Plus eusse fait, si plus eusse vécu.

LE TIERS ÉPITAPHE AUX GENTILSHOMMES.

O mes amis et mes bons gentilshommes,
Venez ici mon corps accompagner;
Mettez à part vos doux repos et sommes,
Et vous venez ci mirer et peigner;
Vous pourrez bien en pleurs vos yeux baigner,
Car vous perdez celui qui se nommoit
Le tout à vous, et qui plus vous aimoit.

LE QUART ÉPITAPHE AUX DAMES.

Nobles dames, qui m'avez vu en vie
Et maintes fois joûter et tournoyer,
Venez ici me voir, je vous convie
A ce banquet pleurer et larmoyer.
Ce peu d'écrit je vous vais envoyer,
Qui sans cesse d'une piteuse épître
Vous servira au filer et au tistre,

Et vous fera de ma mort souvenir.
Or là lisez et retenez ce titre :
A vous autant en peut tôt advenir.

Pour rentrer en matière, fut vrai que à celui obsèque firent le deuil Antoine de Lorraine, duc de Calabre, messire Jean d'Albret, monseigneur d'Orval et messire Henri de Neufchâtel, et menoient iceux frères Mery d'Amboise, grand-maître de Rhodes; messire Pierre de Rohan, lors duc de Nemours, à cause de sa feue femme, héritière de ladite duché; et aussi étoit messire Jean d'Amboise, monseigneur de Bussy : lesquels étoient assis aux hauts degrés du chœur, au côté dextre; à l'autre côté étoient Louis, duc de Bavière, comte palatin, qui lors étoit en cour, pensionnaire du roi; Gaston, comte de Foix; messire Guy de Rochefort, chancelier de France; messire Jean de Foix, monseigneur de Lautrec; maître René de Prye, évêque de Bayeux; frère Laurent Bureau, évêque de Sisteron et confesseur du roi; maître Guillaume Guguel, évêque de Nantes; l'évêque de Bethléem et l'évêque suffragant de Lyon. L'offrande fut faite comme il appartient, et messire Valérien de Saints, bailli de Senlis, présenta les cierges à l'offrande à ceux qui faisoient le deuil. Un docteur en théologie, nommé frère Antoine de Furno, confesseur du commun, fit le sermon authentiquement, en déclarant la vie louable

et royale généalogie dudit comte de Ligny, lequel approuva de ligne en ligne procéder et être allié par directe ligne et collatérale de tous les empereurs et rois chrétiens, et premièrement avoir pris origine du roi Balthazar, qui d'Orient avec deux autres rois magiques nommés l'un Melchior, l'autre Gaspar, vint en Bethléem par la guide de l'étoile et offrit l'or au benoît fils de Dieu, J.-C. Que fut-ce? les bien-faits et vertueuses gestes de celui feu comte de Ligny furent là mis en si claire lumière par ledit de Furno, que chacun loua ses œuvres, collauda ses vertus et pleura sa mort, voire de tant, que là n'avoit gentilhomme de la maison du roi, dame ne damoiselle ne autre à qui les claires larmes des yeux jusques à terre ne dégouttassent, et ce sais-je, car je le vis et étois présent. Ce même jour fut le corps porté hors la ville pour être mené enterrer à sa comté de Ligny, lequel fut conduit jusques au collége de Saint-Jean-Bourgeois de l'observance de Saint-François; tous les colléges de Lyon, où avoit plus de douze cents prêtres, l'accompagnèrent revêtus et en procession. Aussi firent ceux qui à son obsèque avoient fait le deuil avec les princes et seigneurs qui lors étoient en cour. Les gentilshommes de la maison du roi qui grand deuil en faisoient, le conduisirent aussi; si firent les archers de la garde, tous à pied. Autour du corps étoient ceux qui portoient ses

armes et qui faisoient le deuil. Devant alloient deux cents pauvres tous en deuil, chacun une torche ardente en main. Somme, il y avoit telle suite, qu'on ne pouvoit passer par les rues. Bien fut là montré que sa personne avoit été en commune recommandation; car hommes et femmes et enfants, en voyant le piteux spectacle, par les maisons et aux fenêtres, pleuroient à chaudes larmes, se détordoient les mains et faisoient deuil inconsolable en regrettant le bon seigneur qui de tous étoit aimé et bien voulu de chacun, disant : « Ores est à bas l'un des fermes piliers qui soutenoient l'honneur du royaume et portoient le bien de la chose publique !

Tantôt après ce, le roi fut gravement malade et moult altéré, tant que plusieurs cuidèrent que de lui fut fait, et entr'autres messire Pierre de Rohan, maréchal de Gyé, qui lors avoit grande autorité en France, lequel, pensant le roi prochain de la mort, transmit à toute diligence à Amboise devers Louis de Montroyal, lequel avoit en gouvernement la personne de François d'Angoulême, qui devoit succéder à la couronne, et celui Montroyal avertit de la maladie dudit seigneur, en lui priant, si le cas advenoit, qu'il se tînt saisi dudit comte d'Angoulême, et avec ce, qu'il tînt à Amboise bon pour lui, et que très-bien le guerdonneroit; en outre, manda au lieutenant

de ses gendarmes, qu'il fît le plus grand amas de gens qu'il pourroit, et que sur les passages de la rivière de Loire les mit pour garder, que si le roi venoit lors à mourir, que la reine ne se retirât en Bretagne, et que madame Claude fût bien gardée; encore, manda au sire Alain d'Albret, que le roi n'étoit pour le faire long, et que, pour secourir au bien public, mit sus dix mille hommes près de besogner si à temps venoit, et que de sa part autres dix mille ou plus en mettroit sus; et, ce fait, s'en partit de cour à toute diligence et s'en alla à Amboise, dont il étoit capitaine, et avoit léans aucuns de ses archers pour la garde dudit château, et là avertit la comtesse d'Angoulême de l'état de la personne du roi, disant qu'il s'en alloit mourir, et plusieurs autres paroles dit, qui depuis lui portèrent dommage, comme sera dit par après. Or, se trouva le roi assez bien disposé, ce lui sembla, pour s'en pouvoir venir; dont se mit à chemin, la reine quant et lui, et tout leur train, et s'en vinrent à Blois, où étoit lors madame Claude leur fille, et là fut le roi, avec l'aide de Dieu et le secours de ses médecins, guéri tout sain, et lui étant là, s'en revinrent les prisonniers délivrés par la composition de Gayette, et des premiers s'en vint messire Berault Stuart, seigneur d'Aubigny, auquel fit le roi bonne chère; puis s'en revint messire Jacques de Chabannes, seigneur de La Palice, qui

pareillement eut bon recueil du roi et de la reine et de tous les gentilshommes. En somme, tous les uns après les autres s'en vinrent devers le roi à Blois, où j'étois lors pour savoir au vrai des nouvelles. A la fois m'en allois dîner ou souper au logis du seigneur d'Aubigny, à l'autre chez le seigneur de La Palice, puis aux banquets que se faisoient les autres capitaines et gentilshommes qui aux affaires du royaume de Naples avoient été, et là écoutois chacun parler, qui d'autre chose que de la guerre ne tenoient propos; et ainsi, je mettois en mon papier ce que je voyois débattre entre les capitaines et les gens d'armes, et ce fait, à part, à l'un et à l'autre m'en enquérois à toute heure, voire dès les premiers grands jusqu'aux moindres, pour savoir si le commun rapport s'accorderoit; aux maîtres de l'artillerie et aux varlets canonniers que par prières je menois à la fois dîner ou souper à mon logis qui lors étoit près de leur quartier, m'enquérois aussi combien de pièces d'artillerie y avoit eu, des poudres et autre munition, ne quel exploit elle avoit fait, et de toutes autres choses qui ne se doivent oublier à mettre par écrit. A quoi j'ai plus travaillé de savoir que je n'ai mis de peine à écrire; car les François sont d'une condition telle, que s'ils viennent à l'inquisition de leurs faits pour les rédiger en mémoire, au répondre auront la bouche close, pour les laisser en oubli

et demeurer en silence. Je n'en dis plus, fors que les autres nations cherchent les historiographes pour les avertir de leurs propres faits, et de ce qu'ils savent des autres; dont ne faut avoir merveilles, si les livres des Grecs et des Romains et autres barbares nations sont plus ornés de beaux mots et mieux enrichis des louables gestes que les nôtres, qui, par défaut de bons orateurs, demeurent affamés d'élégants écrits, et, par la négligence de vrais rapporteurs, vides d'honorables faits. Je sais bien que maintes autres bonnes choses se sont traitées à porte close, que, par défaut de ne les savoir, j'ai laissées en oubli. Mais qui voudra que plus avant j'en dise par écrit, plus amplement m'en avertisse de bouche.

XXIII.

Comment le capitaine Louis d'Ars, après la retraite du Garillan et Gayette rendue par les François, et eux retournés en France, malgré la puissance de Gonsales Ferrand, demeura dedans Venouse en Pouille plus de trois mois, où prit villes et châteaux, et lui là assiégé, fit saillies et courses sur ses ennemis, et les contraignit lever leur siége; et comment honorablement s'en retourna en France.

Les François retournés en France, comme j'ai dit, le capitaine Louis d'Ars, qui n'avoit à

la composition de Gayette voulu entendre, étoit demeuré à Venouse avec ses gens, et là, avoit retiré avec lui le comte de Conversane, à tout grand nombre de gens pour faire service au roi, mais tantôt que celui comte ouït dire que les François avoient vidé le Garillan et rendu Gayette, s'en voulut aller, et lorsque les nouvelles furent dites, celui capitaine Louis d'Ars et le comte de Conversane, avec leurs gens, étoient à Montepellouse, ville du feu comte de Ligny, et de là, s'en voulut retirer ledit comte, mais encore le retint Louis d'Ars, en lui disant : « Par aventure ne sont les nouvelles vraies auxquelles ne faut ajouter foi, si commune voix ne le dit; ne nous effrayons point ores par paroles au vent semées, qui toujours avons vu l'effet de la guerre et le faix d'icelle soutenu. » Par ses remontrances et autres moyens emmena celui comte à Venouse avec tous ses gens, et de là, s'en allèrent devant la ville de la Velle, terre du feu comte de Ligny, laquelle assiégèrent et battirent tellement, que, en moins de trois heures, lui donnèrent l'assaut, voire au plus fort endroit de la place; car il falloit monter plus de deux lances de haut pour y entrer, mais rien ne leur arrêtoit, car ils étoient à telles prises cœurés. La muraille fut emportée d'assaut, et grand nombre de gens là dedans mis à sac, et la ville pillée, et tous les vivres dont grande provision y

avoit pris et emmenés à Venouse, la roupture du Garillan se continuoit toujours; dont ledit comte de Conversane ne voulut plus arrêter là, mais avec ses gens s'en retira en ses places, pour là aviser sur ses affaires. Le capitaine Louis d'Ars pour ce ne changea propos, mais tint pied ferme, disant : « Jà pour la menace de fortune n'abandonnerai ce que le pouvoir de vertu m'a donné, ne pour doute de l'effort de mes ennemis ne laisserai ce que par puissance d'armes j'ai sur eux conquêté. » En cettui se montra bien là vertu de magnanimité, car les dangers de la guerre n'avoient cherchés comme fol aventurier; aussi ne les vouloit-il fuir comme pavoureux craintif.

Souventesfois écrivit au roi de ses affaires, sans jamais en savoir aucunes nouvelles; car les postes aussi ne pouvoient passer, mais étoient toutes détroussées par les chemins. Après qu'il eut ravitaillé Venouse et pourvu au surplus de son besoin, il s'en alla devant Minervine, bonne ville et forte, laquelle pareillement prit et soumit en l'obéissance du roi. Somme, tant à point démenoit la guerre, que par toutes les Itales n'étoit autre bruit que de ses faits, tant chacun louoit ses œuvres et avançoit sa renommée, disant qu'en lui seul devoit être la fiance du roi arrêtée et la recœuvre de l'honneur des François trouvée, comme en celui qui aux extrêmes périls avoit

été ferme et éprouvée vertu. Que fut-ce? le capitaine Gonsales Ferrand, sachant que, si à ce ne trouvoit remède, le pays de la Pouille étoit en danger de se révolter et rendre audit Louis d'Ars, transmit là un capitaine nommé Barthélemy d'Alviane, avec quatorze mille hommes espagnols et artillerie grand nombre, pour assiéger Venouse et les autres villes que les François tenoient en la Pouille; lequel d'Alviane et ses gens se trouvèrent le vingt-cinquième jour de mars à trois milles près de Venouse; et de là celui capitaine, pour savoir de la manière des François qui dedans étoient, prit quatre cents chevau-légers et s'en alla courir jusques devant la ville, où fut recueilli par les François qui là étoient, et escarmouché à l'outrance lui et les siens : car le capitaine Louis d'Ars, averti de leur venue, leur mit au-devant deux cents hommes à cheval, lesquels ne faillirent à donner sur eux, et à belle campagne hors les barrières, escarmouchèrent plus de trois grosses heures, et là, se montrèrent entre autres Gilbert de Chaux et Jean de Montieux, François; car à toutes courses étoient des premiers, et tant que leurs chevaux en plusieurs lieux y furent blessés, et à la parfin les Espagnols s'ennuyèrent du combat; car sans faillir, comme j'ai su par de ceux qui là étoient, les François qui nulle puissance d'iceux doutoient rencontrer, comme ceux qui souventes-

fois avoient leurs forces essayées et leur pouvoir abattu, chargeoient sûrement sur eux comme coutumiers vainqueurs, si que la place leur firent vider, et mirent en fuite; et ce fait, chacun se retira à son logis.

Le lendemain, un François nommé Bernard de Saint-Soudain venant courir de Castel de Mont avec vingt-cinq chevaux, sans savoir rien de la venue des Espagnols, se trouva si près de leur camp qu'il fut d'eux avisé : dont l'alarme fut par tout le camp; mais pour ce ne s'arrêta celui François, ains dit que par là passeroit; et premier que les Espagnols fussent armés et montés à cheval, lui et ses gens tous en flotte donnèrent des éperons et coururent tant roidement que le camp percèrent malgré leurs ennemis, et passèrent au travers par sur le ventre à ceux qu'ils rencontrèrent sans perdre un tout seul homme, et s'en allèrent à Venouse avec leur butin. Deux autres jours ensuivant, saillirent les François sur les Espagnols, et les escarmouchèrent à toutes fois jusques à les dérouter et mettre à la chasse, et tant que, à la seconde saillie, Bernard de Saint-Soudain à tout cent chevaux les alla réveiller à touchant de leur camp et donner si dure escarmouche, que leurs premiers coureurs repoussa jusques contre leur ost, dont se renforcèrent et saillirent bien cinq cents genétaires, et recommencèrent le bruit tel qu'ils rechassèrent les

François jusques devant Venouse. Le capitaine Louis d'Ars, voyant la grosse bande d'Espagnols approcher et chasser ses coureurs, dit à ses gens : « A cette heure est métier de défendre nos amis, et nos ennemis assaillir et leur montrer que trop ont éloigné leur camp pour approcher notre ville : sus donc, sus ores se montreront ceux qui ont vouloir de servir le roi et envie d'honneur acquérir ! » Sur ce, fit ouvrir les portes, et lui armé légèrement pour se trouver à délivre aux armes exploiter, avec deux cents hommes à cheval ou un peu plus et trois cents piétons, se mit aux champs. Or, avoient couru les Espagnols et lassé leurs chevaux; dont leur advint que le capitaine Louis d'Ars et ses gens montés sur vites estradiots soudainement saillirent sur eux, et leur donnèrent une si dure charge que par terre allèrent plus de vingt, les premiers coureurs françois assemblés avec les autres : dont commencèrent à recharger de tous côtés, et tant que, pour abréger, les Espagnols furent rompus et épars tellement que la fuite leur fut de saison, et s'ils étoient venus bien tôt, encore plus vite furent rechassés et suivis battant jusques à leur camp, mais non pas tous, car plus de trois cents demeurèrent par les chemins ou morts ou pris. Or, n'avoit pas là trouvé, Gonsales Ferrand, les capitaines du Garillan qui avec grosse gendarmée, à leur

désavantage sans honorable chose faire, s'en étoient retournés; mais avoit rencontré celui qui, avec petit nombre de gens amassés, avoit ses ennemis louablement vaincus, et au danger de fortune vertueusement pied ferme tenu. Qu'en dirai-je plus? je ne le saurois de tant de louanges enrichir que ses œuvres le méritent. Or, avant! Après qu'iceux Espagnols furent ainsi chassés, ils ne sortirent plus que tous ensemble ne fussent, et pour eux efforcer de plus faire, ils levèrent leur camp et s'en allèrent tous ensemble avec leur artillerie près de Venouse, entre une rivière qui là passe et une abbaye nommée la Trante; et là, en un lieu bas mirent leur camp et assirent leur artillerie; où n'eurent pas long repos: car, trois jours ensuivant, furent escarmouchés par les François et tant que, dès que les uns venoient de les visiter, les autres leur étoient en barbe. Bernard de Saint-Soudain, qui toujours étoit en armes, à la seconde escarmouche fut blessé d'un coup de hacquebutte. Moult furent à louer ces pauvres soudards qui, au temps de la plus heureuse fortune de leurs ennemis, firent sur eux entreprises hautes et merveilleux faits. Quoi plus? tant furent les Espagnols tourmentés qu'ils dirent le mot, et voyant que là perdoient temps, gens et argent, transmirent au capitaine Louis d'Ars une trompette pour lui signifier la trève qui

entre le roi et le roi d'Espagne étoit, et ce firent-ils pour ce que par force ne lui pouvoient nuire; à quoi, nonobstant ladite trève, à toute puissance l'essayèrent, ce qui étoit plus désobéi à la foi de leur maître que cherché l'avantage de son profit. Je n'en dirai plus, si n'est que foi ne se doit tenir à qui ne la tient, et se peut enfreindre à celui qui l'enfreint. Mais au propos : celui capitaine Louis d'Ars, après la trève à lui signifiée par les Espagnols et icelle sue par l'évêque de Rennes, étant à Rome ambassadeur pour le roi, lequel lui avait envoyé les articles, accepta ladite trève en attendant le bon plaisir du roi, et, pour en être averti, lui envoya un sien secrétaire nommé Jean de Coulon, qui si à point fit son message, qu'en moins de douze jours fut de Venouse à Blois, et là, présenta ses lettres au roi qui les vit, et aussi son conseil; sur quoi fut conclu que audit capitaine seroit mandé qu'il s'en retourneroit, et que premier laisseroit bonnes garnisons dedans Venouse et autres places qu'il tenoit; et ainsi le roi dépêcha le messager et fit délivrer grand'somme d'argent pour bailler audit capitaine pour s'en revenir.

Or, s'en va ledit messager en poste, et tant alla que bientôt après sa dépêche se rendit à Venouse, où là avertit son maître du vouloir du roi et lui bailla ses lettres, par lesquelles

lui étoit mandé son revenir, pource que les trèves n'étoient si longues, comme il étoit requis, pour refaire armée et envoyer de par delà reconquêter pays et le secourir, et que, aussi au long aller, ne pourroit tenir lesdites places; parquoi lui commandoit le roi le retour, ce qui moult lui ennuya; disant que encore tiendroit plus de six mois contre toute la puissance de Gonsales Ferrand, et que par aventure lui porteroit tel dommage et feroit telle chose, que ce seroit à l'honneur des François et au rabais de la gloire d'Espagne; mais au vouloir du roi voulant du tout être obéir, mit vivres et garnisons par les villes qu'il tenoit, et avec quatre cents hommes se mit sur mer, à tout huit voiles seulement, et adressa où mandé lui étoit. Après la trève acceptée par le capitaine Louis d'Ars, Barthélemy d'Alviane délivra les cinquante hommes d'armes de messire Aimar de Prye, dont étoit Louis de Saint-Bonnet, et les mit hors de Tarente où ils étoient prisonniers, puis s'en alla assiéger le marquis de Betonte à Conversane; et sachant, celui marquis, les gens de messire Aimar de Prye être hors de prison, envoya prier ledit de Saint-Bonnet, leur lieutenant, que pour l'honneur du roi dont il étoit serviteur, et lui pour soutenir sa querelle assiégé, lui donnât secours : ce qu'il lui promit de faire, et premier transmit devers le capitaine Louis d'Ars

au prochas des emprunts, lequel lui envoya cent écus dont il acheta pourpoints et chausses à ses gens qui étoient nus comme Arabes, car prisonniers avoient été plus de quatorze mois, sans changer d'habillements; que que soit, au secours du marquis de Betonte s'en allèrent, et furent si près suivis des Espagnols qui là tenoient le siége, que, à l'entrée de la ville, l'un d'eux fut pris et les autres entrèrent, dont Barthélemy d'Alviane leur manda que très-mal s'acquittoient, vu qu'au moyen de la trève les avoit délivrés, et que si la ville pouvoit prendre, que de les tuer de glaive ne leur feroit l'honneur, mais honteusement les feroit tous pendre aux créneaux de la ville; mais pour sa menace ne désemparèrent la place de trois jours, durant lesquels la défendirent à toute force, et ce fait, voyant que là ne pouvoient rien gagner et le capitaine Louis d'Ars s'en retourner, se mirent en mer et s'en allèrent à Trane au-devant de lui, lequel tiroit celle part, non comme fuitif chassé, mais comme voyager conquéreur. Ainsi s'en retourna celui qui sans faveur d'amis, sans secours d'alliés et sans solde d'argent que de son seul prochas, a fait à peu de gens ce que grosse armée n'a pu, ce qui est chose bien à tard ou non ouïe, et digne d'écout: ce qui me meut de louables titres décorer son nom et en mémoire éterne rédiger ses faits, et non à fausses

enseignes, car ce a été le seul de tous les Gaulois qui en ce temps fut plus heureux en entreprises et triomphant en victoires; dirai-je plus? c'est celui qui des premiers fut à l'exploit de la guerre de Pouille et le dernier y tint le champ, sans que par le pouvoir de ses ennemis put être forcé ne mis à outrance, mais s'en revint l'épée au poing comme heureux vainqueur, portant à son cou l'honneur du roi et le relèvement de la déchute des François. Je n'en dirai plus, fors que à tels capitaines sont dues honorables charges et profitables récompenses. Pour entrer en propos, celui capitaine avec ses gens fit cingler ses voiles de Venouse à Trane, ville des Vénitiens, où là rencontra Louis de Saint-Bonnet et ses gens, lesquels s'en allèrent tous ensemble de Trane devant Bexte que tenoient les Espagnols, et furent quatre jours à l'ancre où ceux de la ville, nonobstant qu'ils tinssent pour Gonsales Ferrand, leur baillèrent tant de vivres qu'ils en voulurent. De là furent à Ortonne en mer, puis à Notre-Dame-de-Terme où en pleine mer rencontrèrent quatre brigandins armés de Vénitiens, lesquels présentèrent au capitaine Louis d'Ars vivres et argent et secours, si métier en avoit, lesquels les mercia et aussi leur offrit son pouvoir pour leur affaire. De Terme s'en allèrent les François à la marque d'Ancône où prirent terre. De là le

capitaine s'en alla à pied en voyage à Notre-Dame-de-Lorette, et puis avec ses gens tira à une ville nommée Sinagalle, où là achemina ses gens pour tirer en Lombardie, et lui avec trois gentilshommes des siens, c'est à savoir : Luc de Groing, seigneur de La Mothe-au-Groing, Gilbert de Chaux et Jean Aubert, s'en alla à Rome en poste où fut, du pape et des cardinaux et de ses seigneurs de Rome, honorablement reçu et doucement traité, et mêmement du Saint-Père, qui volontiers l'eût retenu à son service et grandement appointé; mais pour rien ne voulut laisser le service du roi, ne prendre autre parti. Par quoi, après plusieurs choses entre le pape et lui dites, prit bénédiction et congé, et se mit en voie pour aller en France. Ses gens s'en allèrent de Sinagalle à Pesre, à Forli, à Faïence, à Imole, à Bologne, à Modène, à Parme, à Plaisance, et tout le droit chemin jusques à Pavie. Ici ne veux oublier de dire qu'iceux soudards qui n'étoient que quatre cents en nombre furent à tel honneur reçus par toutes les villes des Itales où ils avoient passé, que les portes leur furent ouvertes et les vivres abandonnés, et eux tous armés, à bannière dépliée comme s'ils eussent été cinquante mille, passèrent partout sans que nul se mît au-devant, mais plusieurs desdites villes crioient : *France*, *Louis d'Ars*. Tantôt que lesdits sou-

dards furent à Pavie, le capitaine qui de Rome étoit venu en poste se trouva là, où fut malade de fièvres l'espace de vingt jours; et lui guéri se mit avec ses gens en pays vers Tortone et en Alexandrie, puis à Félissan, ville du marquisat de Montferrat, et tirèrent à un gros village nommé Isque près d'Ast, où, comme ils étoient à leur souper, sortirent mille ou douze cents hommes en armes, avec cinq pièces de menue artillerie, et voulurent le passage défendre aux François et charger sur eux; mais ils trouvèrent à qui besogner; car le capitaine Louis d'Ars, voyant l'outrageux vouloir d'iceux vilains qui sans querelle vouloient guerre commencer, dit aux siens: « Marchez, marchez; en trop de bons lieux avez passé pour être ici arrêtés, et en tant de périlleux dangers avez été que cettui ne devez craindre. » A ces paroles, marchèrent à ferme contre leurs gens, en manière que tantôt en jonchèrent le camp de morts et affolés; dont les autres tournoient les épaules et furent suivis jusques contre la porte du château, lesquels perdirent leur artillerie que les François emmenèrent jusqu'en France. Le duc Philibert de Savoie reçut en son pays de Piémont le capitaine Louis d'Ars et le fêta à tous efforts, par toute la Savoie fit passer ses gens, et tous défrayer. En France s'en allèrent devers le roi, qui les fit payer de toutes leurs gages

et les mit en ses ordonnances; au capitaine Louis d'Ars fit tant bonne chère, que tout ce que demander lui voulut, libéralement lui bailla et davantage : aussi l'avoit-il justement desservi et à bon droit mérité. Les Espagnols, qui abstinence de guerre et paisible trêve lui avoient promise, tout en l'heure que la Pouille eut désemparé, toutes les belles places qu'il y tenoit furent par force assiéger et prendre, et de là chasser tous les soudards qui tenoient pour le roi. Qu'est-il à dire sur tel défaut, si n'est que à leur serment de fidélité ne doit nulle sûreté avoir, ne foi ajouter?

XXIV.

Comment messire Pierre de Rohan, maréchal de Gyé, qui long-temps avoit eu bruit en France, fut éloigné du roi et déchassé de cour.

Je ne sais que dire de la riante entrée de madame la cour, du variable gouvernement d'icelle, de son entretenement douteux ne de sa périlleuse issue, si n'est que à peine y peut nulle longue autorité avoir, ne toujours y être le bienvenu; car, de sa commune manière, à tel montre hui bon visage, à qui demain tournera le dos, et l'accointance de ses auteurs est de telle nature que nul n'y veut compagnon endurer ne pair souffrir. Somme, c'est

un si dangereux labyrinthe que bien souvent les plus avisés se trouvent égarés. A ce propos, je dis que, en celui même temps, messire Pierre de Rohan, maréchal de Gyé, qui, durant le temps de trois rois en France, avoit entre les autres au conseil eu le haut parler et au besogner le maniement des affaires, fut débouté de cour et éloigné de la personne du roi, et ce, au moyen de la folle entreprise et improvu langage dont par ci-devant avoit usé, desquelles choses fut accusé envers le roi et la reine ; et pour avérer le fait, celui maréchal de Gyé fut à Orléans, par messire Guy de Rochefort, chancelier de France, interrogé, enquis et ouï, assistants à ce, maîtres Étienne Carmonne, tiers président à Paris, Jean de Selva, second président à Rouen, Antoine du Prat, maître des requêtes ordinaires, Antoine de Louviers, conseiller à Paris, Jean de Pavie, conseiller à Toulouse, et le juge-mage de Carcassonne, en présence desquels, sur les paroles dont on le chargeoit et l'entreprise de faire armée en France sans le su du roi, de quoi avoit été accusé ; après l'interroge fait par ledit chancelier, nia tout, disant que de ce ne savoit rien, et que à tort lui étoit ce forfait reproché : dont pour la matière ensuivre, fut mené par les gens du roi et conduit par aucuns des gens d'armes de sa compagnie à Amboise, pour être affronté à madame Louise

de Savoie, comtesse d'Angoulême, et à Louis de Montroyal; présents à ce, lesdits Carmonne et de Selva, du Prat et Carcassonne; et là, en son visage lui furent dites les paroles que sur la mort du roi avoit autrefois proposées, et montré ce que par écrit avoit envoyé : ce que nia derechef. Après ce, fut celui de Rohan, mené à Chartres, où lui fut baillée la ville pour prison, et lesdits conseillers s'en allèrent à Paris pour faire de ce leur rapport au chancelier et à ses autresdits collègues, par lesquels fut appointé que par lesdits rapporteurs seroit mené à Dreux devers le sire d'Albret pour être à lui affronté. Or fut ainsi pourmené ledit messire Pierre de Rohan, ce qui moult lui ennuyoit, vu les grands honneurs et autorité hautaine en quoi s'étoit par ci-devant trouvé en France; ce néanmoins, fut mené à Dreux, et lui étant à ce voyage dit auxdits seigneurs qui le conduisoient, que le sire d'Albret étoit son ennemi mortel, et que s'il alloit à Dreux mal accompagné, qu'il se doutoit de sa personne, parquoi requit avoir de ses gens pour le tenir en sûreté; auquel dirent lesdits seigneurs que de ce n'avoit garde, car il étoit en la main du roi et en sa sauvegarde pour l'heure, et sur ce, fut mené au château de Dreux, où étoit ledit sire d'Albret au lit, malade. Dedans la chambre où il étoit, entrèrent les conseillers et celui de Rohan,

lequel entra tête couverte et sans faire aucune révérence audit sire d'Albret, mais s'assit sur un banc d'osier vis-à-vis du lit où étoit ledit malade couché. Les sieurs du conseil eurent chacun leur chaire près du lit, lesquels interrogèrent là celui d'Albret sur ce qu'il savoit des charges mises sus audit de Rohan et en sa présence : lequel d'Albret dit, oyant tous, que lesdites charges par lesquelles étoit illec messire Pierre de Rohan affronté étoient vraies, comme par message lui avoit mandé de bouche et écrit par lettre signée de sa main; lesquelles furent vues et lues devant tous. Ce fait, fut demandé audit de Rohan qu'il vouloit dire sur ce : lequel dit que c'étoient choses controuvées et que vérité ne contenoient, et que au sire d'Albret avoit été fait le bec pour en dire, comme l'oiseau fait en cage, et commença par paroles piquantes et mots injurieux à charger sur ledit sire d'Albret, le cuidant mettre aux champs, pour avoir occasion d'objecter contre lui; mais de rien ne s'émut ledit d'Albret, ains toujours persista en son dire et fut ferme en son propos : ce qui fut, par lesdits seigneurs du conseil qui là étoient, bien ouï et entendu. En ce faisant, ledit de Rohan qui n'avoit cause d'être joyeux, par manière de contenance, avec la main se peignoit la barbe laquelle avoit fort grande, et à la fois s'en couvroit une partie

du visage, si que il n'en apparoissoit que le front et les yeux. Or avoit le sire d'Albret en main un petit marmot qui faisoit sur le lit un millier de singeries, et entre autres en fit une telle, que, en regardant celui de Rohan ainsi difforme pour la barbe qui lui couvroit tout le visage, tout-à-coup de dessus le lit où il étoit saillit d'un saut jusques contre lui et se vint attacher les mains à sa barbe, en tirant à toute force : dont celui de Rohan tout effrayé se prit à crier et courroucer, disant qu'on se truffoit de lui, et à force de tirer, arracha le marmot de sa barbe et le jeta contre terre, lequel se releva et se mit sur le lit en faisant la moue à son homme; de quoi là n'eut homme, réservé celui que savez, qui ne fit sa risée à pleine bouche. Que fut-ce? après toutes ces choses, ledit de Rohan tout mal content s'en issit de la chambre en disant : « Adieu seigneurs, et gardez bien votre marmot ! » et ainsi chacun se retira. Après, fut mené à Paris avec ses charges, et icelles vues et mises en avant, le procureur du roi prit conclusion contre lui, tendant à fin qu'il fût décapité, et démembrés ses biens publics, et ses enfants déclarés inhabiles à succéder comme fils de commisseur de crime de lèse-majesté.

A tous articles, ledit messire Pierre de Rohan dit toujours : *Nego*, et avec ce, fut

par lui demandé délai à donner et prouver innocence et objecter reproches, ce qui lui fut accordé pour rapporter le premier jour du mois d'avril ensuivant, auquel parties furent renvoyées au parlement de Toulouse. Appelés lesdits seigneurs de Selva, du Prat et de Luynes pour voir et juger la cause, lesquels, après la vue et consultation d'icelle, donnèrent leur arrêt, lequel fut prononcé par le premier président de Toulouse : par lequel arrêt fut ledit de Rohan suspendu de son office de maréchaussée pour cinq ans; interdit d'approcher la cour de dix lieues près, durant ledit temps; privé de ses gens d'armes, déclaré inhabile et privé de toutes gardes de places et châtellenies; condamné à rendre au roi l'argent des mortes-paies du château de Fronsac, depuis le temps de douze ans, et au surplus, absous de plus grand'peine demandée par ledit procureur du roi.

Ainsi sont plusieurs, par leurs démérites, honteusement chassés de cours, qui, sous l'ombre de dissimulation, y ont longuement régné et tant plus haut y sont montés, de tant plus leur est grièvе la chute; parquoi nul, selon Sénèque, se doit à si haute chose appliquer, que le demeurer y fasse à craindre et la descente à achever. A chef de ce propos, ferai commencement de la chronique de France de l'an 1504.

XXV.

Comment messire Louis de Graville, amiral de France, qui de ce règne avoit été hors de cour, fut par le roi mandé et mis en grande autorité, et comment aucuns trésoriers et autres furent pris et punis pour avoir pillé l'argent du roi.

Lorsque messire Pierre de Rohan eut le bond en l'entrant de l'an 1504, messire Louis de Graville, amiral de France, lequel du temps de ce roi n'avoit que bien peu suivi la cour; il, au moyen de son bon bruit et du prochas d'aucuns ses amis, et par l'avis du roi, fut envoyé querir pour assister au conseil, comme celui qui étoit ancien, sage et clairvoyant, et qui moult savoit; et lui, venu en cour, fut bénignement reçu du roi et autorisé grandement en l'affaire du conseil et autres besognes du royaume, et tellement que, à sa venue, plusieurs choses touchant le défaut des pertes et moyens d'icelles faites par ci-devant furent débattues et mises sur le bureau; et mêmement fut conseil tenu sur les grands frais, excessives mises et extrêmes dépenses qui pour les armées du roi de delà et deçà les monts avoient été faites; et tellement y fut vu, que, le nombre des finances baillées aux trésoriers et la somme d'icelles reçues par les

gens d'armes du roi entrejetés, de plus de douze cent mille francs de reste furent lesdits trésoriers et clercs des finances envers le roi endettés, sans que nouvelles fût de les rendre ni restituer : parquoi le roi, pour ce avérer, tint la chose celée jusques à temps. Tant fut le cas découvert, que l'un d'iceux butiniers, averti de la menée, s'en alla au roi et dit : « Sire, s'il est votre bon plaisir de me donner grâce de mon forfait et pardonner mon défaut, je vous nommerai aucuns de ceux qui ont butiné votre argent, et vous restituerai ce que j'en ai eu. »

Le bon roi, oyant la confession du pauvre larron qui restituer vouloit et accuser les malfaiteurs, ne voulut tant la mort du pécheur, que, après les pièces rendues, ne lui fit bailler sa grâce par écrit et pardonna son crime, et après ce, telle inquisition fit sur son affaire, que, par celui et par autres, eut en écrit les noms d'iceux qui sur ce s'ensuivent, c'est à savoir : messire Antoine de Bessey, lequel en fut depuis à son honneur déchargé ; Jean Duplessis ; François Doulcet, maître de la chambre aux deniers, et contrôleur des guerres extraordinaires ; Nicolas Briseau, Charles Lemaçon, Gilles Leroux, Pierre Mesnager, Gilbert Lemaçon, maître Jean Herouet, Jean Beldon, Berlaut de Villebrême, Pierre L'Estourneau, Jacques de Fontenay, Émery Loppin, Jean de

Chiedeville, clercs de finances, et quelques autres dont je n'ai su les noms; lesquels le roi fit tous prendre, réservé François Doulcet, qui se sauva chez les Jacobins de Blois. Nicolas Briseau avait gagné l'église de Saint-Martin de Tours, pour franchise; mais le roi l'envoya prendre jusques là et le fit amener à Blois. Messire Antoine de Bessey fut pareillement envoyé querir jusques à Dijon, et prendre par un nommé messire Lancelot du Lac, gouverneur d'Orléans. Courcou fut pris à Blois à son logis; les autres furent envoyés prendre, les uns à Paris, les autres à Orléans, et là où ils étoient, et mis entre les mains de Jean d'Anglac, prevôt de l'hôtel du roi. Ils furent interrogés et ouïs sur ce par messire Guy de Rochefort, chancelier de France, et de tous ceux du conseil du roi, tant que, après toutes enquêtes et interrogations, et leur confession mise par écrit, leur procès fut fait, par lequel Jean Duplessis, nommé Courcou, fut atteint du cas, et, pour ce, condamné à être pendu et étranglé. Tous les biens de François Doulcet furent confisqués au roi; trois des autres furent mitrés sur les échafauds en la ville de Blois, et eux bannis de la cour, et leurs biens mis en la main du roi. Nicolas Briseau fut renvoyé à Saint-Martin de Tours, où il avoit été pris, et son bien arrêté. Somme, la plupart d'iceux perdirent leurs biens, honneurs et

offices. Jean Duplessis, qui avoit été condamné à mort, fut requis par la reine et la marquise de Saluces, qui lors étoit en cour, dont le roi tant humain qu'onc homme ne fit mourir à qui il put pardonner, voyant le cas à lui seul toucher, lui donna la corde et ne voulut que nul des autres pour ce forfait encourut mort. Messire Antoine de Bessey, bailli de Dijon, fut envoyé au château de Loches, et Jean Duplessis avec lui, prisonniers. Voilà comment, par vicieuse rapine et avarice odieuse, ces malheureux leur malheur délièrent, qui, selon le cri public, furent cause de la mort de plusieurs François et moyen de la perte du royaume de Naples. Dont je, qui lors étois en cour aux écoutes, ouïs sur ce parler les uns et les autres diversement; car les aucuns disoient le malheur des François leur être survenu pour ce que par ci-devant, après leurs grandes conquêtes et heureuses fortunes, avoient envers Dieu donneur des victoires été ingrats, tant que ses bienfaits avoient méconnus et oublié ses dons : dont furent frustrés de grâce de besogner à profit et prospérer en honneur; le dire des autres étoit que les capitaines de l'armée, qui étoient divisés entre eux et envieux de gouverner, avoient laissé l'honneur de la guerre pour en vouloir prendre le profit, ce qui leur offusqua le sens de bien ordonner, et divertit le vouloir d'exploiter à

point. Le propos des autres fut que les soudards n'avoient tenu ordre de guerre ni discipline de chevalerie gardée, mais s'étoient arrêtés à leur opinion et avoient suivi leur volonté, dont furent en leur intention déçus et déchurent de leurs entreprises.

A ceux du conseil s'attachoient les autres, et soutenoient que aux grandes affaires eurent peu d'avis, et au besoin soudain perdirent le sens : qui fut cause dont l'œuvre fut follement commencée et honteusement finie.

Les autres chargèrent sur les trésoriers et clercs des finances, disant que l'argent qui pour défrayer l'armée étoit ordonné avoient retenu dedans leurs coffres, sans le vouloir dispenser à besoin ni exploiter à profit, tant que, par ce défaut, les gens d'armes furent à la parfin dépourvus de vivres, démontés de chevaux, dégarnis de harnois, dénués d'habillements et découragés de combattre. Plusieurs autres raisons furent sur ce dites et causes alléguées, pour lesquelles rédiger j'en ai traité comme s'ensuit.

LE DÉFAUT DU GARILLAN.

Au temps que Mars eut dompté les Itales
Et vaincues leurs puissances totales
Par les François, et Naples subjuguée,
Milan conquise, la haute mer voguée,
Et encherchés maints dangereux détroits,
L'an de grâce mille cinq cent et trois;

Lorsque Saturne eut fait conjonction
Avecque Mars, et révolution
Du cours entier de son tardif voyage,
Espagne avoit à Naples eu passage
Sur les François par celée entreprise;
Lesquels, voyant faire telle surprise
Par les exploits des hostiles efforts,
Transmirent là armées et renforts
Pour secourir à force leurs amis
Et guerroyer leurs mortels ennemis;
Mais tel méchef survint alors sur eux,
Que leur défaut les rendit malheureux;
Dont je, qui lors écrivoie leurs gestes,
Voyant les cas advenus manifestes,
Voulus savoir la manière du fait.
Tant m'en enquis et en sus en effet
Par le rapport des soudards et gens d'armes,
Des chefs aussi qui conduisent les armes,
Des conseillers et des clercs des finances
Qui sur ce font exploits et ordonnances,
Que le secret de ce mal vint atteindre,
Oyant la voix commune se complaindre
Et du méchef les dessusdits charger :
Chacun d'iceux se voulut décharger
Et excuser du défaut de la perte,
Dont la chose fut tant claire et apperte,
Que j'entendis chacun, en son endroit,
Sur ce alléguer le tort et le bon droit,
Et tout l'effet de ses mots exposer
Que par écrit je veux ci proposer :
Dont les soudards qui le plus se dolurent
Tous les premiers leur cas dire voulurent;
Puis les autres contèrent leur affaire,
De mot à mot; dont j'en ai voulu faire
Tout promptement ce petit abrégé,
Ainsi qu'il est ci-dessous rédigé.

LES GENS D'ARMES.

Après avoir souvent les monts passés,
Fait des labeurs et des armes assez,
Italie surmontée et soumise,
Nous par la mer travaillés et lassés,
Devant les Turcs nos siéges emplacés,
Et mainte œuvre vertueuse commise,
Fortune s'est de nos faits entremise,
En enrayant notre prospérité;
Mais jà pourtant sa dure austérité
N'amollira nos endurcis courages,
Car si ores nous donne adversité,
Nous en serons une autre fois plus sages.

Division à nos chefs déchassés,
Tant que les uns se sont tôt déplacés
Et les autres n'ont usé de main mise;
Cupidité a les cœurs embrasés
Des trésoriers, tant qu'ils ont amassés
Deniers pour eux sans fournir à la mise.
Faute de sens a licence permise
Aux conseillers de taire vérité :
L'un au dire a été irrité,
L'autre au faire a eu clos les passages.
Ainsi partout est contrariété,
Nous en serons une autre fois plus sages.

Les cieux nous ont par signes menacés,
La mer flottant nos navires cassés
Et la terre la famine promise :
Dont les aucuns de nous sont trépassés,
Les autres pris et les autres chassés,
Et le surplus revenus en chemise;
Nos ennemis ont sur nous cette mise,
Disant que nous avons le jeu quitté,
Mais avant que tout ne soit racquitté
Nous y mettrons cœurs, corps, biens et usages,

Et si devant on s'est mal acquitté,
Nous en serons une autre fois plus sages.

LES CAPITAINES.

Ceux qui jadis voulurent obtenir
Titres d'honneur, pour armes soutenir,
Et victoires triomphales acquerre,
Dieu au premier eurent en souvenir,
Droit apparent voulurent maintenir
Et par ordre mettre leurs gens en erre;
Un chef expert au métier de la guerre
Voulurent seuls ordonner et commettre;
Sachant qui a compagnon, si a maître;
L'un veut le bruit, l'autre la gloire envie,
Tant que souvent différend s'y va mettre:
Entre pareils y a toujours envie.

En guerre faut celé conseil tenir,
Explorateurs secrets entretenir
Et découvrir les détroits de la terre,
Au dépourvu chercher et prévenir
Les ennemis, à l'aller, au venir,
Ou au loger si on les trouve en serre;
Donner à droit pour avoir leur desserre;
A grands efforts les combattre et soumettre;
Sur ce, plusieurs gouverneurs n'entremettre,
Si que, à besoin l'un l'autre ne convie;
Et ce qu'un peut, à deux ne faut permettre:
Entre pareils y a toujours envie.

Pour ne vouloir nous adjoindre et unir,
Honneur pour nous n'avons su retenir
Ni pour le bien public profit conquerre,
Et si disons que Dieu, pour nous punir,
Nous a voulu notre sens détenir
Tant qu'au besoin ne l'avons su où querre;
Souvent nous sont nos gens venus requerre,
Qu'aux ennemis les voulussions transmettre

Pour leur donner le combat, et promettre,
Les défaire à peine de la vie ;
Si l'un marchoit, l'autre n'y vouloit être :
Entre pareils y a toujours envie.

Prince, un bon chef peut trop mieux advenir
A son désir et à l'ost parvenir,
Si sa bannière est droitement suivie,
Que les plusieurs ; car au dire ou fournir,
Dissension peut à eux survenir :
Entre pareils y a toujours envie.

LES CONSEILLERS.

Qui veut à droit armée gouverner
Et en sûreté son étendard mener
Sans désordre, bruit ni confusion,
Loyal conseil doit l'œuvre demener,
Pourvu qu'il sache entendre et ramener
Le cas selon due provision ;
Mais de quoi sert fuir division,
Bien ordonner sur le présent affaire,
Du prétérit souvenir, pour mieux faire
A l'avenir pourvoyance et subside ;
Et que chacun veuille son gré parfaire ?
Raison n'a lieu où volonté préside.

Pour la sûreté des princes ordonner
Et au peuple salut abandonner,
Nous avons eu l'administration ;
Mais quel ordre se peut sur ce donner,
Si le bien-fait on ne veut guerdonner,
Et le délit est sans punition,
Honneur ravi par fausse ambition,
Profit soumis à main propriétaire,
Conseil enfreint par motif volontaire,
Et appétit commun tenu sans bride ?
Sur ce, ne faut proposer, mais se taire :
Raison n'a lieu où volonté préside.

Plusieurs ont vu les François dominer,
Puis revenir près de s'exterminer,
Et tous leurs faits cheoir en dérision ;
Dont, pour le vrai du cas examiner,
Sur ce, on ne peut dire ou déterminer
Autre chose pour la conclusion,
Si n'est que ceux qui par abusion
Veulent user et vers Dieu se forfaire,
Cherchent moyen pour eux-mêmes défaire :
Comme ceux qui voguent la mer sans guide ;
Et qui ne croit met le tout à refaire :
Raison n'a lieu où volonté préside.

Prince, qui veut en triomphe régner,
Doit le vouloir des émus arrainer
Et n'exploiter tout ce que chacun cuide,
Garder que nul ne se puisse effréner,
Et les motifs dissolus refréner :
Raison n'a lieu où volonté préside.

Les trésoriers.

Qui veut soumettre un pays étranger
Par faits d'armes, ou injures venger,
Il doit avoir finances à suffire
Pour son charroi conduire et arranger,
Et à ses gens tant donner à manger
Que nul par faim les puisse déconfire ;
Ses trésoriers bons et loyaux élire,
Sûrs, diligents, bien experts et propices,
Prompts à payer, gardant bonnes polices ;
Convoitise ne priser deux fétus,
D'autrui avoir ni porter leurs pelisses :
Avarice corrompt toutes vertus.

Le roi nous a bien voulu encharger
Du payement, et nos coffres charger
De son argent, pour le mettre et conduire ;
Mais puisqu'il faut venir au partager,

Abutiné l'avons, pour abréger,
Sans en payer les soudards ni mot dire :
Ce qui nous a de plusieurs fait maudire;
Car maints François en sont morts, et Suisses,
Naples rendue et ses forts édifices,
Nos gens défaits sans être combattus,
Mal réputés, et pour nos maléfices :
Avarice corrompt toutes vertus.

Quelqu'un des chefs sur ce voulons charger,
Commissaires n'en pouvons décharger;
Contre voleurs ont joué à la tire,
Nous avec eux avons pris de léger,
Dont justice nous a fait corriger,
Sans nous vouloir à la rigueur occire ;
Envers nous fut tant humain le bon sire,
Que nonobstant nos rapines et vices,
Ne nous voulut être mis aux justices;
Mais nous bannis, et de mitres vêtus,
Avons perdu honneur, biens et offices :
Avarice corrompt toutes vertus.

Prince, on ne peut de plus s'endommager
Que soumettre sa chevance en danger
De ceux qui sont par argent abattus;
Argent fait tôt mœurs et propos changer,
Témoins mentir, arbitres mal juger :
Avarice corrompt toutes vertus.

Les trésoriers et clercs des finances furent traités en la manière susdite, dont aucuns d'eux, comme très-honteux d'avoir été atteints du cas et punis du méfait, s'en allèrent les uns hors du pays, et les autres tinrent à leurs hôtels demeure solitaire avec leurs femmes et enfants; et les autres furent, moyennant

leurs amis et ce qu'ils n'étoient que légèrement chargés, laissés en leurs offices et continués en icelles; et ce faisant, le roi, qui lors étoit à Blois, peu à peu retira partie de ses pièces, et se remboursa sur les plus apparents et moins excusables, et avec ce, la confiscation d'aucuns d'iceux qui s'étoient absentés, donna à ses pauvres capitaines, qui tous avoient perdu au royaume de Naples. Au château de Loches, étoient lors prisonniers messire Antoine de Bessey, bailli de Dijon; Jean Duplessis, dit Courcoù. Or avoit été, devant ce, ouï et interrogé ledit bailli de Dijon, par messire le chancelier de France, Raoul de Lannoy, bailli d'Amiens, et le seigneur du Bouchage, sur ce qu'on le chargeoit d'avoir pris et retenu l'argent du paiement d'aucun nombre de Suisses ordonnés pour aller au voyage de Naples; de quoi s'excusa moult vertueusement, disant que l'argent qu'il avoit du roi pour éxploiter à cet affaire, avoit légalement distribué et mis totalement, comme apparoissoit par le rôle du nombre desdits Suisses et le paiement sur ce fait; et au dire d'aucuns ambassadeurs et Suisses, qui lors étoient en cour, et au voyage de Naples avoient été, s'en vouloit rapporter: dont furent ouïs lesdits Suisses, lesquels de ce déchargèrent ledit de Dijon, disant qu'ils avoient été présents au paiement de tous les Suisses qui avoient été audit voyage, et nuls

d'iceux en avoient ouï plaindre ni murmurer. Parquoi toutes ces choses mises en avant et rapportées au roi, fut celui bailli de Dijon mis hors de prison et entretenu du roi en ses gages et offices mieux que devant, et bien à point traité en cour, comme souvent j'ai vu depuis.

Jean Duplessis demeura, quelque temps après ce, audit château de Loches, étroitement tenu et bien gardé; mais nonobstant toutes ses charges et condamnation contre lui faites, et au prochas d'aucuns ses parents et amis, le roi, comme très-piteux et tout humain, ne le voulut tenir en perpétuel exil, mais lui élargit sa grâce, tant que hors de chartre le fit mettre et envoyer à sa maison. Tout le temps d'été, demeura le roi dedans et autour de Blois, où durant ce temps plusieurs ambassadeurs vinrent en cour, et furent là dépêchés et envoyés en leur pays; et après toutes ces choses finies, entour la fête Saint-Martin, le roi partit de Blois, et s'en alla à Paris, où fit son hiver, la reine quant et lui, qui encore du temps de ce roi n'avoit là fait son entrée: dont s'en alla à Saint-Denis, et après avoir là fait quelque peu de séjour, s'en vint à Paris. Au-devant d'elle fut toute la cour de parlement, en triomphant arroi. Le prevôt et tous les seigneurs de la ville avec tous les colléges de l'Église la furent recueillir, et chacun d'eux à

son rang lui fit sa harangue et oraison. Les rues étoient de riches tapisseries tendues et parées; à toutes les portes et aux carrois par où elle passoit, se jouèrent nouvelles comédies et divers personnages, en louant très-hautement la magnificence du lis et l'excellence de l'hermine. Tous les princes qui lors étoient en cour, les gentilshommes du roi et grande baronnie de France et de Bretagne étoient avec la reine, laquelle fut ainsi conduite en la ville de Paris, où fit là les serments accoutumés, et fut reçue honorablement avec joyeux accueil et dons d'inestimables richesses. Le roi mettoit de jour en autre provision de conseil en ses affaires, jusques à soi trouver souvent au consistoire et ouïr l'opinion des sages, pour mettre à exécution son vouloir juxte l'arrêt des mieux avisés; tant voulut donner œuvre à l'accroît du bien public, que lors son royaume de France sous sa main fut si heureux que l'Église étoit unie, noblesse paisible, marchandise plantureuse et labeur fructifiant; quoi plus? justice à tous dûment administrée. Durant ces jours, maintes joûtes et tournois furent faits à Paris en Nesle, où tous les jours étoient gentilshommes sur les rangs, la lance sur la cuisse, et entre autres fut fait un tournoi, dont advint qu'un nommé François de Maugiron, des gentilshommes de chez le roi, et un autre nommé Supplanville, se

trouvèrent l'un contre l'autre, lesquels étoient moult gaillards, hommes jeunes et adroits. Pour faire fin, iceux montés et armés, le long des lices, à course de cheval, s'adressèrent si rudement, que au choquer, François de Maugiron asséna Supplanville si adroit et de telle force, que la lance lui mit tout au travers du corps, tant que tout mort s'en alla par terre, lequel fut moult plaint et doulu, car il étoit très-gentil et plein de cœur. Assez d'autres faits d'armes furent là exploités que je laisse, pour entrer en autre propos. En la présence du roi et de la reine et de tous les seigneurs de France, qui là étoient, les clercs du Palais et les écoliers de Paris jouèrent lors plusieurs comédies satiriques et tragédies morales, par lesquelles, à mots couverts et paroles vraisemblables, découvrirent tous les défauts et faits repréhensibles qu'ils surent être de ce temps perpétrés en France, à Naples et à Rome, en chargeant sur le maréchal de Gyé, dont est touché au-dessus, disant par leurs personnages audit maréchal, que : son trop chauffer cuit et son trop parler nuit. Aussi n'épargnèrent-ils les trésoriers et clercs des finances, ni aucuns de ceux de l'armée de Naples, qui s'en étoient fuis; et puis passèrent iceux momeurs par Rome, et Dieu sait quels lardons ils y semèrent; somme, il n'y eut pape, ni cardinal, ni empereur, ni roi, ni autre sur qui à parler eut;

voir jusques à Clairée et de Furno, à qui ne jetassent une pierre en leur jardin ; et tant en firent, que, à la parfin, leurs jeux leur furent interdits, et aucuns d'eux punis jusques à devoir être l'exemple de crainte à tous autres; je n'en dis plus, si n'est que cil qui forfaiteur se sent, à tels hérauts ne doit faire blasonner ses armes, ni publier ses faits, car ils disent souvent tout et davantage.

Le roi fit lors translater le corps de son père le duc Charles, duc d'Orléans, de Saint-Sauveur de Blois, où avoit été en sépulture, et le fit porter aux Célestins à Paris, où est l'antique sépulture des ducs d'Orléans, et là, tant honorablement servir, que la fête funérale fut louée de chacun, aussi à bon droit, car le corps, depuis Blois jusques à Paris, fut mené en telle manière, comme si ce fût au premier obsèque, et mis en son curre de deuil, tout couvert de velours noir, et le corps de drap d'or frisé de noir, le tout semé des armes d'Orléans. Grand nombre des seigneurs de France en deuil, des gentilshommes du roi et des archers de sa garde, étoient à le conduire, et par toutes les villes où passèrent, comme à Cléry, à Orléans, à Étampes, et autres lieux sur le chemin de Paris, toutes les processions des colléges et églises parochiales, avec les seigneurs et le peuple desdits lieux, furent au-devant du corps; et tous prêtres qui pour le défunt célébrer

voulurent, furent payés et repus, et tous les pauvres qui furent trouvés par les chemins eurent chacun un grand blanc pour prier Dieu pour l'âme de celui bon prince. A l'approcher de Paris jusques au Bourg-la-Reine, furent au-devant du corps tous les princes et seigneurs qui lors étoient en cour, toute la cour de parlement, le prevôt et les seigneurs de Paris, l'université, l'évêque de Paris avec tout le clergé des colléges de la ville en procession : tant d'hommes en deuil et portant torches étoient là, et telle multitude de peuple, que le nombre étoit plus grand que mon estimation ne pouvoit comprendre. Toutes les cloches de la ville sonnèrent à cette venue, en manière qu'on n'eût là ouï tonner; quoi plus? en cette manière triomphale fut porté le corps en l'église des Célestins, et là, très-honorablement servi et somptueusement sépulturé.

En ce même temps, le roi transmit en ambassade maître Georges d'Amboise, légat lors en France, devers le roi des Romains étant lors en Allemagne : lequel légat s'en alla bien accompagné d'évêques et autres seigneurs d'Église et de gentilshommes à grand nombre; et lui avoit baillé, le roi, vingt-quatre archers de sa garde pour le conduire, lesquels portèrent en leurs hoquetons chacun quatre mille écus que le roi envoyoit audit roi des Romains,

pour certaine cause et aucun traité fait entre eux (à porte close, quant à moi). Si s'en alla donc celui légat faire son message d'ambassade, lequel fut honorablement reçu et doucement traité dudit roi des Romains et des princes d'Allemagne, et ouï sur son dire tellement, que ce qu'il demandoit il obtint, et ce fait, se mit à chemin pour s'en revenir en France.

A la fin du mois de février, le roi se trouva dedans Paris, tout altéré et mal de sa personne, pour la froideur et humidité dudit lieu, qui par temps d'hiver est moult froid et moite; parquoi ses médecins lui dirent que le changement de l'air et l'éloing de ce lieu où il étoit lui allégeroient son mal, et que, pour le mieux de sa santé, besoin étoit de s'en aller autre part: ce qu'il fit, car incontinent délogea de Paris et s'en alla par eau jusques au pont Saint-Cloud, et outre, pour le danger dudit pont, sur lequel nul roi de France ne passe. De là s'en alla par terre jusques à Chartres, à Châteaudun, à Bonneval et à Blois, la reine toujours avec lui. Audit lieu de Blois se trouva, par un temps, assez bien, et fit très-bonne chère, et là, avec la reine et Madame Claude, leur fille, fit joyeusement sa fête de Pâques, sur laquelle finirai ma chronique de l'an 1504, pour commencer des faits de l'an ensuivant.

XXVI.

Ci commence la chronique de France de l'an 1505, parlant au premier d'une griève maladie dont le roi fut lors durement atteint.

En l'entrant du mois d'avril, en l'an 1505, le roi, derechef, se trouva tout débile et fort malade, et tant, que ses médecins ne savoient bonnement par quel régime y remédier, dont eurent grand doute en son affaire; car de fièvre continue et chaud mal fut tant épris, que, plusieurs jours, le boire, le manger et le dormir perdit, si que chacun pensoit qu'il en fût fait. La reine, qui plus en son mal se sentoit intéressée et qui l'aimoit comme soi-même, étoit nuit et jour en place pour le servir de ce qu'elle pouvoit et le secourir de ce que métier lui étoit, et pour le réjouir, devant lui, montroit visage riant et lui usoit de joyeuses paroles; mais, à part, toute couverte de larmes, se douloit si très-amèrement que nul la voyoit qui de pitié ne pleurât : nul entroit dans sa chambre, réservés ceux qui étoient ordonnés pour le service, desquels furent François d'Orléans, comte de Dunois, messire Louis de la Trimoille, premier chambellan, maître Florimond Robertet, l'évêque de Périgueux, son aumônier, et frère Jean Clairée,

son confesseur, lequel l'enhortoit moult bien de son salut. Aussi celui se montra très-catholique prince, car il se confessa révérentement, et les divins sacrements de l'Église très-dévotement reçut, et en la présence de messire Guy de Rochefort, son chancelier, et de Florimond Robertet, fit son testament. Or avoit-il singulière fiance en Dieu et souveraine envie de guérir, qui sont deux choses qui de mort à vie souvent ramènent les humains; dont lui, étant en son grabat, se voua à la sainte-hostie de Dijon, où toujours avoit eu entière dévotion et souveraine révérence.

Durant cette maladie, aux évêques et seigneurs de l'Église du royaume de France, et par tous les pays du roi, fut commandé de faire processions et prières pour sa santé; ce qui fut fait par plusieurs jours où le clergé et les nobles s'assemblèrent de toutes parts, faisant leurs dévotes oraisons envers le Consolateur des désolés, pour la guérison de leur bon prince : à ce ne faillit le pauvre peuple de France, qui mit lors son labeur en oubli pour y accourir à troupeaux, les mains jointes et les yeux tendus à mont, criant à haute voix : « Hélas! vrai Dieu, salut des espérants en toi, jette sur nous les yeux de ta miséricorde, et nous étends la main de ta grâce, et regarde en pitié l'état du royaume de France que des armes célestes tu as ennobli et enrichi de ta foi chré-

tienne, auquel ton nom divin est hautement honoré et ta sainte foi dignement exhaussée. Ores y avoit ta bonté mis un prince de florissant bruit, renommé, loué de toutes vertus, sur les requis le plus exquis, et entre les bons le meilleur : hélas! Fortune, ennemie de prospérité et marâtre d'humaine gloire, le tient ores languissant en la couche de maladie, de qui la main tenoit jadis en crainte ses ennemis, et ses sujets en repos. Regarde, Dieu, regarde à la plaie de notre chef, tant grièvе que nous, ses pauvres membres, en commençons à sentir l'amère douleur, et ne nous laisse comme peuple sans ducteur ou brebis sans pasteur : écoute les piteuses clameurs de ton pauvre peuple, sire Dieu, et ne mets le cri de la commune gent à dépris : car l'oreille de ta douceur a toujours sa voix ouïe et sa prière exaucée ; si, te supplions, notre père Dieu, que à cette oraison nous sois enclin, et à cette requête, propice; en donnant prompte santé et longue vie à notre roi très-chrétien. »

Ainsi faisoit le peuple de France piteuses complaintes pour la maladie du roi, et dévote oraison pour sa santé; avec ce, la reine transmit hâtives postes devers le Père-Saint pour avoir pardons et indulgences à tous ceux qui dévotement voudroient prier Dieu pour sa guérison et prospérité : dont ledit Saint-Père y élargit tant du trésor divin et apostolique

grâce, que, en tout le royaume de France et par tous les pays du roi deçà et delà les monts, envoya le jubilé, et, afin que chacun fût plus enclin de prier Dieu pour le bon prince, ordonna, ledit Père-Saint, que, au quinzième jour du mois de juillet ensuivant, seroient faites processions générales et porté le corps sacré de Jésus-Christ comme au jour de sa fête, et que tous confès et repentants, en priant Dieu pour le roi et sa santé, gagneroient les grands pardons, comme en l'an du jubilé à Rome.

Le cardinal d'Amboise, légat susdit, s'en retournoit lors de son voyage d'Allemagne, qui, par les postes courant de lieu en autre, sut les piteuses nouvelles de cette grièvе maladie; s'il fit lors mauvaise chère, non sans cause; car il, à l'effort de ce malheur, voyoit la chaire de son autorité ébranlée et l'appui de sa prospérité froissé, et tout le royaume de France en chemin périlleux et dangereux hasard: ce qui lui remplit le cœur d'ennuyeux soupirs, et les yeux d'angoisseuses larmes, et, pour avoir extrême refuge au souverain remède, tendit les mains aux cieux et la pensée envers Dieu, à qui fit très-humble prière et dévote oraison pour l'allégement du mal de son bon prince et souverain seigneur le roi; puis adressa sa requête à la glorieuse mère de Dieu, avocate des humains, et, le plus tôt qu'il put, s'en vint à Cléry, où, devant l'image de la vierge Marie,

célébra très-dévotement, et fit ses oblations et prières d'intention pure et bonne volonté, et puis s'en revint devers le roi, qui toujours étoit au lit. La reine ne cessoit de prier Dieu et les saints, et faire votes et promesses pour sa santé. Messire Louis, sire de la Trimoille, qui moult se douloit de ce cas, le voua à Notre-Dame-de-Lience, promettant y aller à pied. Somme, chacun pour lui promettoit d'offrir sa chandelle au saint où sa dévotion étoit. Quoi plus? tout le royaume de France étoit troublé de cet affaire. Or fut le roi, durant cette maladie, par défaut de repos, tant affoibli, que ses spirituels sensitifs entrèrent en rêverie, et, après divers propos, demanda Madame Claude, sa fille, laquelle lui fut présentée par madame de Tournon, sa gouvernante; puis voulut avoir son épée et une javeline dont il lui souvint lors: pour lui complaire, lui fut baillé, en lieu de ce, quelque bâton, lequel voulut bailler à Madame Claude, disant que nul autre qu'elle, s'il ne vouloit incontinent mourir, y touchât; mais cette dame de Tournon, voulant aider à soutenir celui bâton, y toucha; ce que le roi avisa, et dit qu'elle étoit morte puisque à ce bâton avoit touché. Dont ses médecins et ceux qui autour de lui étoient, pour soutenir son dire et aider à son imagination, lui dirent qu'il étoit vrai, et la firent ôter delà et cacher par un temps,

et puis ramener devant lui : de quoi s'émerveilla, en disant qu'il pensoit qu'elle fut pieça morte, laquelle dit, pour toujours lui complaire, qu'il étoit vrai, et que, après sa mort, avoit été en paradis où Notre-Dame l'avoit ressuscitée, laquelle mandoit au roi qu'il bût et mangeât, et que tantôt seroit guéri : ce qu'il fit, et peu après reposa bien à point, dont ses médecins, qui toute peine prenoient à lui secourir, furent joyeux, et peu à peu, à l'aide de Dieu, le mirent sus; dont tout le peuple du royaume de France rendit grâces à Notre-Seigneur.

Durant le grand accès de cette maladie, partout, et mêmement par les pays du roi, furent nouvelles qu'il étoit mort; dont aucunes des villes de France furent fermées et les châteaux gardés, et en la duché de Milan fait bon guet, et tant que messire Charles d'Amboise, gouverneur dudit pays, fit serrer les gens d'armes et mettre vivres par les places fortes de ladite duché de Milan, et pria les seigneurs dudit pays être bons et loyaux envers la couronne de France, sous laquelle seroient tenus en liberté et défendus des ennemis.

XXVII.

De la manière étrange de la mort d'une dame génevoise nommée Thomassine Espinolle, intendio du roi, qui mourut lors en la ville de Gênes.

A Gênes pareillement fut dit pour vrai nouvelles de la mort du roi : de quoi les Génevois montrèrent par semblant être moult troublés, et pensèrent sur leur affaire ce qu'ils voulurent; et entre autres, fut une dame génevoise nommée Thomassine Espinolle, dont j'ai parlé ci-devant; laquelle montra bien ici le nœud de l'amour des bonnes femmes indissoluble, et leur constance immobile; car, à l'exemple de la bonne Julia, femme de Pompée, qui voyant les habits de son seigneur teints du sang des bêtes ordonnées au sacrifice, le cuidant mort, sans autrement s'en enquérir, creva de deuil; cette dame recommandable, au seul rapport de la première voix, disant : «Le roi est mort! » laissa toute cure mondaine et plaisir humain, pour se retirer en sa chambre de deuil, où répandit un torrent de larmes, et rendit un million de soupirs, disant : « Ores est mort le mien intendio, accroît de mon état, support de ma vie et défense de mon honneur : ce qui m'ôte l'envie de plus vivre, et me donne vouloir de finir mes jours. » Ainsi se douloit,

l'éplorée dame, montrant comment son intendio étoit d'elle bien voulu, et l'amour dont elle lui en vouloit, qui étoit, comme j'ai dit, entre eux honorable et au préjudice de nuls. Ores en fut tant, que la pauvre dame, éprise de deuil et environnée de regrets, fut, par l'accès de mélancolie, conduite jusques au lit de la mort, qui, huit jours après ce, par une douleur de fièvre continue, lui sépara l'âme du corps; dont les Génevois en firent funérale fête, et moi, historial récit tant pour révéler la nouvelleté du cas que pour magnifier le féminin amour. En ce temps, la reine voyant le roi convalescer et recouvrer santé, et que hors du danger de sa maladie étoit, s'en alla en son pays de Bretagne, accompagnée des princes et seigneurs de France et des barons et gentilshommes de sondit pays à grand nombre, où tant honorablement fut reçue, que ce fut un merveilleux triomphe. Toutes les villes où elle passoit lui furent tendues et les chemins nettoyés; les seigneurs de l'Église et les gentilshommes du pays, avec les marchands et tout le peuple, lui furent au-devant et l'accueillirent tous de vouloir cordial et joyeuse chère. A Nantes et à Rennes, et ès autres principales villes de son pays, se tint l'espace de cinq mois, où, presque durant lequel temps, tint ses États et mit ordre en toutes les affaires de ses terres de Bretagne, et de jour

en autre avoit nouvelles du roi : lequel étoit sus et faisoit très-bonne chère, et ainsi se trouvant allègre, eut envie de s'en aller à Tours, ce qu'il fit, et passa par Amboise, où séjourna quatre jours. Là étoit madame d'Angoulême et monsieur François d'Angoulême son fils, et Marguerite sa fille, lesquels le roi emmena avec lui à Tours, et les fit loger en son logis du Plessis, où là séjourna par l'espace de deux mois ou environ, en passant le temps à divers ébats, l'une fois à voir tirer ses archers, l'autre à regarder chevaucher ses grands chevaux, et l'autre à chasser les sangliers dedans le bois du parc où monsieur d'Angoulême étoit toujours quant et lui; tous plaisants déduits, et joyeux passe-temps lui furent faits lors, pour toujours le tenir en liesse; chacun lui disoit propos nouveaux et étranges nouvelles, et entre autres, lui fut dit, par vrai rapport d'aucuns Génevois et autres qui étoient venus de Gênes, comment dame Thomassine Espinolle, dont j'ai écrit ci-dessus, étoit morte, et ce, pour avoir ouï dire que le roi étoit mort, et lui fut compte des regrets qu'elle avoit faits et de la manière de sa mort : de quoi le roi fut moult émerveillé et bien marri; mais à ce ne put nullement remédier ni autrement satisfaire, si n'est, pour publier sa vertu et amplifier son mérite, voulut que par écrit présent en fût

mémoire future, et pour ce faire, me donna la charge que lors écrivois sur les gestes de France, et me dit que messire Germain de Bonneval, gouverneur de Limosin, m'avertiroit de cet affaire comme celui qu'il en avoit embouché et la vérité en savoit. Dont m'en allai au logis de celui gouverneur, lequel me déclara toute la chose, ainsi que par écrit je l'ai ci, en ma chronique, rédigé.

XXVIII.

La Complainte de Gênes sur la mort de dame Thomassine Espinolle, Génevoise, dame intendio du roi, avec l'Epitaphe et le Regret.

Impétueux vent, coursoire Vulturne,
En Orient menant bruit diuturne,
Contre Aquilon descendant de son pôle,
Là-sus en l'air faisant leur monopole
Et bruyants cris sur l'heure conticine;
Saturne ayant sa buccine argentine
En l'ascendant du palais Capricorne,
A son public par les cieux crie et corne,
Et retentit ses tons mélodieux
Pour réveiller les déesses et dieux,
Disant à tous les célestes consorts :
« Levez-vous sus, mettez-vous aux essors,
Et allez voir la région terrestre
Pour ne laisser plus là-bas en terre être
Celle qui est tant digne de louanges,
Qu'elle doit bien être avecque les anges;
Car sa vie louable et méritoire
A desservi son lieu au consistoire

Des immortels, et posséder le trône,
Sidéréal, comme sainte matrone,
Qui à son los tant fait magnifier,
Que après sa mort se doit déifier;
C'est le vouloir des dieux et le plaisir
Qu'elle vienne les cieux prendre et saisir,
Et qu'elle soit tôt élevée et source,
Et mise sur les Pléiades et l'Ourse;
Car elle fut en vertus coutumière,
Dont sera là spectacle de lumière,
Pour la gloire d'icelle amplifier,
Et aux autres mieux exemplifier. »
Sur ce, j'ouïs ce cri finir et taire,
Et Jupiter laisser le Sagittaire,
Pour saillir hors de sa claire maison,
Disant aux corps célestes : « C'est raison,
Puisqu'en terre fut d'honneur tant parée,
Qu'aux cieux lui soit mansion préparée,
Et qu'il n'y ait zodiacal degré
Qu'à son plaisir ne monte et à son gré. »
Ce dit, Phœbus, du palais du Lion
Jeta là bas des rais un million,
Pour éclaircir le monde bruineux,
Et faire à mont un chemin lumineux;
Mercure y vint, à sa tête canine,
Qui doucement à sa Vierge benigne
Se montra là gracieux champion;
Mars détourna la queue au Scorpion,
Pour ne vouloir le chemin empêcher;
Vénus aussi vint sa Libre approcher,
Pour la parer de rameaux et de fleurs;
Diane n'eut lors voulu être ailleurs,
Mais la chambre du Cancre avoit ouverte,
Et de nymphes tapissée et couverte.
Ainsi chacun d'iceux fit son devoir
Pour accueillir la dame et recevoir,
Comme étoit dû à cette bienheurée
Plaisante au monde et aux cieux désirée.

Je ne savois encore à qui c'étoit,
Que tant d'honneur là-sus on apprêtoit,
Mais tôt après au vrai fus avertie
Qu'une dame mienne étoit départie
De ce siècle, en celle nuit passée,
Et qu'elle étoit de douleur trépassée.
Or en sus-je les piteuses nouvelles
Qui ne me sont ni plaisantes ni belles,
Par les clameurs du peuple Génevois,
Que j'entendis crier à haute voix,
Disant : « Hélas! Thomassine Espinolle,
Qui nous étoit guidon et bannerolle,
Et l'entretien du roi notre bon prince,
Le seul recours de la nôtre province,
Est morte! Hélas! que fera la cité
Désolée, puisque celle perdons,
Que ne pouvons plus recouvrer par dons? »
Ainsi étoit pleurée et regrettée,
Dont en sera ma Complainte traitée.

COMPLAINTE ÉLÉGIAQUE.

Oyant les cris, les laments et delas,
Les pleurs, les plaints, les soupirs et hélas,
Que pour la mort de celle furent faits,
De larmoyer mes yeux ne furent las;
Mais en laissant tout plaisir et soulas,
Et chargée de deuil outre mon faix,
En recordant les grâces et bienfaits,
Et sa valeur tant regrettée et plainte,
J'ai bien voulu dicter une Complainte
Pour faire ici commémorer son nom,
Disant à tous : Si sa vie est éteinte,
Toujours en los fleurira son renom!

Pourquoi doncques n'eut-elle longue vie
Puisqu'elle avoit bon vouloir et envie
De profiter en vertueux propos?
Elle n'avoit pas la mort desservie,

Ni ne devoit si tôt être ravie,
Mais tout temps vivre en très-heureux repos?
Réponds ici, ô fatale Atropos,
Qui sans raison, de tes cruentes mains,
Romps les filets de la vie aux humains,
Malgré Clotho et Lachésis tes sœurs?
Tes faits sont trop cruels et inhumains,
Quand sous ta main nuls hommes ne sont sûrs!

Par coup soudain celle as rendue morte,
En démontrant ta périlleuse sorte,
Dangereuse, diverse et importune;
Mais un remords sur ce me réconforte,
C'est qu'elle fut constante, ferme et forte,
Contre l'assaut de perverse fortune.
On n'en devroit pas louer plus fort une
Que celle-ci, que chacun dit et vante
Avoir été belle, bonne et savante,
Sage, riche, gracieuse et benigne,
Honorable, très faconde et prudente,
Et parangon de grâce féminine.

Si par larmes épandre et ruisseler,
Ou richesses tôt désamonceler,
Était permis de révoquer les âmes,
Je ne voudrois jà tant dissimuler,
Que tout ne misse à celle rappeler,
Comme la plus désirée des dames.
Or, est son corps transi, entre les lames
De ses parents trépassés et amis.
Hélas? pourquoi est-il ainsi là mis,
Pour devenir si vile pourriture,
Et aux vermets de terre être submis,
Qui fut le chef des œuvres de nature?

O Génevois, que ferez-vous ici,
Si n'est douloir et pleurer de souci,
Pour la perte qui vous est advenue

Par le décès du corps qui est transi,
Que vous voyez en la terre être ainsi,
Ce qui vous est dure déconvenue ?
Le temps requiert aussi, l'heure est venue
Que vous devez porter le noir habit,
Pour démontrer le funéral obit
D'une qui fut la plus qu'autre estimée ;
Celle perdez par un cas trop subit,
Qui seule étoit mieux digne d'être aimée.

Que faites-vous, mesdames Génevoises,
Damoiselles, marchandes et bourgeoises,
Chambrières, servantes et esclaves ?
Approchez-vous plus près que de deux toises,
Pour lamenter en lieu de faire noises,
Et ne soyez à plourer ici graves.
Laissez à sec sur le sablon vos naves,
Et épuisez toute l'eau de la mer
Pour la venir en ce lieu consumer
Par le dégout de vos yeux larmoyents :
Celle est morte, qui, pour vous renommer,
Sur les autres a trouvé les moyens !

Vous, Neptunus, qui la mer gouvernez
Et les voiles faites cingler au vent,
Venez ici et nous entretenez ;
Plus ne pourrons sans vous aller avant,
Car nous avons perdu par ci-devant
Le gouvernail de notre navigage,
La conduite de tout notre passage,
L'appui tenant notre sûre espérance,
L'intendio du noble roi de France.

Dame Aurora, qui avez arrosée
De vos larmes la terre en plusieurs lieux,
Pleuvez ici celle douce rosée
Que pour Cygnus dégouttez de vos yeux :
Vous ne pouvez, ce crois-je, faire mieux,

Car celle-là, qui plus étoit louée
D'excellent prix de beauté avouée,
Et qui portoit tous les titres d'honneur,
A rendu l'âme au céleste Seigneur.

Vous, Éacus, Minos et Rhadamant,
Qui de tous droits infernaux décidez,
Gardez-vous bien de faire jugement
Contre celle, et que n'y procédez;
Ou si de tant, certes, vous excédez,
Tantôt sera sentence révoquée;
Car jà sa cause est mise et évoquée
Au grand conseil du divin consistoire,
Où tous les dieux tiennent leur auditoire.

Tisiphone, Alecto et Mégère,
Pluton, Charon, Belidès, Tantalus,
Et tous ceux qui en lieu de refrigère
Êtes plongés ès infernaux paluds,
A cette-ci ne ferez vos saluts;
Car du gouffre obscur, puant et noir
Où vous êtes, jusques à son manoir,
Qui est plus beau que les champs Élysées,
N'a sur chemin adresses ne brisées.

Laissez les fleurs, ô déesses Napées,
Et appelez les fontales Naïades,
Et aux forêts de verdure drapées
Allez querir Satyres et Dryades;
Sonnez aussi à ces Hamadryades,
Que trouverez sur les arbres perchées,
Dessus les monts Oréades couchées,
Faunes aux champs, en mer les Néréides;
Amenez-les ici à mes aides.

O Narcissus, qui eûtes en dédain
La douce Écho en bon point jeune et belle,
Vous n'eussiez pas fait refus si soudain

De cette-ci, ne tant été rebelle :
Tant de vertus avoit et grâce telle
Mais qu'elle n'eût parole ou regard chiche) ;
Qu'oncques homme tant fût grand, bel ou riche,
Ne la sut voir, aviser ou ouïr,
Qui n'eût désir de son amour jouir.

Sus, Terpander, florissant en musique,
Et Apollo le doux harmonisant,
Mettez à part la science et pratique
De votre chant ; plus n'est ici duisant.
Vous, Orphéus, tant bien citharisant
Que les Enfers endormez par vos sons,
Et Arion, qui faites les poissons
Danser en mer, quand la harpe touchez :
Fuyez d'ici et plus ne m'approchez.

Car vraie amour et douloureux regret,
Dont elle fut jusques au cœur atteinte,
Pour son seigneur, intendio secret,
Le cuidant mort et sa vie être éteinte,
Pour trop serrer le lien d'amitié,
C'est un bien-fait et un cas de pitié
Qui ne se doit à jamais oublier,
Mais en tous lieux crier et publier.

Que diront plus orateurs et poètes
De Thisbée, d'Héro et de Phylis,
De Médée fille du roi Ætes,
Dont amours ont les corps ensevelis,
D'Érigone, de Scylla dont je lis,
De Julia et Dido de Carthage?
Celles doivent laisser en bas étage,
Et à cette fonder un oratoire,
Où tous ses faits seront mis en histoire.

Elle a bien fait des œuvres tant louables
Que par écrit se doivent rédiger

Et engraver en pierres et en tables,
Pour les mettre en vue et ériger :
Elle a voulu les vices corriger,
Et approuver les grâces et vertus,
Les affamés repus, les nus vêtus,
Servi à Dieu et bien aimé l'Église,
Et tout son temps vécu à cette guise.

Ennuyeux n'est ce conte à réciter,
Dont le surplus du dire je révoque.
Mais toutefois pour mon dû acquitter,
Vêtus en noir et portant même toque,
Mes citoyens à ce deuil je convoque,
A celle fin que chacun soit recors
De la dame dont ici git le corps,
Et qu'elle soit tant pleurée et doulue,
Qu'on connaisse qu'elle étoit bien voulue.

Le long propos de ce piteux affaire
Tant me réduit à courroux et à deuil,
Que je ne sais certes si je dois faire
Plainte de bouche ou fondre en larmes d'œil.
C'est un regret dont si fort je me deuil,
Que mes soupirs, qui toujours sont en l'air,
Me syncopent et rompent le parler,
Tant que je suis à ce moyen contrainte
Faire silence et finir ma Complainte.

L'ÉPITAPHE PARLANT PAR LA BOUCHE DE LA DÉFUNTE.

Comme chacun au tour du malheur tombe,
Ici dessous cette massive tombe,
Suis morte, hélas! et périe avant âge,
Sans nul répit avoir pour l'avantage
De jeunesse dont j'étois emparée,
Et de beauté moult richement parée
De biens mondains dont aussi j'en acquis
Moult largement, quand à Gênes naquis,

Où j'ai vécu doucement à séjour,
Et demeuré là jusques à ce jour.
Auquel lieu vint, comme j'étois en vie,
Le noble roi de France ayant envie
De visiter sa superbe cité,
Où se trouva comme s'il fut cité :
C'étoit le preux roi douzième Louis.
Je le vis là, l'entendis et l'ouïs,
Parlai à lui au mieux que faire pus,
Et mon regard sur lui à faix repus,
Si bien qu'amour me fit tôt mettre en quête
De l'accointer, dont je fis mon enquête
Et demandai la grâce du bon prince,
Qu'il m'octroya, disant que je la prinsse;
Puis me voulut laisser et retenir,
L'intendio, sans autre erre tenir.
Hélas ! j'ai bien ce noble don prou cher,
Car oncques puis ne laissai approcher
Homme de moi, non certes mon mari
Qui maintefois en a été marri.
Deux ans ou plus, j'ai toujours maintenue
Cette vie et pour lui main tenue,
Et eusse fait tant qu'au monde eusse été,
Et pour lui seul tout mon cœur excepté ;
Mais Fortune, celle marâtre adverse,
Disant ainsi qu'elle m'aura traverse,
Et ne voulut souffrir ce, ne permettre,
Comme sera ici touché par mètre :
Car une voix m'envoya pour me dire
Qu'il étoit mort, dont fus éprise d'ire
Et de courroux, tant que lors je m'accouche,
Ne oncques puis me levai de ma couche,
Disant : « Hélas ! ah! Mort ! trop est mortel
Ton dur assaut, si par toi est mort tel !
Car s'il étoit, comme on dit, trépassé,
Mon corps voudroit ce pas être passé. »
En ce disant, la fièvre continue
Me vient saisir et tant me continue,

Qu'à la parfin mes esprits tant lassés
Ne purent plus soutenir tel accès,
Dont commençai les membres à étendre,
Tirer du cœur qui du travail est tendre;
Lors vient la mort qui les deux yeux me bouche,
M'étreint le pouls et me ferme la bouche.
Ainsi laissai les choses temporelles,
Dont maintes ont souvent mal temps pour elles.
Hélas! sire, soyez-ci enseigneur,
Si vraie amour est où gît en seigneur,
Si vous êtes après moi survivant
En ce monde où n'y a sûr vivant,
Ne mettez pas celui corps en oubli,
Que vous avez tant de grâce ennobli:
Puisque pour vous il est mort sous la lame,
Veuillez avoir souvenance de l'âme.

REGRET QUE FAIT LE ROI POUR LA MORT DE SA DAME INTENDIO.

Cruelle Mort, de dur venin éprise,
D'amer poison enracinée et prise
Et de fièvre pestifère entachée,
Pourquoi as-tu par celée entreprise
Celle dame au dépourvu surprise,
Et contre elle ta fureur attachée?
Elle n'étoit pas encore tachée
De vieillesse, ne de son gris pelage;
Mais au printemps de son florissant âge,
Belle, bonne, sage, riche et discrète,
Or, est-elle morte par ton outrage:
Toujours la plains et sans fin la regrette!

En fait d'honneur étoit si bien apprise,
Qu'elle ne fut en sa vie reprise
D'aucun méfait, et de mal reprochée.
Or l'avois-je pour intendio prise,
Et elle moi, de quoi mieux je me prise,
Vu les vertus dont elle étoit merchée.

Tant fut certes de mon cœur approchée,
Que pour son bien maintenir en usage,
J'eusse bien fait à Gênes un voyage;
Mais de male heure est morte la pauvrette.
Hélas! c'est bien un merveilleux dommage:
Toujours la plains et sans fin la regrette!

Elle vivant, j'ai sa valeur comprise,
Tant qu'il ne faut que morte la déprise;
Mais est requis que par moi soit cherchée,
Voire du cœur que regret autorise
De ce faire; et le cas favorise,
Disant qu'amour ne peut être cachée;
Ce que sait bien ma pensée empêchée,
Mes sens ravis et mon triste courage,
Qui ne peuvent oublier l'avantage
Que me fit lors tant qu'ores en suffrette:
Son corps en est en terre pour ôtage.
Toujours la plains et sans fin la regrette!

Prince, j'ai eu son amour en partage,
Dont elle aura de moi, pour héritage,
Prière, adieu et oraison secrète;
Je ne lui peux donner autre suffrage,
Si n'est qu'ici en ce bas monde et frage,
Toujours la plains et sans fin la regrette!

Celle est morte qui a vécu sans blâme,
Et eu le bruit de tant heureuse fame,
Qu'impossible seroit de trouver homme
Qui sût nombrer la moitié de la somme
Des grands vertus qu'avoit la noble dame.

Qui veut savoir comment elle se clame,
Je ne la veux certes celer à âme:
Thomassine Espinolle se nomme.
Celle.

Ci finira ma piteuse épigramme.

Louant les faits et priant pour son âme,
Comme regret, de ce faire, me somme,
Et vraie amour qui me commande en somme,
Si j'aimais lors, encore veut que j'ame
Celle.

Après que j'eus cette élégie mise à fin, j'en présentai audit lieu de Tours ce que j'en avois fait au roi, pour lui donner de ma part quelque diverse nouvelleté et moyen d'agréable passe-temps : ce qu'il avisa de mot à mot, et, comme depuis par aucuns me fut dit, l'envoya à Gênes pour faire mettre sur le tombeau de la défunte, en signe de continuelle souvenance et spectacle mémorable. En cette manière se passa une partie du temps de cette année, que le royaume florissoit en paix et le peuple prospéroit à profit. Quoi plus ? si n'est que le très-louable prince, comme chef des vertueux et exemple des bons, eut toujours connoissance du service de ses gens et souvenance de leurs bien-faits, tant que sous sa main le mérite de chacun étoit, selon son état, hautement rémunéré et récompensé dûment : à ses serviteurs lais donnoit grosses offices et bons gages ; à ceux de l'Église, prélatures et bénéfices, et afin que nul demeurât sans en avoir, quand de quelque évêché ou abbaye faisoit pourvoir ses plus recommandés, de leur dépouille revêtoit les autres ; et qui plus est, en grâce, de reconnoissance étoit tant clairvoyant, que de

son propre motif pourvoyoit ceux des siens qui n'avoient en cour amis pour les avancer, ou audace pour en demander : qui est œuvre louée de la bouche de tous et moyen d'attraire le cœur de chacun. En ce même temps, en colloqua plusieurs dont le bien-fait m'est réduit à mémoire pour en avoir eu ma part, telle que, par son commandement, du cardinal de Narbonne, lequel, devant ce, avoit pourvu de plus, j'eus lors le prieuré de Clermont de Lodève en Languedoc : ce qui de moult renforça l'entretiennement de mon état, et m'obligea de plus à prier Dieu pour la prospérité du donneur. Or avant : ici est à dire que Philippe d'Autriche, archiduc, faisoit lors la guerre au duc de Gueldre, parent du roi, et de tout son pouvoir contrarioit au vouloir dudit seigneur, et mêmement pour l'évêché de Tournay, dont il vouloit pourvoir un des seigneurs de son conseil, nommé Charles du Hautbois, et avec ce, faisoit prises et surprises sur les droits de la juridiction de Tournay, appartenant au domaine de la couronne. Parquoi le roi envoya en ambassade par divers lieux Engilbert, monseigneur comte de Nevers, avec grand nombre de gentilshommes, et bien accompagné de gens de conseil, desquels étoient maître Jean Poncher, évêque de Paris; maître Pierre de Saint-Andrieu, jugemage de Carcassonne, et maître Jacques Oli-

vier, son avocat en parlement : auxquels ne voulut ledit archiduc donner audience, ni tenir paroles d'amitié, ni faire raison de son tort. De quoi, le roi, averti, délibéra donner secours contre lui au duc de Gueldre, et lui faire réparer par force le méfait que par amitié ne vouloit amender.

Toutes ces choses révolues, le roi s'en alla de Tours à Amboise, où séjourna cinq jours, et puis tira droit à Blois, où devers lui vint en ambassade, pour le roi d'Angleterre, un chevalier anglois nommé messire Charles de Sombreset, parent dudit roi d'Angleterre : lequel ambassadeur fut du roi honorablement reçu et festié à souhait et ouï sur ce qu'il vouloit dire et demander, qui étoit que ledit roi d'Angleterre, qui bon pour les François avoit toujours été et étoit, en voulant de plus en plus fort être, et, pour accroître l'alliance et renforcer l'amitié d'entre le roi et lui, demandoit avoir en mariage Marguerite d'Angoulême, proche parente du roi; et sur ce, bailla, ledit ambassadeur, par articles, l'intention dudit roi d'Angleterre, et tout ce qu'il vouloit dire. Le roi vit ceux articles et lut de point en point, et iceux mit en conseil pour en avoir l'opinion : le cas fut débattu à plusieurs fois, et sur ce, allégué divers propos et maintes choses, et entre autres, dit que si le roi n'avoit aucuns hoirs mâles de sa chair procréés, et que si

Monseigneur François d'Angoulême, par défaut de ce, succédoit à la couronne comme le plus proche et aussi que en hoirs mâles défaillît, au moyen du mariage de ladite Marguerite d'Angoulême, sœur dudit Monseigneur, pourroient les Anglois, en l'avenir et contre l'ordonnance de la loi salique, quereller, comme par un tel cas ont fait, le royaume de France : ce qui pourroit à telle heure mouvoir guerre qui seroit immortelle entre les François et Anglois, et à la perte de tout le royaume de France. Parquoi fut conclu, à la fin, que celui mariage ne se feroit : dont s'en retourna ledit ambassadeur sans autre chose faire.

Le roi s'en étoit allé lors à une petite place nommée Madon, à deux lieues de Blois, où fit venir la comtesse d'Angoulême et ses enfants, lesquels fit loger au Montils-sous-Blois, et là vint aussi la duchesse de Bourbon, bien accompagnée. Souvent fut le roi à la chasse des cerfs et des sangliers en la forêt de Blois, qui près de là étoit, et passa le demeurant de la belle saison audit lieu de Madon, où se trouva toujours en bon point; puis s'en retourna à Blois avec toute sa seigneurie, où tantôt après la reine vint de son voyage de Bretagne, toute ravie de joie de voir le roi prospérer en état et revenu en santé.

En ce même temps, fut traité le mariage du roi Ferrand d'Aragon et de madamoiselle

Germaine de Foix, nièce du roi : lequel Ferrand étoit veuf de dame Isabelle de Castille, morte quelque peu de temps devant ce; et pour conduire le demené de cedit mariage, celui Ferrand, roi d'Aragon, avoit envoyé ses ambassadeurs devers le roi, lesquels y besognèrent tellement, que par le vouloir du roi et l'opinion de son conseil le mariage fut conclu et accordé, et ladite Germaine de Foix, fiancée et épousée audit roi Ferrand, par procureur, où furent faits divers ébats et joyeux passe-temps, par lequel mariage fut dit et accordé que tous les princes et seigneurs du royaume de Naples, qui lors étoient en cour fuitifs de leur pays pour avoir tenu pour le roi, seroient remis en leurs terres et seigneuries.

L'archiduc, à qui lors, à cause de sa femme, fille de la feue reine d'Espagne, appartenoit ledit royaume, fit son armée et amas de gens pour aller prendre possession de ses pays d'Espagne et faire là son entrée; et, premier que partir, prit trève et abstinence de guerre avec le duc de Gueldre, duquel il avoit prises quelques places où mit grosses garnisons et bonnes gardes, et aussi ordonna de ses affaires de son pays de Flandre, et laissa gouverneurs et lieutenants pour lui audit pays, et ce fait, avec grand nombre de Flamands et Allemands, bien garni de finances, se mit sur mer, tirant

vers la terre d'Espagne, et par quelque temps lui et ses gens eurent vent à gré; mais à l'approcher d'Espagne, leur survint une fortune de mer tant impétueuse, que tout son navigage fut soudainement séparé et éparti, les uns d'un côté, les autres d'autre, desquels périrent par naufrage trois navires et grand nombre de galions où noyèrent de trois à quatre mille hommes; et est à savoir que la plupart d'iceux furent par tempête reculés jusques à la côte d'Angleterre, où ledit archiduc et ceux qui étoient en son navire cuidèrent tous périller; car leurdit navire fut rompu et éclaté contre les terres, si fut ledit archiduc incontinent, avec ceux qui près de lui étoient, secouru par légers brigantins et petites barques, tant que à sûreté furent menés en terre ferme; et pour ce que ledit naufrage s'étoit fait en Angleterre, lèdit archiduc fut mené et conduit à Londres, où le roi d'Angleterre étoit lors, lequel le festia honorablement et le consola au mieux qu'il put de la défortune de sa perte, en le traitant le plus humainement qu'il sut faire; et après que quelque bon espace de temps eut là demeuré, il demanda s'en aller en ses pays, priant le roi d'Angleterre ne le plus détenir, vu les affaires qu'il avoit; auquel dit le roi d'Angleterre, que de droit pouvoit être son prisonnier, vu que son naufrage avoit fait en Angleterre, mais ne le

vouloit traiter comme prisonnier; ains lui feroit comme à frère et bon ami, en lui disant: « Vous avez en vos pays Edmond de la Pole, comte de Suffolk, lequel se dit avoir droit à la couronne d'Angleterre, et veut quereller mes pays. De quoi je le répute mon mortel ennemi, et lui en veux de toute ma puissance. Parquoi, si votre délivrance voulez avoir, avant ce, vous veux prier que celui comte de Suffolk me veuillez mettre entre les mains, et ce fait, aurez non-seulement franche délivrance, mais secours de mon pouvoir et aide de mon effort. » L'archiduc, voyant que besoin lui étoit de ainsi le faire, mit ledit de Suffolk entre les mains du roi d'Angleterre, en lui priant de le traiter le plus doucement qu'il pourroit, ce que lui promit de faire. Ainsi fut délivré l'archiduc, lequel étant en Angleterre fit là derechef sa provision pour aller en Espagne, où s'en alla bien accompagné par mer comme devant, et eut le temps doux et la mer tranquille, tant qu'en son royaume d'Espagne fut en bref, et là reçu des seigneurs et gens du pays à grand'solemnité et joyeuse fête.

Après la fête de Noël, madame Germaine de Foix, reine d'Aragon, s'en alla de cour pour tirer vers Espagne, accompagnée de grand'noblesse de France, et avec elle s'en allèrent les princes et seigneurs du royaume de

Naples qui, au moyen de ce mariage, devoient être remis en leurs seigneuries; auxquels le roi donna force argent et lettres pour bailler au roi d'Aragon, touchant la délivrance de leurs places et possessions. Aussi ordonna le roi que, pour icelle conduire jusques en Espagne, l'évêque d'Alby feroit le voyage avec plusieurs autres, et que par toutes les villes et lieux du royaume de France où elle passeroit, feroit entrée et seroit reçue comme la personne du roi, ayant grand'puissance de donner grâces et rémissions et élargir prisonniers; et ainsi s'en alla cette noble princesse, laquelle partit de Tours, entour la fête des Rois, et adressa vers son pays par un temps si très-froid à merveille, qu'en plusieurs lieux les arbres gelèrent et mêmement les noyers et les oliviers en Languedoc, les amandiers et les châtaigniers jusques à la racine, et les vins dedans les pipes par les caves et celliers; et eût gelé le blé semé en terre, n'eût été la neige qui en plusieurs lieux couvroit les champs de plus de quatre pieds de haut. Les petits oiseaux, qui pour l'empêchement de la neige et par la force du vent et froidure démesurée ne trouvoient à pâturer, mouroient sur-le-champ, et prenoit-on les perdrix et les merles et d'autres assez, à la course par les champs; et outre, ceux qui mal vêtus se mettoient en pays de plaine, étoient tantôt transis et gelés, et

tant que plusieurs, que j'ai vus depuis, en perdirent les doigts des mains et en furent perclus des membres.

XXIX.

Comment, en celui temps, deux gentilshommes de Bretagne furent prêts à combattre pour la querelle d'une dame dudit pays de Bretagne.

Ce temps durant, fut un combat à l'outrance mis sus entre deux gentilshommes de Bretagne, dont l'un étoit de ceux de Châteaugiron, et l'autre à la reine, et pour ce que celui de Châteaugiron avoit accusé une damoiselle mariée dudit pays de Bretagne d'avoir commis adultère, et qu'il en avoit vu telles enseignes qu'il vouloit dire et maintenir qu'il étoit vrai : ce que, par ladite demoiselle, fut nié comme meurtre, et tant fit, qu'elle trouva ledit gentilhomme qui voulut soutenir sa querelle et défendre son honneur contre ledit de Châteaugiron; mais au premier que procéder par fait d'armes, la reine voulut que la chose fût mise devant son chancelier de Bretagne pour savoir de la preuve, de laquelle ne fut trouvé autre chose que la seule accusation de celui de Châteaugiron; parquoi furent remis au combat, et le tout devant et à l'ordonnance du roi, qui pareillement les envoya à son grand

conseil; toutefois fut délibéré leur donner le champ, et fit faire les lices dedans le château de Blois et semer la place de fumier et de sable pour soutenir à ferme les chevaux des champions, lesquels devoient combattre un samedi d'après les Rois, où se trouvèrent les gentilshommes de tout le pays et autres à grand nombre, et les querelleurs prêts d'accomplir leurs armes. Mais premier que passer outre, le roi voulut savoir sur ce l'opinion de son conseil; qui fut telle par conclusion que, par une telle querelle que cette, ne devoit avoir combat, combien que tous duels, qui sont combats de deux, soient, à la probation de la vérité celée, trouvés, et mêmement, à cause de meurtre, de trahison et de crime-lèse, inconnus, fors pour indice de seule accusation. Toutefois, selon toutes les lois, sont iceux combats réprouvés, qui par nul prince catholique se doivent recevoir ne permettre, car en telles choses est vu Dieu contre son divin commandement être tenté, pour ce qu'il est vraisemblable que le plus fort submarche le plus débile. Et de tels exécrables combats souloient user les Romains, disant aucuns être une dévotion envers Fortune qu'ils avoient, afin que icelle, enivrée du sang de leurs citoyens par manière de batailles, leur fût en guerre propice et aux armes avantageuse : autre raison plus à croire est sur ce cas assignée, disant

que les ducteurs des légions romaines, destinés aux batailles, devoient voir dedans scènes et théâtres telle manière de combats, et hommes nus joûter à l'outrance et exploiter les glaives et blesser et occire plusieurs, afin que en mortelle bataille ne trouvassent chose épouvantable de voir leurs ennemis armés, et que frayeur n'eussent des plaies des navrés, et horreur du sang des morts; lesquelles choses furent depuis, selon les mêmes lois romaines, réprouvées et défendues, pource que tels yeux gladiatoires sont préparés pour délecter de sang humain la volupté des jeux cruels, où l'homme sans cause est occis pour l'appétit désordonné de l'homme. Ce qui fut remontré au roi, et plusieurs autres raisons contre ledit combat; parquoi il défendit le champ auxdits querelleurs, et voulut que, à son grand conseil, en fût de tous points décidé; dont lesdites armes furent arrêtées.

Le roi tint lors à Blois ses États, et là ordonna des affaires de son royaume et entretenement de ses sujets, sans guère désemparer la chambre, pour le danger du grand froid qui durant ces jours étoit en saison; et lorsque le temps se commença à échauffer, il sortit à l'ébat, prenant son déduit à ce que mieux lui sembloit requis pour sa prospérité maintenir. Là passa tout doucement la saison

du carême et puis très-dévotement célébra la joyeuse fête de Pâques : sur laquelle mettrai paille à mon écrit jusques à temps, en faisant fin au récit de ce présent historial volume contenant les faits de France de l'an 1501, continuant jusques à l'an 1506.

CHRONIQUES

DE

JEAN D'AUTON.

SIXIÈME PARTIE.

Exorde.

Voyant le los, le bruit et le renom
Du roi Louis douzième de ce nom,
Environner le monde et ses climats,
Et que chacun fait recueil et amas
De ses œuvres dignes et honorables,
Comme de faits non ouïs et mirables,
Dont les fluants orateurs rhétoriques,
Enrichissent leurs chambres et boutiques,
Faisant aucuns, sur ce, nouveaux dictés,
Et louanges de bien-faits mérités,
Et les autres, par cœur ou par ouïr-dire,
Comme ils savent réciter et décrire,
En composant, par mètres et en vers,
Ces étranges et maints propos divers;
Je, toutefois, comme le moins savant
De tous autres, voulant mettre en avant
Plume et papier pour faire mon recueil,
De ce que j'ai sur ce connu à l'œil,
Et su par vrai comme le temps s'exploite,
Pour avoir fait sur les lieux mon emplète,
En ensuivant mes Annales-histoires,

Sur les combats, conquêtes et victoires,
Et autres faits encherchés et atteints,
Par les Gaules et lieux ultramontains;
Afin aussi que ceux de l'avenir
Aient, des faits des présens, souvenir,
Prenant le bien et vertus pour exemple,
Et le défaut pour un chatî très-ample,
Et pour donner, selon la vérité,
Los à celui qui los a mérité,
Et réprouver, par raisons satiriques,
Les griefs efforts et excès des iniques;
Sachant le fait de louange ennobli
Ne devoir pas être mis en oubli,
Ai présumé mettre les mains à l'œuvre,
Tout grossement comme rude manœuvre,
Pour publier, ainsi comme j'entends,
Les gestes, dits et faits de notre temps,
Que j'ai voulu rédiger par exprès,
Comme s'ensuit ci-dessous ci-après.

I.

Le mariage de madame Claude de France, fille du roi.

Les Pères romains, comme récitent leurs historiographes et orateurs, souloient dire que, en regardant les images honorables et arcs de triomphe de leurs prédécesseurs, ayant souvenance de leurs œuvres magnifiques et mémoire de leurs bien-faits, étoient pour ce plus enflammés à vertus: toutefois, selon la sentence du divin Hiéronyme, les vrais écrits et approuvées histoires des gestes

florissans, sont les perpétuels sépulcres et éternels monuments des hommes dignes de louange; par lesquels, les corps éteints par temporelle mort revivent en éternelle mémoire, et les noms oubliés par trait de temps sont remis en perpétuelle souvenance. A cette cause, tenant la doctrine de ceux qui les simulacres triomphaux laissent pour les riches, et la mémoire des vertus pour les bons, voyant le christianissime roi Louis, douzième de ce nom, prospérer en gloire, accroître en honneur, et profiter en vertus, et aussi en ensuivant mon propos historial sur les gestes des François, commençant en l'entrant de l'an mil cinq cent six, où j'ai fait fin des faits précédents par volumes abrégés; pour continuer donc, et afin que la mémoire des choses recordables, par défaut de les recueillir et mettre en lumière, n'évanouissent comme les temps ou dépérissent comme les corps, tout ainsi que au plus vrai j'ai pu voir et savoir, ai voulu, par manière de vraies chroniques et gestes annales, des modernes et futures choses de mon temps faire ample description.

Disant au premier que le très-chrétien roi Louis, douzième de ce nom, au commencement de l'an susdit mil cinq cent et six, étoit dedans sa ville de Blois, la reine avec lui, et Madame Claude leur fille, laquelle

étoit en l'âge de sept à huit ans, très-belle et moult bien enseignée : et là se passa le temps en toute joie et plaisir; car le roi étoit lors très-sain et en bon point, et tous ses pays heureux en paix et plantureux en biens. Advint que, en ce temps, sur la fin du mois d'avril, le roi, pensant en ses affaires, s'en alla à Tours, la reine et Madame Claude avec lui, et fit venir devers lui Louise de Savoie, comtesse d'Angoulême, et ses deux enfants, lesquels étoient tant bien appris, que le roi les aimoit moult à certes; et tant lui étoit agréable le fils, qui le plus proche à venir étoit de la couronne, que, pour ce et autres raisons appartenantes, délibéra lui donner Madame Claude sa fille en mariage : pour laquelle chose traiter, voulut audit lieu de Tours tenir conseil. Dont envoya à tous ses parlements de France, et à toutes ses villes, pour faire venir vers lui de chacun lieu gens sages et hommes consultés, et tant, que en peu de temps furent en ladite ville de Tours, de chacune cour de parlement, présidents et conseillers, et de toutes les principales villes de France, hommes sages, ordonnés et députés par lesdites villes et pays de France, comme dit est. Aussi y étoient tous les seigneurs du sang, grand nombre de prélats, le chancelier, et tout le grand-conseil, avec la plupart de la noblesse du royaume de France. Lors-

que tous les États furent là ainsi assemblés, le lundi, le mardi et le mercredi des Roisons, dedans la grand'salle du Plessis, le roi tint siège royal; auquel lieu furent assemblés les États, c'est à savoir : les prélats de l'Église, les princes et seigneurs du royaume, le conseil des parlements et des villes de France; sur lesquels dudit conseil présidoit messire Guy de Rochefort, lors chancelier de France. Et là fut tenu conseil sur le traité dudit mariage, et ouï l'opinion de chacun, où plusieurs belles choses furent alléguées, et saines opinions proposées, comme l'affaire le requéroit, en quoi gisoit l'honneur du roi, la sûreté du royaume et le salut de la chose publique. Parquoi toutes allégations ouïes, fut uniquement conclu et dit, que, pour le bien et utilité du royaume de France, ledit mariage se devoit accomplir et parfaire; et de ce faire, chacun desdits États, et tous ensemble, prièrent le roi. Et pour faire la proposition au roi, pour les villes et pays de son royaume de France, un nommé messire Jean Bricot, docteur régent à Paris, et chanoine de Notre-Dame, fut à ce accordé, lequel montra au roi, et à tous les assistants, le grand bien et profitable utilité qui, pour les bonnes alliances des amis connus, et le grand péril et mortel danger de celles des réconciliés et ennemis couverts, se peuvent ensuivre, et ad-

venir sur le royaume de France et à toute la chose publique, comme autrefois par alliances étranges en étoit advenu; à quoi étoit obvier sur toutes choses, et à ce avoir singulier égard. Plusieurs autres bonnes raisons et propos afférents à ladite matière dit ledit Bricot, et tant, que le roi, vu l'opinion de son conseil et la prière de chacun, consentit ledit mariage; et devant tous, par la main de maître Georges, cardinal d'Amboise, et légat en France, les fit fiancer le jour de l'Ascension, dedans la grand'salle du Plessis-lès-Tours. De quoi, par tout le royaume de France, furent faits les feux de joie.

Après les fiançailles faites, les princes et seigneurs de France, et autres gentilshommes, à grosses bandes se préparèrent à faire joûtes et tournois, dont, dessous le Plessis, près le collége des Bons-Hommes, entre la muraille du parc et la rivière, furent faites les lices. Ce jour, le roi fit faire la montre de ses gentilshommes entre la muraille du parc et la rivière, où furent tous armés et montés, leurs chevaux bardés et couverts de drap d'or et d'orfévrerie, dont plusieurs d'iceux menoient les uns douze grands chevaux, les autres quatorze, et les autres vingt, tous chevaux de prix, et gorrièrement accoutrés, et eux tous vêtus de drap d'or et autres riches parements.

Aussi les quatre cents archers de la garde firent là leur montre.

Messire Guyon d'Amboise tint ce jour un combat en foule de douze gentilshommes contre douze, desquels il en menoit douze, et un autre gentilhomme nommé Mollart Suffray, les autres douze. Avec eux étoit un nommé messire François Daillon, lequel avoit avec lui quarante autres gentilshommes, tous montés et armés à l'albanoise et à la turque, lesquels, premier qu'assembler, firent leur décœuvre, courses et escarmouches de chevau-légers, en manière de mortelle bataille et guerre ouverte. Le roi fit là mettre et atîtrer force grosse artillerie, qui, durant l'escarmouche, fut tirée et ruée contremont autour de la bataille, comme en manière de donner sur les ennemis. Et après lesdites courses et escarmouches, les gens d'armes des deux batailles, tous en foule, adressèrent les uns contre les autres de telle roideur, que au choquer toutes les lances allèrent par éclats, et puis à grands coups d'épée s'entremêlèrent et combattirent longuement, et tant, que le roi les fit départir. Ce fait, le sieur de la Crote, avec ses chevau-légers, donna sur l'artillerie, et lui et ses gens icelle gagnèrent et emmenèrent, en faisant toute la manière de guerre mortelle. Ce que la reine regarda, et les dames qui avec elle étoient, disant que c'est étrange

chose que la guerre, et merveilleuse à regarder.

Deux jours après, ledit messire Guyon d'Amboise tint un pas aux lices, et avec lui messire François Daillon, François de Maugiron, le seigneur de Gimel, le bâtard de Luppe, Chevrières, Rochebaron, le seigneur de Beaumont, le seigneur de la Fayette, le seigneur de Castelpers, et un nommé le Croc, lesquels tinrent le pas. Les assaillans furent, le duc de Bourbon, lequel ouvrit le pas, le comte de Vendôme, le prince de Tallemont, Guy de Laval, Jacques de Bourbon, comte de Roussillon, messire Jacques du Fahy, et François d'Ars, lesquels combattirent à cheval, et à la barrière à pied; où furent là donnés maints coups de lance et d'épée, tellement que chacun des combatteurs y eut honneur, et le roi, plaisir. Cela fait, les étrangers se retirèrent, et la cour demeura audit lieu de Tours.

II.

Comment le roi envoya messire François de Rochechouart avec autres en ambassade devers le roi des Romains.

Le mariage fait, comme j'ai dit, le roi envoya en ambassade, devers le roi des Romains,

messire François de Rochechouart, et avec lui maître Antoine du Prat, maître des requêtes, et maître Antoine Jourdan, secrétaire dudit seigneur, lesquels, prêts à partir, dépêchèrent par le commandement du roi un héraut, lequel envoyèrent devant porter les lettres du roi au roi des Romains, et pour l'avertir de la venue d'iceux ambassadeurs. Lequel héraut se mit à chemin à toute diligence, et tant qu'il arriva en Hongrie, où trouva ledit roi des Romains en camp, faisant la guerre à un comte du pays, nommé le comte Estèphe, pour ce qu'il vouloit avoir la fille du roi de Hongrie, que le roi des Romains vouloit avoir pour le fils du roi de Castille. Le roi des Romains, après avoir reçu les lettres du roi, dépêcha ledit héraut, et lui bailla un de ses postes, pour le mener devers lesdits ambassadeurs de France, et iceux avertir de son vouloir. Sur ce, se mirent à chemin ledit héraut et la poste, pour retourner devers lesdits ambassadeurs, lesquels étoient partis de Tours le vingt-cinquième jour du mois de mai en l'an susdit mil cinq cent et six, et avoient pris leur chemin à Orléans, à Troyes, à Bar-le-Duc, à Nancy et à Strasbourg. Or, avoit ledit messire François de Rochechouart lettres du roi, pour bailler à l'évêque de Strasbourg, frère du duc de Bavière; aussi avoit lettres adressant au marquis de Bade et au duc de Wir-

temberg, lequel duc étoit à une sienne place, nommée Estoquart; d'Estoquart furent à Orne, et là se mirent sur la rivière de la Dunoe, et par icelle rivière furent jusques à une ville nommée Regensbourg, ès hautes Allemagnes, où illec trouvèrent leur héraut et le poste du roi des Romains, lequel leur bailla lettres par lesquelles leur mandoit qu'il leur envoyoit deux de ses gentilshommes, pour les mener en la comté de Carinte en Autriche, leur mandant que là ouïroient de ses nouvelles. Or, étoit ladite comté de Carinte à plus de dix journées loin du lieu où étoit lors le roi des Romains. Dont messire François de Rochechouart, principal ambassadeur pour le roi, voyant l'éloing de son chemin et la hâte de son message, dit qu'il n'iroit audit lieu de Carinte, mais remanda au roi des Romains, par son poste, qu'il avoit charge du roi son maître de lui dire de bonnes choses et diligenter son voyage; parquoi le prioit qu'il lui plût ne le renvoyer si loin de lui, mais le voulsît dépêcher au plus tôt qu'il auroit temps de ce faire. Tantôt que le roi des Romains eut su l'intention de l'ambassade, lui remanda, puisqu'il ne se vouloit éloigner ne aller en ladite comté de Carinte, qu'il s'en allât en la ville de Lintz en Autriche assez près de lui, et que là sauroit où se devroit trouver pour aller à lui. Dont s'en alla avec les autres ambassadeurs le

long de la Dunoe, jusques au lieu de Lintz, très-belle ville, en laquelle le feu empereur Frédéric, père dudit roi des Romains, se tenoit et y mourut : où là lesdits ambassadeurs attendirent l'espace de huit jours, pour cuider avoir réponse dudit roi des Romains, lequel ne sonnoit mot. A cette fin renvoyèrent par-devers lui pour savoir qui lui plaisoit de faire sur leur charge. Lequel derechef leur manda, qu'ils l'allassent attendre à un autre lieu nommé Isenays en la comté d'Estayez, aux montagnes d'Autriche, au même lieu où sont les minières de fer, dont il tire tous les ans plus de cent mille florins de profit. Là arrivèrent lesdits ambassadeurs le premier jour d'août. Ce même jour arriva illec un des gentilshommes du roi des Romains, pour dire auxdits ambassadeurs qu'il leur mandoit qu'il n'iroit audit lieu, mais qu'ils s'en allassent l'attendre à un autre lieu nommé Gretz, quatre journées plus bas, tirant en la Hongrie à une repue près : ce qu'ils firent; et eux étant là, furent quatorze jours entiers sans avoir aucunes nouvelles du roi des Romains, lequel faisoit toutes ces dissimulations et éloing de parler auxdits ambassadeurs, afin qu'ils n'allassent par-devers lui, et qu'ils n'eussent vue et connoissance de l'armée, qu'il avoit tant pauvre et désordonnée, que à iceux François ne l'eût voulu montrer pour chose du monde :

car ses gens étoient à peu de nombre, et nus comme Arabes. Mais pendant ce qu'il éloignoit lesdits ambassadeurs, il traita d'appointement avec les Hongres, qui plus puissants de beaucoup étoient que lui : car étant lesdits ambassadeurs à Lintz, iceux Hongres jusques à une lieue près du camp du roi des Romains, brûlèrent trente et cinq villages de ses pays, sans ce qu'il leur donnât un seul alarme; ains traita d'appointement, et après, avec ses gens s'en alla à une ville nommée Vienne en Autriche; et de là, pour conclure dudit appointement, envoya devers les Hongres un chevalier des siens, bien fort son recommandé, lequel s'en alla droit au camp d'iceux Hongres, à une lieue près du lieu où le roi des Romains avoit tenu son camp. Et lorsque ledit chevalier approcha, cuidant faire son ambassade, la commune gent du camp des Hongres se mut, et sans avoir égard à la sûreté que doivent avoir ambassades, coururent sus audit chevalier, disant : « Nous ne voulons appointement ne paix au roi des Romains, qui sans juste querelle vient assaillir nos pays, et nous faire la guerre; » et ce disant, sans vouloir ouïr ledit chevalier, le tuèrent sur-le-champ.

Dedans Vienne étoient lors les ambassades des Hongres devers le roi des Romains, qui tantôt sut la mort de son chevalier, que les

Hongres avoient occis : de quoi fut moult courroucé, mais dissimula pour l'heure. Toutefois le peuple de Vienne se mut, aussi voulant tuer les ambassades des Hongres et leur faire jeu parti : ce que ne voulut le roi des Romains, pour l'honnêteté garder, et l'envie qu'il avoit d'avoir paix avec eux; parquoi, rapaisa tout, et là conclut son appointement tel, que les Hongres lui baillèrent deux mille bœufs et trois mille aunes de drap, pour nourrir et vêtir ses gens, qui bon besoin en avoient, lesquels disoit vouloir mener avec lui à Rome, pour se faire là couronner empereur. Ainsi fut conclu le traité d'entre lui et les Hongres. Parquoi, fit partir ce qu'il avoit de gens d'armes en son armée, et les fit marcher le chemin de Rome, jusques au bout de ses pays, et arrêter en une ville nommée Villac, prochaine ville de la terre de Saint-Marc; et lui, demeura dedans les montagnes d'Autriche, à la chasse des cerfs et des chamois, où prit un grand cerf à merveilles, et plus grand qu'autre communément, car il avoit cinq pieds de hauteur; duquel il fit mettre la grandeur en toile, qu'il donna pour la nouvelleté à messire François de Rochechouart, ambassadeur pour le roi; et depuis, lui, envoya les cornes jusques à Grenoble, lesquelles étoient si grandes et massives qu'elles pesoient quarante et deux livres, et

icelles donna pour étrange présent au cardinal d'Amboise.

Or étoient lesdits ambassadeurs audit lieu de Gretz, auxquels il ennuyoit moult de ce qu'ils n'avoient nouvelles du roi des Romains : dont messire François de Rochechouart, grand ambassadeur pour le roi, lui envoya un gentilhomme des siens, nommé Germain de Mauléon, pour le prier et requérir que son plaisir fût de le vouloir ouïr, ou autrement, vu la lointaineté du temps de son voyage et la charge hâtive qu'il avoit du roi son maître, s'en retourneroit sans lui dire ladite charge. Et sur ce, manda le roi des Romains audit ambassadeur, qu'il se rendît à une ville nommée Loven, à trois journées dudit Gretz, sur la rivière de Meure, qui passe audit lieu de Gretz; où se rendit ledit messire François de Rochechouart avec les autres ambassadeurs; et là trouva les gens du roi des Romains, lesquels les logèrent dedans une petite abbaye, à un quart de lieue de Loven, où deux jours après se rendit le roi des Romains. Et le lendemain qu'il fut là arrivé, manda lesdits ambassadeurs, et leur envoya cinquante gentilshommes des siens jusques à leur logis, pour les conduire et mener audit lieu de Loven par-devers lui, lesquels se mirent à chemin, en devisant ensemble de choses joyeuses. Et en approchant la porte de la ville d'un trait d'arc près, leur vint au-de-

vant l'archevêque de Trèves, fils du marquis de Bade, un sien frère avec lui, et grand'suite d'autres gentilshommes du pays, lesquels menèrent lesdits ambassadeurs descendre au logis dudit archevêque. Et après collation faite, et qu'ils furent prêts, le roi des Romains les manda venir par-devers lui : ce qu'ils firent, et s'en allèrent à son logis, et montèrent en sa chambre. Messire François de Rochechouart entra le premier, où trouva le roi des Romains, là accompagné du duc de Juilliers, du marquis de Brandebourg, du comte de Sornes et de l'évêque de Gurce.

A la venue desdits ambassadeurs, le roi des Romains se leva de sa chaire et fut au-devant jusques à moitié de la chambre; et là mit la main au bonnet, en demandant à messire François de Rochechouart, principal ambassadeur, comment se portoit le roi de France son frère; lequel de Rochechouart lui dit : « Sire, il fait très-bonne chère, et se recommande à vous. » Et lors le roi des Romains le prit par la main, et le tira à part à une fenêtre de la chambre, où lui demanda s'il vouloit dire sa charge en public, ou à part; lequel dit que tout ainsi qu'il lui plairoit, et qu'il vouloit bien dire devant tous : ce qu'il accorda volontiers. Et lors maître Antoine du Prat, un desdits ambassadeurs, s'avança, et pource que tous les assistants n'entendoient le fran-

çois, commença à dire en haut et rhétorique latin la charge de leur ambassade, laquelle contenoit comment le roi, pour le bien et utilité du royaume de France, et à la prière et requête et par l'avis et délibération du conseil des Trois États de France, il avoit donné en mariage Madame Claude, sa fille, à François d'Orléans, comte d'Angoulême, le plus proche à venir de la couronne : de quoi en vouloit bien avertir ledit roi des Romains; et au surplus, que le roi vouloit et désiroit avoir toujours bonne paix et amour avec lui, et en outre vouloit savoir si le roi des Romains vouloit tenir l'accord qu'il avoit fait touchant l'investiture de la duché de Milan, pour Madame Claude et ses successeurs.

Autres articles furent là pour le roi dits et déclarés par ledit maître Antoine du Prat. A chef desquelles choses, le roi des Romains demanda auxdits ambassadeurs s'ils avoient autre chose à dire : « Si avons, sire, dit messire François de Rochechouart, mais s'il est votre plaisir, ce sera à vous seul, et à part. — Or bien, dit le roi des Romains, je sais bien qu'avez prou de choses à dire, mais vous venez de loin, et êtes las, et avez métier de repos : parquoi vous vous pouvez retirer à votre logis quand vous plaira, et demain, à l'heure que je serai prêt de vous ouïr, je vous manderai. » Et sur ce, s'en allèrent à leur lo-

gis, accompagnés de grand nombre de gentilshommes du roi des Romains.

Le lendemain, sur les deux heures après midi, furent iceux ambassadeurs transmis querir par ledit roi des Romains. Si s'en allèrent par-devers lui, et eux venus en sa chambre, leur dit : « Or, dites, seigneurs, votre charge, quand vous plaira. Mais premier, je veux savoir si vous voudrez bien qu'aucuns de ceux de mon conseil soient avec moi pour ouïr votre charge? — Oui, sire, dirent les ambassadeurs, qui vous plaira. » Dont appela à ce, l'archevêque de Trèves, le duc de Juilliers, le marquis de Brandebourg, l'évêque de Gurce, le comte de Sornes et le chancelier de Tyrol, pour assister : lesquels tous assemblés, le roi des Romains se mit en sa chaire, son conseil tout autour de lui. Lors maître Antoine du Prat, maître des requêtes, dit en latin leurdite charge, pour ce que autre que le roi des Romains n'entendoit le françois; disant que le roi leur avoit donné charge lui dire ce que paravant lui avoient dit; et davantage, que touchant les cent mille francs qu'il demandoit pour l'investiture de la duché de Milan, laquelle il avoit accordée pour les hoirs qui en l'avenir sortiroient de madame Claude (attendu que le mariage d'elle et du fils du roi de Castille, archiduc, ne s'accomplissoit), enten-

doit, le roi, que de rien ne lui en étoit tenu; mais que là où il voudroit bailler ladite investiture à Madame Claude et à ceux qui d'elle descendroient, il lui feroit bailler les cent mille francs qu'il lui avoit promis, et iceux délivrer au lieu et jour qui seroit entre eux avisé et ordonné; par ainsi, qu'il fît bailler le consentement des électeurs. Ce dit, le roi des Romains demanda auxdits ambassadeurs s'ils avoient autre chose à dire, lesquels dirent que si avoient, ce qu'ils feroient, après ce qu'ils auroient eu réponse de lui sur les choses par eux alléguées. Sur quoi ne voulut ledit roi des Romains rendre réponse, mais les fit semondre par aucuns des siens, et lui-même les somma par plusieurs fois de dire toute leur charge : ce que ne voulurent, s'ils n'avoient premièrement réponse de lui; lequel ne voulut dire autre chose, si n'est, quant au regard dudit mariage, qu'il touchoit plus au petit archiduc qu'à nul autre, et que à celui manderoit ce que le roi lui en avoit fait dire, pour y pourvoir comme il sauroit; et aussi, tant que touchoit l'investiture de Madame Claude, que aussi il le manderoit aux électeurs de l'Empire, pour en savoir leur vouloir, et de ce en avertiroit le roi. Et sur ce, lesdits ambassadeurs prirent congé de lui, lequel au partir leur donna charge faire ses recommandations au roi de France,

son frère; et leur bailla un gentilhomme allemand, lequel parloit bon françois, nommé ledit gentilhomme Simon de Ferrète. Quatorze journées par le pays dudit roi des Romains, celui gentilhomme mena et conduisit lesdits ambassadeurs, et tant, qu'ils arrivèrent à Trente, ville près de la terre de Saint-Marc, et de là tirèrent à Milan, où étoit lors lieutenant du roi messire Charles d'Amboise, lequel avertirent de l'armée du roi des Romains. Et de là, messire François de Rochechouart manda au roi de tout ce qu'il avoit exploité en son ambassade, et su envers ledit roi des Romains.

III.

Comment le roi de Castille, archiduc, après avoir su le mariage de Madame Claude et du comte d'Angoulême, mal content de ce, prit alliance à plusieurs, et se déclara ennemi du roi; et de la mort dudit roi de Castille.

Le roi de Castille, étant lors en ses pays d'Espagne, fut averti du mariage de Madame Claude, fille du roi, avec François d'Orléans, comte d'Angoulême, laquelle pensoit être pour son fils; dont autrefois par ci-devant avoit été paroles. Parquoi, se mal-contenta, disant que autrefois promesses avoient été

faites de Madame Claude et de son fils; à quoi il s'attendoit. Toutefois ne sut autre chose que faire sur ce, si n'est user de menaces, et dire que tous ses amis et alliés lui faudront, ou en France fera telle guerre, que maints, qui de ceux ne peuvent-mais, le compareront chèrement; et dès-lors prit alliances et confédérations à tous ceux qu'il put savoir être ennemis couverts du roi : car nul pour lors étoit déclaré ennemi de France; et en outre, voulut animer les autres à son pouvoir, et tant fit, que le roi des Romains, son père, toutes les Espagnes et Angleterre (comme se disoit), avec les Vénitiens suivant les plus forts, et grande partie des Itales, se tinrent de son parti contre le roi. Dont soi voyant de lui moult puissant, et de tant d'alliances fortifié, se déclara ennemi du roi, qui délibéra de sa part obvier à tous ces dangers, avec l'aide souveraine, disant qu'il mettra sus telle armée, que ce sera pour devoir rabattre les coups à tous ses ennemis. Or advint que le roi des Romains, comme prêt de tout temps de faire aux François quelque alarme, voulut mettre sus grosse armée, pour courir sur la duché de Milan; le roi de Castille, faire aussi une autre armée en Espagne pour vouloir descendre en Languedoc et en Guyenne; et les autres confédérés, chacun en son quartier, mettre sus grosse puissance, pour ennuyer le roi

et assaillir son royaume de France. De quoi ne se mut le roi, que bien à point, ains tint conseil sur son affaire, et envoya par ses pays faire mettre sus tant de gens, que le nombre et le pouvoir d'iceux lui sembloient devoir suffire à garder sa terre et chasser ses ennemis, et en outre fit renforcer de gens d'armes sa duché de Milan, disant que si le roi des Romains commence par ce côté, que lui-même ira en personne, pour lui couper le chemin et empêcher le passage.

Or étoit le royaume de France menacé de toutes parts, et le roi, en propos délibéré de bien le défendre, et dépendre grand trésor à l'affaire dont en avoit plus que prince de chrétienté : ce qui tenoit moult ses ennemis en crainte; car il avoit gent et argent, ce qui, après l'aide de Dieu et le cœur des amis, fait obtenir les victoires, faire les conquêtes, et entretenir les royaumes. Combien qu'amas de pécune soit, à tout prince libéral, détestable, si est-elle, à tout affaire, secourable.

Or advint, en déduisant le moyen de ses menées, comme il plut à Dieu qui des royaumes dispose, que le roi de Castille, étant en son pays d'Espagne, fut soudainement atteint de si grièvе maladie, que malgré le remède des médecins, en moins de huit jours, fut mort : dont tous ses alliés baissèrent le nez et firent silence, si que de tous points leur entre-

prise fut abattue et anéantie. Dont le roi demeura en son entier, et paisible en son royaume de France.

IV.

Comment le roi envoya messire Charles d'Amboise avec grosse armée à Bologne, pour icelle soumettre à l'obéissance du pape, et comment François de Clermont, cardinal de Narbonne, fut pour ce et autres choses devers ledit Saint-Père le pape.

En ce même temps et an mil cinq cent et six, le pape Julius second mit armée sus pour vouloir soumettre et réduire à son obéissance Bologne-la-Grasse, laquelle avoit été, cinquante ans ou plus, hors la subjection de l'Église, à qui elle appartenoit d'ancienneté, mais étoit lors par force occupée et gouvernée par un Bolonois, nommé messire Jean Bentivole, lequel aussi sachant l'armée du pape mise sus, à cette cause fit de sa part grosse gent d'armée, fortifier la ville, et mettre dedans grand nombre de gens d'armes, et icelle bien garder. Le pape, voyant que difficile chose lui seroit venir à chef de son intention sans autre secours que de sa main forte, envoya devers le roi lui prier qu'il lui plût donner en son affaire quelque renfort; et que, par le

pouvoir de son armée qui étoit lors en la duché de Milan, lui pourroit aisément faire telle aide, que Bologne pourroit être remise et réduite à la seigneurie apostolique, à qui de droit elle appartenoit; et aussi, que si un tel service faisoit à l'Église, que à toujours-mais de plus icelle obligeroit envers le royaume de France, qui à tout grand besoin et extrême nécessité avoit tout temps eu l'épée au poing, pour icelle augmenter, secourir et défendre : dont, pour le loyer de ses mérites, en portoit, entre les autres royaumes chrétiens, l'excellent titre d'honneur souverain du nom Très-Chrétien. Et aussi mandoit le pape au roi, que s'il vouloit passer les monts, pour voir de ses affaires, et visiter ses pays, que volontiers se trouveroit en quelque lieu entre eux avisé, ou bien qu'il l'attendroit à Bologne, pour illec le voir et parler avec lui. Oyant le roi la requête et dire du Saint-Père le pape, et la promesse qu'il lui faisoit de l'attendre à Bologne; comme prince très-catholique, conservateur des droits de l'Église, défenseur de sa franchise, et fils obéissant d'icelle, disposa d'employer son pouvoir audit affaire, en tant qu'il manda à messire Charles d'Amboise, son lieutenant delà les monts, qu'il tînt prêts ses gens d'armes, et qu'il fît amas de gens de pied, jusques à grand nombre; et lors qu'il lui manderoit, qu'il

allât en avant, là où son plaisir seroit : ce que fit ledit messire Charles d'Amboise, si à point que en peu de jours ses gens furent tous prêts de marcher.

Durant ce, le roi transmit devers le pape, qui jà étoit sorti de Rome, un nommé François de Clermont, cardinal de Narbonne, par lequel mandoit audit Père-Saint qu'il lui donneroit tel secours en toutes ses choses, que rien n'épargneroit à ce; et que, des gens d'armes siens étant en la duché de Milan, se tient tout sûr, lesquels il auroit toutes fois que besoin en seroit, et que jà l'avoit mandé à messire Charles d'Amboise, son lieutenant delà les monts. Et en outre mandoit audit Saint-Père, qu'il étoit délibéré de s'en aller, après l'hiver passé, delà les monts, et que très-volontiers aussi verroit sa Sainteté, et se trouveroit en quelque ville de par-delà, où seroit par lui avisé. Autres charges et créances eut ledit cardinal de Narbonne devers le pape, que je laisse pour abréger et dire que celui cardinal, très-bien accompagné, prit son chemin de Rome; et premièrement fut passer par Avignon, où séjourna quelque peu de jours, puis marcha par la comté de Venisse, puis par le Dauphiné, à Briançon, à Ourse, à Suse, en Ast, à Alexandrie et à Pavie, où étoit lors messire Charles d'Amboise, lieutenant du roi : et là furent deux jours à courir

les cerfs dedans le parc de Pavie, où prirent un grand cerf. Et après ce qu'ils eurent parlé de leurs affaires, ledit cardinal monta sur la rivière du Pô, et fut par eau jusques à Plaisance en Lombardie, de Plaisance à Parme, à Modène et à Bologne, où avoit jà grand nombre de gens d'armes, que messire Jean Bentivole, gouverneur d'icelle, avoit là mis, sachant que le pape avoit fait armée pour venir assiéger ladite ville de Bologne. Or ne savoit encore, celui Bentivole, que le pape eût demandé secours au roi, et que le roi le lui eût promis; parquoi sachant la venue dudit cardinal de Narbonne, voulant à celui faire tout l'honneur qu'il pourroit, envoya devant lui ses enfans, bien accompagnés de gens d'armes, montés et armés, et leurs chevaux bien bardés, lesquels marchèrent au-devant dudit cardinal trois milles hors Bologne, où mirent pied à terre, pour lui faire la révérence. Ce fait, remontèrent et marchèrent tous ensemble vers la ville, où à un mille près se trouva messire Jean Bentivole, accompagné de gens d'armes à toute puissance, lequel vouloit descendre pour faire la révérence audit cardinal, ce que ne voulut, mais s'entr'embrassèrent tout à cheval; et ce fait, en parlant de plusieurs choses, marchèrent jusqu'à la ville, où ledit Bentivole fit entrer honorablement celui cardinal, et le mena descendre et loger dedans

son palais de Bologne, où le festia grandement et le défraya avec tout son train pour le dîner; et après ce, s'en alla ledit cardinal coucher assez près de là, à une ville nommée Plenore, terre de Bologne. Le lendemain, prit le travers des Alpes, tirant le grand chemin de Rome jusques à Florence, et là sut que le pape étoit parti de Rome pour s'en venir à Bologne à toute grosse armée, et qu'il tenoit le chemin de la Marque d'Ancône. Parquoi, celui cardinal, pour adresser, prit le chemin de Pérouse, terre de l'Église, et passa outre deux milles loin, où trouva le pape avec grand nombre de cardinaux et gens d'armes; et là lui fit, ledit cardinal, son salut comme il devoit, et lui dit ce que le roi lui mandoit de par lui, et toutes ses charges : de quoi, le pape fut moult joyeux, et fit très-bonne chère audit cardinal, et le festia très-honorablement, en s'enquérant souvent de la prospérité du roi et de ses affaires. Après long propos et paroles joyeuses, chacun se retira, et le lendemain, le pape fit son entrée audit Pérouse, où les seigneurs et le peuple de la ville le reçurent à grand triomphe. Là dedans séjourna douze jours, durant lequel temps le marquis de Mantoue, lieutenant de son armée, se rendit à lui audit lieu de Pérouse, entour la fin du mois de septembre, et là fit la montre de ses gens d'armes, où avoit environ six cents

hommes d'armes, armés à la mode d'Italie, légèrement, et montés sur chevaux légers; aussi y avoit trois mille hommes de pied, ou quelque peu moins.

Les montres d'iceux gens d'armes faites, le pape avec son armée partit de Pérouse, et prit son adresse vers la ville d'Urbin, où fut reçu et festié par le duc et la duchesse, et traité tout à plaisir, auquel lieu séjourna quatre jours.

Le roi avoit jà su que le pape marchoit avec son ost, parquoi avoit mandé à messire Charles d'Amboise, son lieutenant, que, à toute diligence, marchât celle part avec huit cents hommes d'armes, et les gens de pied qu'il avoit amassés; et de tout ce, voulut avertir le pape par ses postes; et tant, que audit lieu d'Urbin sut ledit Saint-Père les nouvelles du roi, et comment sondit lieutenant avec grosse armée se devoit rendre à lui à Bologne, et qu'il avoit mandé marcher son armée, qui jà étoit sur les champs prête de le secourir et se joindre avec lui. De quoi le pape fut moult joyeux, et se dit toujours être tenu au roi, en le remerciant de tout son pouvoir.

Après ces nouvelles sues, le pape avec son armée marcha droit à Bologne, et prit son chemin vers Césène, à Forli, et devant Faïence, terre d'Église, que les Vénitiens par force occupoient lors et étoient dedans tous

en armes, tenant les portes closes. Parquoi, le pape passa outre, et marcha jusqu'à Imole, et là demeura trois semaines, en attendant approcher l'armée du roi, qui jà étoit à la route. Et aussi ce pendant fit marcher son armée jusques à une ville nommée Castel-Saint-Pierre, terre de Bologne, étant à huit milles d'Imole.

Tantôt après que l'armée du pape fut devant Castel-Saint-Pierre, ceux de la ville parlementèrent, et à la parfin se rendirent à la merci dudit Père-Saint.

V.

Comment messire Charles d'Amboise, lieutenant du roi delà les monts, fit marcher son armée droit à Bologne, pour secourir le pape.

Messire Charles d'Amboise, lieutenant du roi delà les monts, sachant qu'il étoit heure de partir pour aller au secours du pape, avoit fait assembler ses gens d'armes à Parme, et mis en marche, comme le roi lui avoit mandé; et tenoit ordre tel, que, nonobstant l'empêchement de pluies et l'ennui de l'hiver qui lors avoient cours, gens d'armes, piétons et artillerie, et tout le sommage n'avoit arrêt; car sous ledit lieutenant du roi, avoit capitaines experts, et lieutenants avisés en faits

d'armes; et pour ce que j'ai su les noms desdits capitaines qui là étoient, je les ai voulu commémorer, afin que si bien-fait y a, que ce soit à la louange d'eux et à l'exemple des futurs. Premièrement, y étoit présent messire Charles d'Amboise, général lieutenant du roi, lequel avoit à lui cent hommes d'armes; messire Jacques de Chabannes, seigneur de La Palice, lequel avoit cinquante hommes d'armes; messire Yves d'Alègre, cinquante hommes d'armes; messire Robert Stuart, cent hommes d'armes écossois; Adrien de Brimeu, lieutenant des cent hommes d'armes du marquis de Mantoue; messire Jean de Durfort, seigneur de Duras, cinquante hommes d'armes; messire Rogier, baron de Béart, cinquante hommes d'armes; messire Galéas Palvesin, quarante hommes d'armes; messire Antoine-Marie de Saint-Severin, cinquante; messire Philibert de Clermont, seigneur de Montoison, cinquante; le seigneur d'Orose, quarante; le seigneur de Châtellart, quarante; le seigneur de Fontrailles, trente; le comte de Misoc, cinquante; messire Mercure, cent Albanois. Les capitaines des gens de pied étoient Mollart, allemand; Jacques d'Alègre; Péralte, espagnol; Cossains et un Italien, nommé le marquis Bernato, lesquels avoient sous leur charge quatre mille hommes, Allemands, Dauphinois et Piémontois. Aussi y

avoit quinze pièces d'artillerie sous la main de messire Jean de Bessey, gruyer de Bourgogne. Et ainsi fut mise l'armée de France aux champs, tirant le droit chemin de Bologne, et tant, que devant une place bolonoise, nommée Castelfranc, furent les François, et là mirent le siége. Puis commencèrent à tirer quelques menues pièces d'artillerie, pour voir que ceux de la place voudroient dire, lesquels se défendirent tout lâchement, en tirant bien peu de coups, et sans attendre sur eux plus grand effort, se rendirent, leurs bagues sauves. Ce fait, ledit lieutenant du roi, avec ce qu'il voulut de ses gens d'armes, entra dedans : ce que tantôt sut le pape, qui lors étoit à Imole; de quoi fut bien joyeux, pensant que, au moyen dudit secours, Bologne seroit bientôt à lui soumise.

Messire Jean Bentivolle, qui lors étoit à Bologne, sachant la venue de l'armée du roi et la prise de Castelfranc, fut bien ébahi, disant qu'il ne pourroit longuement tenir contre ladite armée, et que de deux maux lui falloit échever le pire, ne voulant pour rien choir entre les mains du pape, qui de mort lui en vouloit. Parquoi avisa que mieux étoit pour lui se rendre aux François, pensant être, entre leurs mains et sous la clémence du roi, humainement traité; et pour y ouvrer sommairement, envoya ambassades à Castelfranc

par-devers messire Charles d'Amboise, lieutenant du roi, pour lui dire que si son plaisir étoit de prendre à merci lui et sa famille, et tous ses biens saufs, que à lui volontiers se rendroit, et lui mettroit Bologne entre les mains. Lesdits ambassades portèrent leur parole, et firent sur ce tout ce que enchargé leur étoit, et avertirent ledit lieutenant du roi du vouloir dudit messire Jean Bentivolle, et comment entre ses mains se vouloit rendre, et mettre ladite ville de Bologne en son obéissance. A quoi fit réponse, que pour l'heure ne pouvoit avec lui rien composer, et qu'il n'avoit autre charge du roi son maître, que de venir au secours de l'Église et faire ce que le pape lui commanderoit, parquoi ne pouvoit de lui rien conclure, sans en avertir ledit Père-Saint. Ce nonobstant, vu le parti humain de celui Bentivolle, lui manda que s'il vouloit bailler sauf-conduit pour quelqu'un de ses gens, qu'il enverroit devers le pape, et que à son pouvoir traiteroit de la paix. Dont ledit Bentivolle, voyant que la chose ne pouvoit pour l'heure prendre meilleure fin pour lui, bailla sauf-conduit et sûreté, pour passer par ses dangers et aller vers le pape. Ce fait, ledit lieutenant du roi transmit à Imole un sien secrétaire, trésorier des guerres de Milan, pour avertir le pape comment messire Jean Bentivolle se vouloit rendre et mettre

entre les mains du roi, et la ville de Bologne en son obéissance, pourvu que lui, sa famille et tous ses biens fussent saufs et gardés, et comment, sur ce, ledit lieutenant n'avoit voulu rien conclure, mais avoit le tout remis au vouloir et à l'ordonnance du pape; en lui mandant que sa Sainteté y avisât, pour y besogner selon son plaisir et commandement, et que tout ainsi le feroit sans faillir, et qu'il lui plût sur ce lui faire savoir son vouloir. Oyant le pape les choses susdites, fut content de la réduction de Bologne; mais, quant à ce que ledit Bentivolle et ses choses demeureroient saufs, ne lui vint pour l'heure à plaisir, et avoit si bonne envie de le traiter autrement; car, durant leur discord, ledit Bentivolle avoit fait mourir le père du dataire du pape : dont avoit conçu haine mortelle contre lui. Mais, après avoir pensé à tout, et que user de vengeance étoit contre le commandement de Dieu, consentit que ledit Bentivolle seroit mis entre les mains du lieutenant du roi, pour en faire à son plaisir, et ses biens saufs; et ainsi dépêcha ledit trésorier des guerres, et le renvoya devers ledit lieutenant du roi, lequel étoit à Castelfranc.

Tantôt après qu'il eût renvoyé ledit messager françois, lui souvint de quelque chose qu'il avoit oublié à mettre en ses lettres : parquoi derechef transmit après un autre des

siens, qui étoit son chambrier; et pource qu'il ne savoit parler françois, demanda au cardinal de Narbonne, qui avec lui étoit, un de ses gens, pour accompagner son homme et rapporter la parole, lequel lui bailla un sien chapelain, qui chantoit devant lui. Si s'en allèrent iceux ensemble, et passèrent par le camp du pape, dont étoit chef le marquis de Mantoue, lequel avertirent de leur affaire; et voyant qu'ils n'avoient sauf-conduit, leur dit que sur leur chemin n'avoient nulle sûreté pource que ce jour avoit envoyé devant Bologne cent de ses Albanois, qui ne savoient rien du traité de la paix. Mais pour ce, ne s'arrêtèrent, pensant qu'ils passeroient au moyen dudit chambrier, qui savoit parler italien, et qu'ils diroient aux Bolonois, que, pour le bien et profit de la ville, étoient envoyés du pape au lieutenant du roi. Or advint que, à l'approcher de ladite ville, comme à deux milles près, ou environ, rencontrèrent les Albanois du marquis de Mantoue venant de leur course, lesquels avoient trouvé un capitaine de Bologne avec trente chevau-légers, sortis pour découvrir, desquels ne s'étoit sauvé que ledit capitaine, que tous ne fussent tués ou pris. Dont celui capitaine, tout effrayé, s'en étoit retourné à bride abattue jusqu'à Bologne, où là fit asavoir aux Bolonois comment les gens d'armes du

pape leur avoient couru sus, et leurs gens défaits, dont les uns étoient morts, et les autres prisonniers, tellement que de tous n'en étoit échappé que lui tout seul, qui à force de courir avoit gagné la ville. Oyant les Bolonois ces nouvelles, grand nombre d'iceux s'armèrent, et montèrent à cheval, puis se mirent aux champs à la suite desdits Albanois, qui jà étoient près de leur camp, dont ne les rencontrèrent; mais trouvèrent le chambrier du pape et son compagnon, courant la poste. Et pource que ledit chambrier étant mieux monté que le prêtre du cardinal de Narbonne étoit devant plus de deux jets d'arc, or advint que celui chambrier fut pris par les Bolonois, lesquels le voulurent tuer; mais il leur dit comment le pape l'envoyoit devers le grand-maître de France, lieutenant du roi, pour le profit de la ville et traiter de la paix, et aussi que s'il étoit question de guerre entre le pape et eux, qu'ils ne le fissent mourir : car il avoit de quoi payer cent écus pour sa rançon. Tant joua de doux parler, que autre mal ne lui firent, mais le prirent et gardèrent très-bien. Son compagnon, qui tout de loin voyoit les Bolonois jouer de force, ne sut que faire, si n'est tourner le dos, et se voulut mettre à fuir; mais fut avisé par aucuns d'iceux Bolonois, dont l'un d'iceux bien monté se mit seul à la course après lui, et

tant, que bientôt l'eût atteint, en lui voulant courir sus. Le prêtre, voyant son cheval las, et qu'il ne se pouvoit sauver à fuir, et aussi qu'il n'avoit à besogner qu'à un homme seul, mit la main à l'épée, et se défendit en manière que la javeline de son ennemi saisit, et la lui ôta du poing; et de fait, l'eût tué et défait, n'eût été que sept ou huit des autres, qui virent la défense de celui prêtre, hâtivement coururent là, et sans le vouloir ouïr parler ni écouter sa raison, donnèrent sur lui à tous côtés, et tant que, en se défendant, l'abattirent et le tuèrent sur le champ. Le chambrier du pape fut mené à Bologne, et présenté à messire Jean Bentivolle, auquel dit celui chambrier la charge qu'il avoit du pape: parquoi fut incontinent délivré, et à lui baillée sûreté, pour aller faire son message.

Durant ces jours, la pluie étoit en ce lieu continuelle, nuit et jour, et dura tant longuement, que les fanges étoient si grandes par les chemins, que gens et chevaux y étoient jusques aux genoux, tellement que l'artillerie ne se pouvoit charrier; et la falloit tirer à force de gens et de chevaux, qui à toute la peine du monde la menoient de lieu en lieu. Ce nonobstant, messire Charles d'Amboise, lieutenant du roi, mit tel ordre à tout ce, que pour l'empêchement de celui temps ne demeura rien en arrière, mais partit de Castel-

franc avec son armée et artillerie, et tira vers Bologne, de tant qu'il fut à un pont, deux mille près dudit lieu de Bologne. Là le trouva le messager du pape, et lui présenta ses lettres, desquelles fut bien joyeux, mêmement pource qu'il consentoit que messire Jean Bentivolle fût mis entre les mains du roi, et ses biens être saufs. Lorsque ledit messire Jean Bentivolle sut le vouloir du pape et l'armée de France être si près de Bologne, partit dudit lieu, et à l'aube du jour se rendit audit pont; et là s'en alla mettre entre les mains dudit lieutenant du roi, comme avoit promis de faire, et avec lui un de ses fils nommé messire Alexandre Bentivolle : lesquels reçut doucement, et iceux bailla en garde à un Lombard, nommé messire Antoine-Marie de Saint-Severin, auquel donna charge de les mener à Milan, et les faire garder tant que seroit le plaisir du roi. Et au partir, ledit messire Jean Bentivolle bailla les clefs de Bologne à messire Charles d'Amboise, en lui recommandant sa pauvre femme désolée et ses biens, la face toute couverte de larmes, et le cœur serré de douleur, en faisant les plus piteux regrets et douloureuses plaintes qu'onc fit pauvre chevalier, disant: « Hélas! Fortune, ennemie de gloire et marâtre de prospérité, que t'ai-je méfait, quand en mes jours florissants, et au temps de ma douce juvente, m'as laissé

quelque temps féliciter à plaisir, et, aux ennuyeux ans de ma chenue vieillesse, me mets en exil perpétuel? Or, me fais-tu à clair connoître, que le plus malheureux gourre de tes adversités est avoir été longuement prospère, et puis déchoir sans ressource! » Plusieurs autres lamentations désolables fit le pauvre chevalier, et tant, que le lieutenant du roi même fut mu de telle pitié, que des yeux lui sortirent les larmes, mais pour rentrer, envoya ledit Bentivolle à Milan. La femme et un des enfants dudit Bentivole, après ce, s'en allèrent avec huit cents chevaux hors Bologne, et tirèrent vers la duché de Ferrare, où portèrent la plus grande partie de leurs bagues et choses portatives.

Le lieutenant du roi, ayant les clefs de la ville de Bologne, pensant sans nulle résistance entrer dedans, transmit là un nommé messire Galéas Viscomte, avec ses fourriers, pour faire les logis: lesquels fourriers, cuidant marquer lesdits logis, furent assaillis de la commune de Bologne, qui fit un cri sur eux, et un tel hutin, que ce fut jusques à charger, en manière qu'iceux fourriers furent, les uns blessés, et aucuns tués, et menés tellement, que à grand'peine se put sauver ledit messire Galéas Viscomte, avec partie de ses fourriers, lesquels s'en allèrent d'effroi au-devant du lieutenant du roi,

qui avec son armée approchoit la ville; et sachant la rebellion susdite, comme ennemi d'icelle, fit là droit marcher l'armée, et mettre le siége devant, et à toutes mains faire péter artillerie, et abattre tours et murailles, en l'assaillant si vivement, qu'il n'y eût dedans si hardi qui n'eût frayeur de ce bruit. Et ce voyant, aucuns de ceux de la ville, qui jà savoient l'appointement du pape et de Bentivolle, envoyèrent en poste devers ledit Saint-Père, et devers aucuns des citadins de la ville, qui jà s'étoient allés rendre au pape, pour iceux avertir du siége et de la continuelle batterie que faisoit le lieutenant du roi devant Bologne, et que, si tôt n'y étoit pourvu, ladite cité étoit en danger d'être prise d'assaut et pillée par les François, qui tous efforts mettoient en avant pour y entrer.

Oyant le pape ces nouvelles, fut tant émerveillé que plus ne pouvoit, et ébahi de cet affaire, vu les lettres que, peu devant, lui avoit envoyées ledit lieutenant du roi, disant que, après que messire Jean Bentivolle seroit entre ses mains, il s'en iroit loger dedans Bologne. Or savoit le pape jà que ledit Bentivolle avoit rendu les clefs de la ville, et que à Milan l'avoit envoyé le lieutenant du roi. Sur quoi, ne savoit que penser, si n'est que quelque nouvelle rebellion eussent fait les Bolonois, ou que les François vou-

lussent piller ladite ville, qui étoit moult riche et pleine de tous biens : parquoi, pensa que si ladite ville étoit ainsi prise et pillée, qu'il seroit double perte, et que son entreprise lui seroit plus dommageuse que profitable : car il auroit perdu les frais et mises qu'il auroit faites pour soutenir son armée, où jà avoit grand trésor dépendu, et aussi, que la cité qui étoit sienne seroit détruite et désolée; ce qui dedans étoit, pris et pillé; le peuple mis à sac, et les biens d'icelle ravis et emportés : ce qui seroit totalement à son désavantage. Dont pour à ce vouloir mettre provision, transmit hâtivement le cardinal de Narbonne devers messire Charles d'Amboise, lieutenant du roi, lui prier et dire qu'il cessât de battre la ville, et qu'il fît tenir cois ses gens. Si s'en alla ledit cardinal, et lui étant par chemin, couroient incessamment postes de Bologne, pour hâter les messagers du pape, disant que les François avoient jà tant battu la ville d'artillerie, et fait telle ouverture, qu'on n'attendoit que l'assaut, et que sans faillir elle seroit emportée et prise, qui ne mettroit sur ce hâtif remède et sommaire provision. Le cardinal de Narbonne, qui du pape avoit charge de hâtivement aller faire cesser l'armée de France, voyant que assez tôt ne pouvoit courir, et aussi que plus de quinze milles de chemin avoit encore à faire,

transmit là un de ses gens nommé Jean Voussart, accompagné d'une des postes de Bologne, pour avertir le lieutenant de roi, du vouloir du pape et de la venue dudit cardinal, et pour faire cesser le siége jusques à ce que ledit cardinal eût parlé à lui. Or se mirent les coureurs en voie, et tant que les chevaux purent aller, tirèrent vie, en manière que, après qu'ils eurent chevauché huit milles de pays le cheval dudit Voussart fut déferré, et tant las qu'il demeura tout court : parquoi, la poste de Bologne qui sans celui François ne pouvoit faire bon message pour les Bolonois, se mit à pied, et lui bailla sa monture, en lui montrant son adresse, et lui priant bien fort qu'il se hâtât, car long chemin avoit à faire : ce qu'il fit, et tant, que sur les deux heures de nuit arriva ledit Voussart devant la ville de Bologne, du côté d'Imole, où là trouva gros guet et les gardes de ladite ville en armes, lesquels salua, et leur dit comment de par le pape venoit là pour les affaires de Bologne, et iceux avertit de la venue dudit cardinal son maître que le pape envoyoit là à toute grand' hâte; et que, pour plus avancer l'affaire, ledit cardinal l'avoit transmis devant à diligence extrême. Parquoi, pria lesdites gardes, que pour plus tôt être au siége des François, et pour le profit de la ville, le laissassent passer par là dedans, qui étoit pour le plus court : ce que

ne voulurent, pource qu'il étoit François, et aussi que sûrement n'eût su passer, vu que guerre mortelle se faisoit lors entre eux et les François, et que l'un n'épargnoit l'autre. Mais icelui adressèrent hors la ville, par un chemin touchant le long des fossés, et l'avertirent de crier en passant : *l'Église!* qui étoit le cri commun de la ville; ou autrement, ceux du guet lui pourroient tirer quelque coup d'artillerie ou de trait. Si se mit à passer le long dudit chemin tout coiment, en criant : *l'Église*, et ne lui demandèrent rien les ennemis, jusques il approchât le camp françois; et lorsque aux rais de la lune qui étoit claire, le virent adresser vers le camp, lui tirèrent à la passée plusieurs coups de hacquebuttes et de trait, et tant, qu'il fut contraint, pour se sauver, de mettre pied à terre, et abandonner son cheval, pour gagner les haies et jardins, qui là-dessous étoient : et ainsi comme il put, se rendit au siége, où trouva sur les pieds le lieutenant du roi, armé de toutes pièces, faisant tirer artillerie aux rais de la lune contre la ville, et abattre murailles, sans cesser, délibérant le lendemain donner l'assaut.

Par ledit messager fut averti de la venue du cardinal de Narbonne, que le pape lui envoyoit pour faire cesser le bruit; et tantôt qu'il sut les nouvelles de ce, fit arrêter l'artillerie et accoiser le siége; mais pourtant fit

faire ses approches et tranchées, et mit guets de toutes parts. Jusques à l'heure de la minuit, des deux côtés firent silence, sans tirer ni faire bruit. Mais après ce, Bolonois commencèrent le hutin, et à tirer coups d'artillerie sur le camp des François, lesquels aussi ne leur faillirent, mais tirèrent de plus belle, et plus que onc; car ils avoient jà approché leurs pièces près des fossés de la ville. Et ainsi tirèrent l'un contre l'autre, jusques à une heure après minuit, que le cardinal de Narbonne survint au camp, et là avertit le lieutenant du roi comment le pape ne vouloit que ladite ville fût prise par force, en priant ledit lieutenant qu'il cessât de faire plus tirer contre ladite ville : parquoi la batterie fut cessée et le siége arrêté, combien qu'il ennuyât moult audit lieutenant et aux François, qui là étoient, vu la défense que iceux Bolonois, après l'appointement, faisoient; mais pour obéir au pape, tout fut arrêté.

Tantôt après, vinrent ambassades de la ville devers ledit lieutenant du roi; disant qu'ils avoient charge des citadins et peuple de ladite ville, de dire au lieutenant du roi que icelle dite ville et les habitants avec tous leurs biens étoient au pape, et de l'Église ; et vu que ledit lieutenant, qui là se disoit pour le pape, vouloit icelle prendre et détruire, s'ébahissoient, en le priant, pour l'honneur de leur

souverain seigneur le pape, qu'il se voulsît désister de plus leur courir sus, et que de leur part feroient leur devoir et viendroient à la la raison. Sur quoi, fit ledit lieutenant réponse, en disant : « Vous savez assez comment, par le consentement du pape, messire Jean Bentivolle, lors votre chef et gouverneur, s'est rendu au roi, lui, sa famille et ses biens saufs; et comment, après qu'il m'eut baillé et rendu les clefs de Bologne, mes fourriers, en voulant marquer dedans les logis, ont été, par vous et votre commune, les uns occis, les autres blessés et chassés; et aussi comment, nonobstant tout autre appointement entre le pape et aucuns de vos citadins fait, votre cité s'est rebellée et fait tout l'effort de guerre qu'elle a pu faire contre l'armée du roi qui ci est : qui est mal montré à vous, que soyez ou veuilliez être sujets au pape, pour lequel ladite armée est ici venue. Dont à cette cause, de ma part, je suis délibéré de vous faire réparer tous ces méfaits et d'entrer dedans Bologne, veuillez ou non. » Sur ce, ne répliquèrent lesdits ambassadeurs autre chose, doutant avoir pis; mais après plusieurs autres raisons, conclurent que ledit lieutenant et ses gens de cheval entreroient dedans, et les piétons demeureroient hors, auxquels seroit de la ville transmis force vivres. Toutefois ne fut du tout la conclusion arrê-

tée, pource que encore n'avoient le consentement de tout le peuple de la ville, mais fut dit que le lendemain à quatorze heures, qui sont huit heures en France, viendroient rendre réponse sur cet affaire. Ainsi retournèrent lesdits ambassadeurs pour rapporter ce qu'avoient fait et conclu, et besogner au surplus. Pendant lequel temps, messire Charles d'Amboise, lieutenant du roi, et le cardinal de Narbonne, parlèrent de leur affaire, et après, délibérèrent entre eux aller dîner au pont, deux milles près de là. Les ambassadeurs de Bologne retournés en la ville, après leur rapport fait, mûrent la ville de tenir conseil, où les seigneurs et la plus grand'partie de la commune furent assemblés; et là furent débattues plusieurs choses. Toutefois à la parfin, par commun assentiment, fut dit que le lieutenant du roi, avec ses gens de cheval, comme avoit été appointé par lesdits ambassadeurs, entreroit en ladite ville. Dont s'enretournèrent iceux ambassadeurs devers ledit lieutenant du roi, et lui dirent que, lorsqu'il lui plairoit, lui et ses gens de cheval pouvoient entrer en ladite ville, et que aux piétons seroient transmis vivres et provisions à suffisance. A quoi fit réponse ledit lieutenant du roi, que à l'heure qu'il se trouveroit délibéré, il y entreroit. Et sur ce, lui et ledit cardinal

se mirent à chemin, pour aller dîner au pont, comme devant avoient entrepris.

Lesdits ambassadeurs se mirent au retour, et tantôt qu'ils furent en la ville, une partie de la commune, qui n'avoit été appelée au conseil susdit, sachant celui appointement, dirent qu'il étoit à leur préjudice, et que c'étoit chose qui touchoit à tous; pour ce, de tous devoit être approuvée. Autre chose alléguèrent, où peu de propos raisonnable avoit. Et ainsi cette méchante commune, prompte à mettre aux champs et aisée à effréner, fit une insulte, et avec grand tumulte mirent la main aux armes, montèrent sur les murailles de la ville, et recommencèrent à tirer coups de trait et artillerie contre les François, et les François à eux; somme, chacun recommença la guerre de nouveau, et tant, qu'iceux Bolonois firent une saillie de quatre à cinq mille hommes sur les François, qui se tinrent pied coi, saisis de leurs armes. Si grand fut le bruit, que le lieutenant du roi, étant au chemin pour cuider aller dîner au pont, comme celui qui de ce ne se doutoit, vu l'appointement devant fait, oyant cet effroi, tout à course de cheval s'en retourna jusques au camp, où là trouva ses gens d'armes tous en ordre, près de charger sur leurs ennemis. Et sans autre chose dire, lui qui étoit légèrement armé et monté sur un courtaud, mit pied à terre, et prit une

pique au poing; puis se mit avec deux mille cinq cents Allemands, qui étoient là pour le roi, et adressa à ceux qui étoient sortis, en manière qu'il les repoussa jusque dedans la ville, tant que sur la foule, à l'entrer des portes, furent d'iceux Bolonois chapplés et assommés plus de deux cents; et n'eût été que ceux qui sur les murailles étoient, à poups de trait et d'artillerie donnèrent sur les Allemands et recueillirent leurs gens, peu en fût réchappé.

Après la retraite d'iceux Bolonois, voyant, le lieutenant du roi, la déloyauté d'iceux vilains tant continuer, fut délibéré de leur donner l'assaut et faire tout mettre à sac. Mais aussi sachant que le pape se malcontenteroit, vu ce qu'il lui avoit mandé, différa, et voulut sur ce tenir conseil, où appela les capitaines de l'armée qui là étoient, et autres, comme le cardinal de Narbonne et l'archevêque d'Aix et plusieurs autres, lesquels conclurent que le pape seroit desdites choses averti, et de la déloyauté d'iceux Bolonois, et comment au moyen des faux tours et appointements par eux enfreints, le lieutenant du roi avoit juste cause et bonne querelle contre eux, parquoi étoit délibéré de leur faire mortelle guerre. Toutes ces choses furent mises par lettres, pour icelles démontrer au pape. Ledit cardinal de Narbonne s'en retourna par-devers lui, et lui bailla lesdites lettres que

lui envoyoit ledit lieutenant du roi, desquelles choses fut très-mal content et très-animé contre les Bolonois, disant qu'il les détruira, s'il faut qu'en armes aille sur le lieu, et que à bon droit avoient desservi cruelle punition.

Aucuns des principaux de Bologne, lesquels s'étoient jà rendus au pape, mirent si bonne diligence à rapaiser le défaut, que la chose fut adoucie, moyennant ce que ceux de Bologne lui mandèrent que, quand lui plairoit d'entrer dedans la ville, toutes les portes lui seroient ouvertes, et au lieutenant du roi pareillement : ce qui pacifia tout.

Le pape, sachant Bologne avoir dit le mot, manda à messire Charles d'Amboise, lieutenant du roi, que dedans trois jours après ce, qui étoit le huitième du mois de novembre, il iroit faire son entrée à Bologne, en le priant que avec tous ses gens d'armes de cheval lui voulût tenir compagnie : ce qu'il fit, car lors qu'il sut que le pape marchoit, et qu'il approchoit Bologne, avec toute son armée fut au-devant. Et là lui fit, le pape, joyeux recueil et très-bonne chère, en remerciant le roi de son bon secours, et lui, de la peine que pour lui avoit prise, soi offrant à lui faire tout le plaisir de quoi le voudroit requérir.

VI.

Comment le pape entra dedans Bologne avec son armée, et l'armée du roi.

Ainsi s'en alla le Père-Saint à Bologne avec ses gens de cheval, et ledit lieutenant du roi, aussi avec ses gens d'armes; et ainsi accompagné, entra dedans ladite ville de Bologne, à grand triomphe. Après qu'il fut ainsi entré, et qu'il se vit maître de la ville, il fit commander, à peine de la hart, que tout le harnois de la ville fût apporté et mis dedans une maison ordonnée à ce faire : ce qui fut fait, et puis commit gens de par le pape pour ladite maison garder, et disposer des armes, comme plairoit à sa Sainteté. Là dedans fut festié et entretenu le pape, par les citadins et seigneurs de la ville, honorablement. Et ainsi plusieurs jours durant, il festia et traita ledit lieutenant du roi, tellement que toujours le fit seoir à sa table, et servir tout à souhait, en lui faisant tant familière chère, que à toute heure parloit à lui; et lors qu'il s'en voulut aller, lui fit grands dons et présents, et contenta à la raison, et fit en manière que lui et les capitaines de l'armée du roi tout amplement se contentèrent de sa bénédiction.

Ce fait, ledit lieutenant du roi et les capi-

taines de l'armée prirent congé du Saint-Père, puis s'en retournèrent en la duché de Milan, chacun à sa garnison.

VII.

Comment en la ville de Gênes, en celui temps, le peuple et les nobles d'icelle eurent division ensemble, et comment ceux du peuple chassèrent les nobles et s'armèrent contre le roi.

La superbe cité de Gênes, qui lors étoit entre les mains du roi, et sous son pouvoir gouvernée par messire Philippe de Clèves, seigneur de Ravestain, ayant paix à tous ses voisins et vie prospère en son état; tout ainsi que grand'aise foule le trop séjourné, non pouvant endurer le bien de félicité, à soi même, comme forcenée, se voulut prendre, et mutiner, par guerres civiles et plus que civiles : car citoyen contre citoyen, et parent contre parent, furent commus, en manière que les nobles et le peuple de ladite ville eurent division mortelle entre eux; et ce, pource que les nobles voulurent suppéditer le peuple, et le peuple se faire égal aux nobles et iceux mépriser.

Or est à savoir que ladite ville de Gênes, entre les autres villes du monde, est excellente estimée, tant en état de noblesse qu'en fait

de marchandise; en laquelle sont grandes et anciennes maisons, desquelles sont les principales, comme je l'ai su étant sur le lieu : (lesquelles, pour vérifier mon histoire, j'ai voulu nommer, et partie des noms des seigneurs desdites maisons qui en ce temps étoient,) et premièrement la maison noble de Flisco, qui lors étoit la plus renommée de Gênes, de laquelle étoient messire Jean-Louis de Flisco, seigneur d'icelle; Paul de Flisco; Paris de Flisco, Francus de Flisco et Manuel de Flisco; puis étoit la noble maison Doria, dont étoient Hiéronyme Doria, Stéphanus Doria, Marcus Doria, Constantin Doria et Raphus Doria; aussi étoit l'autre noble maison de Spinula, de laquelle étoient Lucas Spinula, Baptiste Spinula, Jean Spinula, Stéphanus Spinula, Obertus Spinula, Carolus Spinula, Christophorus Spinula et Jean-Jacques Spinula; la quarte maison des nobles de Gênes étoit de Grimaldi, dont portoient le nom messire Jean de Grimaldi, Amsaldus de Grimaldi, Georges de Grimaldi et Jean de Grimaldi. Autres maisons riches étoient du peuple de Gênes, qui se nomme le peuple gras, c'est à savoir ceux qui tenoient plus d'avoir : entre lesquelles étoit la maison des Justinian, de laquelle étoient Sylvestre Justinian, Stéphanus Justinian, Lucas Justinian, Bricius Justinian, Paul-Baptiste Justinian, Simon Justinian,

Démétrius Justinian; de la maison de Furnariis, étoient Manfrédus de Furnariis, Pascal de Furnariis et Raphaël de Furnariis; de Francis, aussi étoient Lazarus de Francis, Joannes-Baptista de Francis et Bernardus de Francis. Plusieurs autres grosses maisons des nobles et du peuple gras étoient dedans Gênes, comme la maison de Sauli, des Lomellins, des Cathanées, de Nigrono, de Usus-Maris, des Centurions, et plusieurs autres; sur toutes lesquelles étoient prééminentes et de renom les maisons d'Adourne et de Campefurgose, desquelles étoient Augustinus Adourne, le plus grand de tous lesdits Adournes, lequel avoit été gouverneur de Gênes sous le duc Ludovic, lors qu'il tenoit la duché de Milan; Jean-Baptiste Adourne, Bernardus Adourne et Balthazar Adourne. De la maison de Campefurgose, étoit seulement un nommé Petrus de Campefurgose, duquel le père avoit été lors duc de Gênes, et se tenoient iceux hors la ville, dedans grosses places et forts châteaux qu'ils avoient; et combien qu'ils fussent du peuple gras, si vivoient-ils noblement, sans user de marchandise que par leurs facteurs. Or étoient iceux Adournes et Furgoses tant autorisés en ladite ville de Gênes, que toutes les autres maisons dessus nommées, tant des nobles que du peuple, voire et toute la commune de la ville, tenoient, les uns pour Fur-

gose et les autres pour Adourne, tellement que par ci-devant s'étoient plusieurs fois mis en armes Génois contre Génois, et fait meurtres et occisions, avec grands tumultes et séditions populaires, l'un contre l'autre; et tenoient à Gênes leurs cris : *Adourne* et *Furgose*, comme à Rome : *Colonne* et *Ursin*, ou à Milan : *Guelphe* et *Jubellin* : sur quoi avoit le roi mis telle police, et si bon ordre, que de son temps n'avoient eu, iceux cris concursoires, lieu autorisé en manière que nouvelles en fût, à peine de la hart.

Pour entrer en propos historial sur le révoltement de la ville de Gênes, est à réciter que iceux Génevois, ayant le temps à plaisir et l'heure à souhait, ne purent longuement souffrir l'aise de la paix, ne soutenir la dureté de la guerre, comme sera dit par après. Car, au premier, le peuple gras tout énoint de richesses et boursoufflé d'orgueil, avec le populaire effréné qui ne demande que mutation de seigneurie et cas de nouvelleté, voyant les nobles vouloir seigneurier et prendre autorité sur eux, dirent que telle injure ne souffriroient. Les nobles, de leur part, disant que à eux appartenoit honneur et prééminence sur marchands et mécaniques, se tinrent fermes, et tant que là où ils trouvoient ceux du peuple mal apparentés, les souffletoient à toutes mains et outrageoient à leur pouvoir. Ceux

du peuple pareillement leur faisoient de même, et eussent plus; mais autres que les nobles n'avoient loi de porter épées ou armes par la ville : parquoi, iceux nobles se trouvoient là, plus de fois, les plus forts; dont s'échauffèrent de plus, et firent, iceux nobles, forger épées et dagues, où firent engraver et mettre sur les manches et lumelles de leurs glaives en écrit : *Castigue-vilain*. Le peuple gras et la commune se mirent à gronder contre les nobles, et à grosses bandes cheminèrent par les rues, et marchèrent devant eux en les méprisant, et voulurent prendre les honneurs, et eux autoriser par tout, devant lesdits nobles. Et ainsi chacun d'eux faisoit commencement de mutin. Et pour continuer, un Génevois du peuple gras, nommé Manuel de Canalle, durant ce temps, rencontra par la ville un des gentilshommes de Gênes, nommé Martin Spinula, auquel demanda quelque chose qu'il lui devoit, comme il disoit : lequel gentilhomme, en lieu d'autre paiement, haussa la main, et donna à celui de Canalle tel soufflet sur la joue, que le sang lui en vint au nez et à la bouche; puis passa outre, sans dire mot. Celui qui avoit eu la buffe étoit mal accompagné et sans bâton, dont ne se put revancher; si s'en va avec cela, disant entre les dents : « Vous m'avez prêté votre mitaine, gentilhomme de bran, que de fièvre quartaine

soyez-vous épousé, et moi, si à quelque heure ne la vous rends! » Toutefois, pour l'heure n'en fut autre chose. Dedans peu de jours après ce, advint qu'un autre des gentilshommes de Gênes, fils d'un nommé Dominique de Nigrono, fut à la maison d'un notaire nommé Bernard Ragius; et là celui gentilhomme pria la femme dudit Ragius de déshonneur, laquelle ne voulut par amour à son désordonné vouloir obéir : dont se voulut celui prendre à elle par force. Si se prit à crier, et à défendre sa pièce, tant qu'elle échappa de ses mains, et lors que son mari fut venu de quelque lieu, où il étoit ce jour allé, elle lui dit, en plorant, comment ledit gentilhomme s'étoit pris à elle et l'avoit voulu forcer. Dont celui notaire s'en alla plaindre à messire Philippe de Clèves, gouverneur de Gênes pour le roi, lequel s'enquit de l'affaire; et sachant la vérité du fait, voulut faire prendre et punir ledit de Nigrono; mais il s'ôta du chemin et s'absenta de la ville pour un temps, et demeura hors, jusque son père et aucuns autres ses amis eussent adouci le forfait et apaisé partie : ce qu'ils firent. Ce fait, ledit gentilhomme s'en revint à la ville, lequel n'eût là été guère de jours qu'il ne se trouvât à un autre bruit, tel qu'il eut paroles injurieuses avec un du peuple, nommé Peregrum de Leonardis; et tellement que de paroles à patacs vint la chose,

en manière que ledit gentilhomme, qui avoit un poignard au côté, occit ledit Peregrum : dont s'en alla, et avec le secours d'aucuns autres gentilshommes ses amis, fut mis hors la ville. Ce fait, voyant le peuple que à toute heure étoient les nobles de Gênes en querelle contre eux, s'assemblèrent à grosses troupes le long des rues, et là où ils rencontroient les gentilshommes, ils leur couroient sus; et de là en avant, furent délibérer que la première fois qu'iceux gentilshommes feroient bruit, que tout le peuple s'élèveroit, et avec grand tumulte occiroient tous les gentilshommes de Gênes. Messire Philippe de Clèves, comte de Ravestain, et gouverneur de Gênes pour le roi, voyant le différend et la division des nobles et du peuple, adressa sur ce sa parole à l'un et à l'autre, en leur disant : « Messeigneurs, la division civile d'entre vous, qui vient d'une chose de petite occasion, vous pourra porter dommage irréparable et perte sans recœuvre. Entendez que toutes les plus grandes et plus renommées cités du monde sont tombées en ruine et demeurées en désertion, par les seules divisions et guerres intestines et civiles de leurs mêmes citoyens; et sachez que, par le lien de concorde, petites choses s'augmentent grandement; mais par l'effort de discorde, les grandes seigneuries sont anéanties : et vous souvienne que tous royaumes, ou pays

divisés, choient sans ressource, et viennent à ruineuse désolation. Ne faites donc que, par vous-même, vous et votre cité soyez détruits et exilés; car c'est la fin du paiement du salaire de division. » Plusieurs autres remontrances et avertissements de profit leur fit ledit seigneur de Ravestain; mais pour ce, ne se rapaisèrent : dont voyant leur obstination, s'en alla devers le roi, pour l'avertir desdites choses. Et ce pendant, iceux tant suivirent leur malheur, que le quinzième jour de juin, en l'an susdit mil cinq cent et six, advint qu'un des gentilshommes de Gênes, nommé Viscomte Doria, se trouva en la place Doria, où se vendoient la fruite et les herbes, de quoi se repaissent souvent les Génevois; et là fut un autre Génevois nommé Guillon, de ceux du peuple, lequel marchanda à quelqu'un qui là étoit, des potirons, que les aucuns appellent champignons, et iceux voulut emporter; ce que vouloit avoir aussi ledit gentilhomme, et mit la main au panier où étoient lesdits potirons. Celui Guillon, qui encore ne les avoit payés, les voulut emporter, disant que premier les avoit marchandés et qu'il les auroit. Et voyant ce, ledit gentilhomme hausse la main et donne un grand coup de poing au travers du visage dudit Guillon, en disant : « Emporte cela, vilain, et j'emporterai les potirons! » Et ce fait, tira une dague qu'il avoit, et vou-

lut frapper ledit Guillon, qui tantôt quitta le gage, et comme outragé d'avoir été battu, tout plein d'ire et de courroux, commence à crier : *Pople! pople!* sur les gentilshommes. Dont tout à coup se mut le peuple, et mêmement (comme j'ai su audit lieu de Gênes), furent trois du peuple nommés Paul-Baptiste Justinian, Bricius Justinian, et Manuel de Canalle, qui premier firent le bruit, et mutinèrent le peuple contre les nobles, tant que, au cri dudit Guillon, chacun courut aux armes, si que, en moins d'une heure, plus de dix mille vilains furent armés par les rues, criant tous : *Pople! pople!* à haute voix, adressant aux maisons des gentilshommes, dont plusieurs en tuèrent. Les autres, voyant ainsi contre eux le peuple ému, abandonnèrent leurs maisons et s'enfuirent hors la ville. Or étoit demeuré celui Viscomte Doria en ladite place, où se trouvèrent aucuns marchands, et lui dirent : « Otez-vous d'ici, Doria : ne voyez-vous le peuple en armes contre vous autres gentilshommes ? sachez que, s'il vous trouve ici, votre vie est hasardée au plus périlleux danger qu'elle fut onc, et pour ce, avisez à votre affaire, car le plus tôt ne sera pas assez. » Desquelles paroles ne fit compte ledit Doria, mais dit qu'il ne craignoit les vilains ne toute leur puissance, et les attendit en l'heure que son malheur ne lui fuit; car iceux vilains sans

nul repit le taillèrent en pièces, et tous ceux qu'ils en purent rencontrer.

Le seigneur Jean-Louis de Flisco, oyant ce bruit, se fortifia en sa maison, où mit grand nombre de gens armés, pour le garder; mais nul de ses gens osoit aller par la ville querir vivres et ce qu'il lui étoit nécessaire, parquoi lui fallut à la parfin déloger et laisser sa maison; et le plus secrètement qu'il put, issit de de la ville. Si s'en alla à un château sien nommé Montaubyou, à douze milles de Gênes, où demeura quelque peu de temps, en attendant si le peuple ce pendant se pacifieroit: ce que ne fit, car lors que lesdits gentilshommes eurent abandonné la ville, ceux du peuple entrèrent dedans les maisons d'iceux, et comme si de bonne guerre tout leur fût abandonné, mirent la main au pillage, et emportèrent tout ce que dedans trouvèrent, et d'aucunes d'icelles s'emparèrent. Dont ledit seigneur Jean-Louis, de ce averti, ne s'en osa retourner, mais s'en alla à une petite ville nommée Gavi, terre des nobles de Gênes, où illec s'assemblèrent tous les chassés, et tinrent conseil sur leur affaire: dont la conclusion fut d'envoyer devers le roi, pour l'avertir de l'insurrection du peuple, qui avoit ainsi tué et chassé les nobles de sa ville de Gênes, et lui prier qu'il lui plût y mettre bonne paix et douce union, ou autrement sadite ville, pleine

de peuple effréné, se pourroit par elle-même détruire, ou faire quelque rebellion contre sa majesté; à quoi étoit besoin de mettre ordre sommairement. Et pour lesdites choses rapporter, envoyèrent iceux gentilshommes un des nobles de leur parti, docteur, nommé messire Étienne. Ceux du peuple sachant que lesdits gentilshommes envoyoient devers le roi pour faire plainte d'eux, pareillement y envoyèrent de leur part un autre docteur, nommé messire Nicolas, pour lui dire et remontrer les grièves injures et continuelles extorsions que les nobles par ci-devant leur avoient faites; disant que, de leur part, ils s'en vouloient du tout soumettre à son bon vouloir et arrêtée ordonnance. Lesdits messagers ouïs par le roi, et mise la chose en conseil, fut appointé, par ledit seigneur, que messire Philippe de Clèves, comte de Ravestain, retourneroit audit lieu de Gênes; et pour assister avec lui, deux docteurs lui furent baillés, nommés messire Étienne Olivier de Vienne, seigneur en parlement de Grenoble, et messire Falque d'Aurillac, pour ouïr et ordonner du différend d'iceux Génevois. Et sur ce, furent par le roi iceux dépêchés, lesquels s'en retournèrent à Gênes. Et en tirant celle part, ledit comte de Ravestain, prit pour sa sûreté mille hommes, pour le conduire audit lieu; et aussi, afin que ladite chose fût toujours

mieux éclaircie et consultée, envoya à Seine querir un docteur qui là étoit conseiller de justice, nommé, ledit docteur, messire Étienne de Cernerieu, lequel se trouva audit lieu de Gênes avec les autres. Et là tous ensemble commencèrent à faire inquisition de ce qui leur étoit enchargé, et consulter leur affaire.

Messire Jean-Louis, qui étoit à Gavi, sachant la venue du comte de Ravestain et de ceux que le roi avoit là transmis, pensant que sûrement pourroit aller à Gênes, se mit à chemin pour tirer celle part, et, à toutes aventures, prit cinq cents hommes de pied pour le conduire et mener plus sûrement. Si s'en entra avec son infanterie dedans la ville, et s'en alla à sa maison. Le peuple de ladite ville, qui ne l'avoit pas agréable, voyant que à grosse bande étoit entré, et aussi que le seigneur de Ravestain avoit là amené grand nombre de gens, se doutant que quelque force lui pourroit être faite, à ce moyen ne voulut entendre au conseil; mais comme suspectionneux d'iceux gens d'armes, commencèrent à crier *pople! pople!* et s'armèrent à grosse route, et firent un concurse tumultuaire contre ledit seigneur Jean-Louis, en le voulant assiéger en sa maison. Et voyant ce bruit, le comte de Ravestain fut devers le peuple ému, pour le cuider adoucir, en disant : « Messieurs, voulez-vous faire contre ce que vous avez mandé au roi, votre sou-

verain seigneur, qui en voulant obtempérer à votre prière et remontrance, ci fait assembler tout plein de sages hommes et gens de conseil, pour vous faire droit et justice contre ceux qui tort vous auront fait, et remettre votre cité en paisible état et tenir en franche liberté? Ne lui avez-vous mandé que à son vouloir étiez prêts d'obéir, et faire ce qu'il lui plaira aviser sur le différend de vous et des nobles de cette cité? Quel rapport lui pourrai-je faire de vous et de votre obéissance, que je vois contrarier du tout à raison, vu que, en lieu de traiter de la paix, vous mettez la main aux armes? Je vous prie, Messieurs, que, pour le bien de vous et de votredite cité, toutes vos divisions soient dorénavant assoupies et anéanties, et que par l'avis du conseil du roi, et du vôtre qui ci est, toute la rumeur et dissension d'entre vous soient amendées. » Autres remontrances raisonnables leur mit devant les yeux, mais tout fut pour néant; car ladite commune, toute pleine de premier motif, tout à une voix fit réponse, que jà ne laisseroient ceux du peuple leurs armes, ne n'entendroient à propos de conseil, que premièrement ledit messire Jean-Louis avec ses piétons ne fût hors la ville, et que jamais gentilshommes n'auroient pouvoir sur eux. Sur quoi ne sut ledit seigneur de Ravestain de quel moyen savoir user, si n'est qu'il s'en

alla devers ledit seigneur Jean-Louis, et lui dit qu'il étoit besoin que hors la ville s'en allât, autrement le peuple ne laisseroit les armes et n'obéiroit à raison; ce qui pourroit être cause de convertir division civile en rebellion publique; disant : « Parce que celui peuple, jà presque révolté, pourroit penser que à l'aide des gens d'armes, que vous et moi avons ci amenés, on leur voudroit faire quelque force, et que le roi donneroit contre eux faveur aux nobles, à ce moyen se pourroit toute la ville rebeller : ce qui seroit tant difficile à ramender, que pour le moins ennui ou dommage s'en ensuivroit pour le roi, et pour la cité, servitude ou désertion. Parquoi, dit-il, me semble pour le mieux, en obviant à ces dangers, que devez désemparer pour un temps. Et ce pendant, le roi pourvoira à l'affaire, en manière que les nobles seront remis et maintenus en leurs autorités, et le peuple gardé et tenu en son droit. » Oyant ledit seigneur Jean-Louis celle remontrance raisonnable, dit : « Il m'ennuie bien que, pour la menace des vilains et le danger d'un peuple ému, je sois contraint d'abandonner ma maison; mais pource que c'est ores pour le mieux, faire le me faut! » Et ce dit, fit trousser ses bagues, et se mit à chemin pour sortir hors la ville; lequel fut en passant menacé des vilains, et en danger d'être d'eux assailli. Mais il sortit, et s'en alla

à sondit château de Montaubyou, où fit faire à ses gens le guet toute la nuit, comme celui qui se doutoit d'avoir suite : ce qu'il eut, car celle même nuit saillirent de Gênes plus de dix mille hommes en armes, et le suivirent jusques à un lieu nommé Carle, une place sienne, à six milles près de Gênes, le pensant là trouver. Mais il avoit passé outre, et étoit allé à Montaubyou, comme j'ai dit, dont bien lui en fut; car ils avoient délibéré et juré tous ensemble de l'assiéger et prendre d'assaut, et tuer lui et tous ses gens, sans en répiter un seul. Advint qu'iceux Génevois ainsi mutinés, voyant que ledit seigneur Jean-Louis étoit à Montaubyou, dirent que là l'iroient assaillir, et proposèrent d'y aller mettre le siége.

Le comte de Ravestain, gouverneur de Gênes, sachant la saillie et l'exploit d'iceux Génevois, et le vouloir qu'ils avoient d'aller mettre le siége devant le seigneur Jean-Louis, prit quant et lui aucuns des conseillers qui avec lui étoient, quelques marchands aussi et citadins de la ville, et s'en alla au-devant desdits Génevois, qui jà tiroient vers ledit lieu de Montaubyou, délibérés de l'assiéger; et iceux, par douces paroles et belles remontrances, quelque peu adoucit, les voulant faire retourner à Gênes : ce que ne voulurent, mais s'en allèrent à un lieu nommé Chabéri, au port de Lespèce, et aux autres appartenances des-

dites places que tenoit ledit messire Jean-Louis, et icelles prirent par force, et mirent gens dedans pour les garder. Sachant le seigneur de Ravestain la prise desdites places, fut sommer les gens de ladite commune d'icelles rendre et mettre entre les mains et à l'obéissance du roi, à qui elles appartenoient : ce que ne voulurent, mais dirent qu'ils les garderoient à qui elles appartenoient, et ne voulurent par commandement, ni autrement, rendre au roi lesdites places. Dont le seigneur de Ravestain en avertit le roi, et de tout le bruit qu'avoient fait iceux Génevois, et comment ils n'avoient voulu entendre au conseil, ni ouïr parler de l'appointement d'eux et des gentilshommes; et qu'il ne pouvoit plus donner ordre en leur affaire : car ils étoient presque tous révoltés et en voie de faire quelque rebellion, et que, s'il plaisoit au roi qu'il s'en allât par-devers lui, qu'il l'avertiroit du tout. Le roi, oyant ces nouvelles, manda audit seigneur de Ravestain qu'il s'en retournât par-devers lui : ce qu'il fit; et premier que partir, voulant au mieux pourvoir, laissa son lieutenant audit lieu de Gênes, un nommé Philippe de Roquebertin, gouverneur de Plaisance, et avec lui un autre, nommé messire Étienne de Cernerieu, docteur, lesquels, au mieux qu'ils purent, mirent peine de rapaiser le peuple, et les citadins entretenir, en manière qu'il n'y

eût plus de bruit dedans Gênes. Mais toujours tenoient, ceux de la commune, les places par eux prises, sans les vouloir rendre, et pour chose du monde ne vouloient que les gentilshommes chassés tournassent dedans la ville. Parquoi messire Jean-Louis et grand nombre des autres se retirèrent vers le roi, et le prièrent, comme ses pauvres sujets exilés, de les vouloir recevoir en sa garde, et leur aider à les remettre en leurs maisons, dont étoient, par la force du peuple de Gênes, sans raison déchassés et mis hors. Le roi, voyant ces pauvres gentilshommes plaintifs et chassés de leurs maisons, les accueillit doucement, et les traita en sa maison, comme prince humain doit faire, en leur promettant de leur secourir en leur affaire, en sorte que si par douceur n'y pouvoit pourvoir, que par force y mettroit la main; vu aussi que le peuple de Gênes avoit jà commencé contre lui-même le hutin, en prenant et détenant aucunes places de sa seigneurie de Gênes, comme avoit été averti par messire Philippe de Clèves.

Et ainsi passa le temps sans bruit, jusques entour la fête de Noël, que derechef lesdits Génevois s'émurent, disant que le roi avoit retiré les gentilhommes de Gênes, et contre eux les vouloit défendre et soutenir. Sur quoi tinrent leur tourbe populaire, où furent appelés Paul-Baptiste Justinian, Demetri Justi-

nian, Manuel de Canalle, Antoine de Ciuli, Bricius Justinian, Benedict Ponsono, Marc de Terilli, Bernard de Topolli, et plusieurs autres mutins. Et par iceux fut dit et allégué, devant le peuple, comment jadis la cité de Gênes avoit été en si haute réputation, et de tant estimée, que empereurs et rois, et tous princes du monde, la redoutèrent; et comment tant de victoires et triomphes avoit obtenus par mer et par terre, qu'il n'y avoit au monde si puissant qui contre elle osât pour la guerroyer lever la main; et que tant heureuse avoit été en ses entreprises, que onc n'avoit en mer ni en terre été domptée, vaincue, ne soumarchée : et vu donc ses titres tant pleins de glorieuse renommée, en ensuivant les louables œuvres de leurs vertueux devanciers, pour augmenter les honorables gestes d'iceux, et acquérir à eux nouveaux titres d'immortel los, devoient contre tous défendre leur querelle, et abandonner leur vie à tous dangers, pour soutenir la réputation excelse de leur superbe cité de Gênes, voire contre le pouvoir immodéré du plus redouté roi, le roi de France, si contre eux vouloit guerre entreprendre, ou iceux fouler, pour soutenir les nobles. Tant d'autres propos d'avis inconsulté furent là mis en avant, que tout le peuple gras et maigre, c'est à savoir, marchands, mécaniques et gens de bras, tous

ensemble levèrent les mains, disant que pour mourir ne faudroient à tel besoin, mais étoient prêts et appareillés de non-seulement défendre leur ville, mais de saillir aux champs et tenir bataille contre tout venant. Or étoient là Génevois de leurs principaux, nommés Paul-Baptiste Justinian, Manuel de Canalle et Antoine de Ciuli, lesquels voyant le vouloir du peuple, dirent, oyant tous : « Messieurs, vous savez comment les gentilshommes, par nous chassés et exilés de cette terre, se sont retirés vers le roi de France; que très-bénignement a retirés et long-temps jà entretenus; et est à penser que contre nous leur donnera quelque secours, et qu'il se voudra efforcer de nous soumettre, et lier à quelque nouvelle servitude, ce que ne fûmes one, ni notre cité domptée. Parquoi et pour obvier à ce danger, nous est besoin d'y pourvoir; et la façon, nous avons jà le port de Lespèce, et d'autres fortes places entre les mains, qui nous pouvoient nuire. Et pour amender notre affaire, besoin nous est d'en avoir une qui sur toutes autres nous est nécessaire et propice, sans laquelle ne pouvons tenir en sûreté notre cité de Gênes, et nos ennemis en crainte : c'est la place de Monigue, qui est assise sur la mer, et marchissant à nos terres, entre la comté de Nice et nos fins, tirant vers la Provence, forte à mer-

veille, et tellement, que si une fois pouvoit être entre nos mains, le roi de France, par sondit pays de Provence, ne pourroit avoir entrée sur nous, ne prendre mer par ce côté, que à nos dangers ne se soumît. Parquoi nous est besoin, si nous voulons contre lui tenir et ses ennemis nous déclarer, d'avoir ladite place, et pour ce, mander nos alliés et amis, afin que à cet affaire nous veuillent donner aide et secours. Et pour mieux faire sûrement notre cas, et que en ce ne soyons par le roi de France empêchés, nous faut dissimuler notre intention, en portant l'enseigne de France et la livrée du roi, et criant : *France! France!* disant que nous sommes tous bons et loyaux François, et que sous la main et seigneurie du roi nous voulons réduire et mettre ladite place de Monigue, et ses appartenances à la seigneurie de Gênes : et ainsi le roi n'aura occasion de nous empêcher notre entreprise, vu que ses ennemis ne nous serons déclarés.

VIII.

Comment les Génevois furent mettre le siége au château de Monigue.

Toutes ces choses dites, le peuple de Gênes, tout à une voix, dit que tout prêt étoit d'y

aller, et jusques à la mort employer son pouvoir pour prendre ladite place. Lorsque la commune et le peuple gras furent unis en cet affaire, transmirent à Pise, qui lors étoit alliée et confédérée de Gênes, pour avoir secours des Pisains, lesquels sachant l'affaire de Gênes, comme alliés d'icelle, y envoyèrent deux mille cinq cents hommes levés à Pise, à Lucques, et par leurs autres pays alliés, sous la charge de deux capitaines pisains, nommés l'un Ternatin, et l'autre Gambecourte, et deux grosses pièces d'artillerie, nommées le Buffle et le Lizard. Les nouvelles de cette entreprise furent tôt semées par les Itales, et en Lombardie, et tellement que plusieurs villes mutines et mêmement de la duché de Milan, pensant que Gênes dût tout confondre, y envoyèrent soldats à grand nombre : desquels me voulus enquérir (étant à Gênes après la prise d'icelle), et pour en savoir et donner à connoître desquels on se doit défier, en demandai à plusieurs, qui diversement m'en parlèrent; et à la fin tant y besognai, que j'en sus à Gênes, par un mien hôte et familier nommé Antonius de Luzardo, lequel m'en parla et dit, comme celui qui pouvoit avoir été à toutes les consultations et vu tout l'affaire : car il étoit du peuple gras, et bien autorisé en ladite ville de Gênes. A tant m'éclaircit la chose, qu'il me bailla par écrit les

noms des premiers mutins, la manière de la division des nobles et du peuple, l'occasion de l'insurrection de la commune, les noms des capitaines et commissaires de leur armée, le nombre des gens qu'il y avoit, d'où et de quelles villes ils étoient, les noms des maisons nobles et du peuple gras et de ceux qui lors en étoient, et en somme de tout l'affaire de Gênes. Pour rentrer donc et parler de ceux qui furent avec lesdits Génevois, est vrai que grand'route de Plaisantins, Alexandrins et Bosquins de la duché de Milan, s'assemblèrent avec les Pisains, lesquels étoient en nombre de trois à quatre mille, et tous ensemble s'en allèrent à Gênes. Et eux là venus, le peuple de Gênes, pour renforcer ladite armée, mit sus trois mille hommes de guerre génevois, et pour iceux mener, élurent entre eux, pour commissaires de la guerre, Paul Justinian, Manuel de Canalle et Antoine de Ciuli, et les capitaines génevois; Jean de Las, Basque; Manuel du Castellas, Lombard; un marquis de la maison de Sforze, parent du seigneur Ludovic, et un autre nommé René Guyton, de Tours, lesquels furent ordonnés pour gouverner et conduire ladite armée des Génevois, et aller audit lieu de Monigue; et pour battre la place, pource que par terre, au moyen de l'empêchement des montagnes, ne pourroient aisé-

ment charrier, mirent sur mer leur artillerie, c'est à savoir vingt et deux grosses pièces d'artillerie, toutes jetant boulets de fer avec force d'émerillons et autre menue artillerie; et aussi armèrent et avitaillèrent en mer une caraque, deux galères, deux grosses barques et cinq brigantins, avec tout plein de petits luz à douze rames, pour aller assiéger ladite place du côté de la mer. Et tout cela prêt, huit mille hommes paysans des environs se mirent sus, pour eux assembler avec ladite armée de Gênes, où pouvoit avoir de douze à quatorze mille hommes, que gens de guerre que paysans. Aussi élurent les Génevois un duc du peuple, lequel étoit teinturier, et nommé Paul de Nove, auquel baillèrent gens et état, et à lui du tout soumirent leur affaire, pource que à leur mutin s'étoit montré toujours pour la querelle populaire. Et combien que sa femme, qui sage et avisée étoit, lui défendît et détournât la charge de l'office qu'on lui bailloit, toutefois il l'accepta, dont lui en advint ce qu'il devoit, comme sera dit par après.

Ainsi, comme cesdites choses s'exploitoient en la manière dite, messire Lucien de Grimaulx, seigneur de Monigue, fut, par aucuns de ses amis, de l'entreprise averti : dont à toute diligence fit avitailler et fortifier sa place, et manda quevir soldats en ses pays,

et ailleurs, et aussi en avertit messire Charles d'Amboise, lieutenant du roi delà les monts, en lui demandant secours pour le roi, de qui se disoit serviteur, et sadite place avec tous ses biens être à lui et de sa seigneurie. Tant fit ledit seigneur de Monigue, qu'il eut, par le commandement dudit lieutenant du roi, dix hommes d'armes et vingt archers de ceux de la compagnie de messire Yves d'Alègre, lors gouverneur de Savone; lesdits gens d'armes menés par un nommé Jean de Sainte-Colombe, lieutenant de ladite compagnie. Aussi y fut un autre nommé Arigoys, Basque, qui portoit leur enseigne; pareillement y furent envoyés dix archers de ceux du seigneur Jean-Jacques. Plusieurs gentilshommes, parents, et autres amis et sujets dudit seigneur de Monigue, sachant son affaire, le furent secourir et servir à leurs dépens, et se trouvèrent en nombre de deux cents hommes des siens bien armés audit lieu. Deux cent cinquante autres soldats françois, biscaïens, piémontois, pisains et lombards, mit le seigneur de Monigue dedans sadite place, où pouvoient être en tout environ de cinq à six cents hommes. Or étoit celle place moult bien artillée: car il y avoit dedans vingt et deux grosses pièces d'artillerie, toutes à roues, et pour battre murailles, d'autres moyennes et petites y avoit trois cent et dix-huit; comme j'ai su

par un des frères dudit seigneur de Monigue, qui dedans ladite place étoit durant le siége; et me dit celui, que telle munition de poudre y avoit, que c'étoit pour un an à tirer de chacune desdites pièces six coups le jour. Pour ladite artillerie exploiter, étoient dedans ladite place trente et deux bons canonniers et soixante hacquebuttiers. Ainsi étoit la place de Monigue garnie, et si très-forte, que pour y entrer n'y avoit qu'une passée d'étroite avenue. Dont des quatre parts d'icelle, étoient les trois environnées de mer, et l'autre ceinte de haut rocher encis d'amont jusques en bas; laquelle attendoit en cette manière la venue du siége desdits Génevois.

Le roi fut de ces choses averti par Philippe de Roquebertin, qui lors étoit au Palais de Gênes, lieutenant dudit seigneur de Ravestain, où n'étoit pas à grande sûreté. Car, de jour en autre, n'attendoit que l'assaut d'iceux vilains; mais il adoucissoit au plus qu'il pouvoit, et à belles paroles, dont savoit assez bien jouer, comme besoin étoit, les entretenoit, et tant, que toujours entre eux avoit sûreté d'aller et de venir. Toutefois le roi, après avoir su lesdites nouvelles, lui manda que si plus grand bruit survenoit à Gênes, que lui et ses gens se retirassent au château, le plus doucement qu'ils pourroient, et que là attendissent de ses nouvelles: ce que encore ne

firent, doutant que, s'ils se retiroient, les Génevois, suspectionneux de ce, ne se retournassent du tout, et aussi qu'ils crioient toujours *France! France!* et ne se déclaroient ennemis. Aussi manda le roi à messire Charles d'Amboise, son lieutenant delà les monts, et à messire Yves d'Alègre, gouverneur de Savone, que si lesdits Génevois alloient assiéger Monigue, que quelque bon nombre de gens d'armes, étant lors en garnison vers le côté dudit lieu de Savone plus près de Monigue, avec un autre nombre de gens de pied, fussent mis sus et envoyés audit lieu de Monigue, pour lever le siége, s'il venoit à tant. Ce qui fut fait, comme sera dit après.

Mais faut ores continuer propos sur l'entreprise des Génevois, qui par mer et par terre avoient leur armée prête, pour aller mettre le siége à Monigue : dont advint que, sur la fin du mois de novembre, ladite armée se mit en voie, et prit son chemin la côte de la mer, et au plus droit qu'elle sut. Et sitôt qu'elle fut aux champs, sept ou huit mille paysans des marchissans et confins de Gênes s'assemblèrent là, et tous ensemble marchèrent vers Monigue, criant toujours *France* et *populo*. Et adressèrent iceux Génevois à Menton et à Roquebrune, deux petites places, lesquelles ils prirent légèrement: car elles n'étoient fortes, ni fournies

de gardes; et aussi en tenoit le seigneur de Monigue peu d'estime : mais qu'il pût bien garder Monigue, laquelle étoit forte à merveilles et bien armée, étant à six vingt milles de Gênes, qu'elle tenoit en sujétion, et à l'avenue de Provence. Parquoi avoient iceux Génevois moult grande envie de la soumettre à leur seigneurie. Si firent tant par leurs erres, qu'ils approchèrent ladite place de Monigue. Et voyant la venue, un nommé Barthélemy de Grimaulx, capitaine de ladite place, fit artiller grande force d'artillerie à leur passée; et pour les vouloir attraire, fit sortir cent hommes, et iceux contre eux marcher trois à trois, comme pour leur vouloir donner la bataille. Les Génevois, voyant la saillie de ceux de la place, s'adressèrent à eux à grosse route; et là, commencèrent une bonne escarmouche, et s'entremêlèrent si à point, que de quinze à vingt d'iceux Génevois demeurèrent morts sur le champ, et trois du château fort blessés. Et en escarmouchant, ceux de la place se retiroient toujours, pensant que les Génevois les suivroient, pour leur donner une meute d'artillerie. Mais quand fut à l'approcher, jusques à la portée de l'artillerie, ils se doutèrent de l'amorce; parquoi s'arrêtèrent, et laissèrent les autres se retirer. Ce fait, avisèrent les lieux plus à main, pour mettre leur siége; et tout bien avisé,

premier qu'asseoir leurdit siége, sommèrent le seigneur de Monigue de rendre la place, en lui promettant tant d'argent qu'il voudroit demander, si le trésor de Gênes pouvoit suffire à ce. Lequel fit réponse qu'elle étoit au roi et à lui, et que si bien la garderoit, que jà vilain par force n'y mettroit le pied dedans. Ce dit, les Génevois bien marris firent crier à son de trompe devant ladite place, que celui du dedans qui voudroit tuer ledit seigneur de Monigue auroit trois mille écus, et celui qui mettroit le feu dedans les munitions de l'artillerie, en auroit cinq cents. Et ainsi s'essayèrent par argent d'avoir icelle place, mais ce fut pour néant. Dont assirent leur siége, et mirent leur artillerie en onze lieux, tant sur les montagnes, qui autour de là étoient, que sur les côtés, et au plain, où firent onze remparts.

IX.

Du siége et de la batterie du château de Monigue par les Génevois.

Du côté de la marine assiégèrent aussi ladite place, en manière que de leurs barques, caraques et galères pouvoient tirer contre les murailles et tours dudit château de Monigue; et tant commença ladite artillerie à

bruire et tempêter, qu'il sembloit que les rochers éclatassent. Les canonniers du dedans leur rabattoient tellement leurs coups, que homme d'eux n'osoit montrer le nez, qu'il ne fût mouché jusques au sang. Somme, la batterie fut tant mortelle, que à toute heure sans cesser dura plus de six jours, si que les coups du dehors furent estimés plus de six mille. Et tant ruèrent gros boulets, que en trois parts abattirent cent toises de muraille, ou plus, tant du côté de la mer que de l'avenue de la place.

Durant cette batterie, messire Yves d'Alègre, gouverneur de Savone, transmit Jacques d'Alègre, son fils, avec six cents laquais, à une ville près d'illec, nommée La Turbie, pour icelle garder et secourir ceux de Monigue, pour empêcher les vivres par terre, et ennuyer le siége par alarmes : ce qu'il fit souvent, et tant, que un jour, durant ledit siége, neuf enseignes de Génevois se mirent aux champs pour ruer sur ses gens, lesquels mit pareillement aux champs, et donna au travers, en sorte qu'il les mit en roupte et les défit. Plusieurs y demeurèrent, les autres furent pris, et les autres s'enfuirent. Audessus, et près de La Turbie, avoit une forte tour du duc de Savoie, où pareillement étoit grosse garnison de Savoisiens, lesquels aussi donnèrent souvent alarmes aux Génevois :

ainsi étoient ennuyés de tous côtés; toutefois battoient par terre et par mer la place de Monigue, et à tout pouvoir s'efforçoient de l'attérer. Et ce durant, le second jour du mois de janvier, ceux de la place firent une saillie sur ceux qui étoient à la garde de l'artillerie des Génevois, et se mirent hors jusques au nombre de vingt-cinq hommes armés, lesquels soudainement chargèrent sur lesdits gardes, qui étoient deux cents ou plus, et donnèrent si rudement, qu'iceux Génevois, pensant être surpris, abandonnèrent leur artillerie et s'enfuirent tout le cours. Et ce voyant, les soudards du château sortirent environ quatre-vingts, et se joignirent aux autres, lesquels tous ensemble approchèrent l'artillerie de leurs ennemis; et voyant qu'ils étoient foibles pour l'emmener, et que les Génevois à toute puissance les approchoient, ce nonobstant, avec gros clous de fer étoupèrent les trous par où se met le feu en l'artillerie, et en enclouèrent quatre des plus grosses pièces, en manière que un mois durant ne tirèrent plus. Durant ledit siége, plusieurs assauts y donnèrent les Génevois, mais toujours furent repoussés et battus; et pour ce, ne cessoient de ruer coups à toutes mains. Si étoient-ils souvent réveillés par ceux du dedans; car, le plus souvent des jours, faisoient courses et saillies, et en attéroient toujours quelqu'un.

Jacques d'Alègre, seigneur de Millau, étant lors à La Turbie, voulut aller pour quelque affaire à Nice, et prit avec lui partie de ses gens de pied et laissa le surplus pour garder le logis. Mais tantôt qu'il eut désemparé le lieu, les Génevois à grosse puissance, sachant le chef être absent, assaillirent La Turbie; et combien que bien fût par les gens dudit seigneur de Millau défendue, si fut-elle emportée, et les gardes prises et mises à sac.

Messire Yves d'Alègre, sachant toutes ces choses, et que le siége de Monigue avoit jà duré plus de trois mois, délibéra d'y aller pour vouloir lever le siége; si prit avec lui huit vingts hommes d'armes des siens, de ceux du marquis de Montferrat, de ceux de Montoison, et de ceux du capitaine Fontrailles, avec deux mille hommes de pied, sous la charge des capitaines Péralte, Espagnol; Hiérome Barnabo; Cossains, Estrelin; et quelques autres qui là étoient, et messire Mercure, Grec, avec cent Albanois; et ainsi se mit à la route, tirant vers Monigue, qui toujours étoit battue et assaillie des Génevois: ce qui moult ennuyoit à messire Lucien de Grimaulx, seigneur dudit Monigue, lequel leur faisoit souvent alarmes et ennuis.

Sur le commencement du mois de mars, ledit seigneur de Monigue fit une saillie de deux cents hommes sur le camp des Génevois;

et premièrement adressa sur le plus proche rempart, auquel étoient environ cent hommes des Génevois, lesquels furent surpris; car ils ne se doutoient de ladite saillie, pensant ceux de ladite place assez embesognés pour garder leurs murailles, et remparer les brèches d'icelles, qui étoient moult grandes. Si advint que le seigneur de Monigue avec sa bande se trouva contre ledit rempart, où Génevois sortirent garnis de leurs armes; et là s'entremêlèrent tellement, que lesdits Génevois furent outrés; et après assez long combat, tournèrent le côté, et se retirèrent à un autre rempart, delà près un jet de pierre, lequel rempart étoit fort, et gardé par aucuns des François qui s'étoient mis à la solde des Génevois. Aussi y avoit audit rempart Pisains à force, lesquels pouvoient être en nombre de trois à quatre cents. Avec le seigneur de Monigue étoit un homme d'armes basque, nommé Arigoys, porteur de l'enseigne de messire Yves d'Alègre, lequel Arigoys étoit hardi homme, et là se mit des premiers. La noise fut grosse, car ceux du dedans ne faillirent à charger à grands coups de pique et de hallebarde. Le seigneur de Monigue, qui étoit en la mêlée, enhardissoit ses gens, en donnant à tour de bras. Quoi plus? Si à point se battirent, que cinq de ceux du seigneur de Monigue furent là pris, et un tué, et le capitaine Arigoys

blessé. Du parti des Génevois moururent de vingt à vingt-cinq, et plusieurs blessés. Ce fait, après qu'alarmes furent faits par tout le camp, ledit seigneur de Monigue, avec tous ses gens, se retira le petit pas, et fut suivi des Génevois; mais furent iceux repoussés à coups d'artillerie et de trait, tant que sans autre dommage entra dedans sa place, à toute sa brigade.

Les Génevois, qui espies et découvreurs avoient par tout le pays, surent pour vrai que messire Yves d'Alègre, avec grosse roûte de gens d'armes étoit jà sur les champs, pour aller secourir Monigue et leur lever le siége. Lors furent envoyés de Gênes à Monigue deux commissaires nouveaux, c'est à savoir, Paul de Nove, leur duc, et un nommé Silvestre Justinian; et dirent tous les Génevois audit Paul de Nove, leur duc, que s'il pouvoit prendre Monigue, que à sa venue seroit reçu en curre triomphal, à la manière antique de Rome. Iceux arrivés audit lieu de Monigue, sachant la venue dudit seigneur d'Alègre, et que besoin étoit de mettre brièvе fin à leur entreprise, dirent: « Seigneurs Génevois, vous voyez que jà quatre mois entiers sont, que tenons ici le siége, où n'avons exploité chose à nous honorable, ni profitable à la chose publique; et tant plus y demeurerons, et moins y acquêterons, si, de meilleur vouloir et plus

haut courage, ne mettons mains en besogne. Assez êtes avertis de la venue du seigneur d'Alègre, qui à toute grosse puissance vient pour lever notre siége, s'il est le plus fort. Mais, pour obvier à tout inconvénient, nous est surtout métier de prendre cette place : ce que en bref nous faut exploiter, ou demeurer frustrés de notre intention, de laquelle est jà le roi de France assavanté. Parquoi donnons-y telle provision, que de plein assaut soit par nous ladite place emportée. Et ce fait, soyons sûrs de demeurer tout temps seigneurs en terre, et rois en la mer. » A chef de ces mots, chacun desdits Génevois reprit cœur, disant qu'ils mourroient tous ou qu'ils auroient la place; et firent recommencer une batterie, qui dura trois jours et trois nuits, sans cesser, du côté de Serranal, un lieu ainsi nommé dedans Monigue; et là attérèrent plus de cent toises de murailles; et à la ruine et chute d'icelles, les défenses basses furent étoupées, en manière que l'artillerie du dedans ne pouvoit nuire aux ennemis, et ne s'osoient montrer ceux de la place à la défense de la brèche : car elle étoit sujette aux montagnes où les Génevois avoient fait leurs remparts, et là leur artillerie atîtrée; et si étoient ceux de Monigue devers le côté de la mer tout à découvert : dont, des caraques et galères, tiroient les Génevois sur eux, en manière que homme ne s'o-

soit là arrêter, sans sa vie trop hasarder. Toutefois le seigneur de Monigue délibéra de mourir là avec tous ses gens, ou repousser ses ennemis. Voyant les Génevois que brèche à suffire avoient, pour devoir donner l'assaut, ordonnèrent le lendemain icelui être donné par quatre mille hommes, lesquels Paul de Nove, duc des Génevois, voulut mener et conduire; ayant souvenance du triomphe que les Génevois lui ont promis, s'il gagne la place. Or vint le jour que lesdits Génevois, avec leurs échelles et crampons, s'apprêtent de donner l'assaut; lesquels sur l'aube du jour font sonner trompettes et gros tabours de Suisses, et sortent en place pour commencer le hutin. Et eux ainsi en camp, Paul de Nove, leur duc, devant tous commença à dire : « A cette fois, se montreront le vouloir vertueux et pouvoir invincible du peuple génevois, qui onc par puissance d'homme vivant ne furent surmontés, ni à servitude soumis. Sus donc, Seigneurs! évertuez vos cœurs, et exploitez vos forces à cet affaire; car à ce fil pend le prix de votre los, l'avancement de votre honneur, et le rabais de votre réputation. Si à ce coup êtes vainqueurs, vie prospère acquêterez et immortelle renommée! Si lâchement êtes vaincus, la fin de vous sera reprochable à votre nom et honteuse à vos amis! Si fortune vous est adverse, mieux est

mourir en bataille, que fuir vaincu! « Ces paroles dites, chacun des Génevois, et tous ensemble, levèrent la main, disant que, pour crainte de mort, ne reculeroient un seul pas.

XI.

D'un assaut que les Génevois donnèrent au château de Monigue, où furent iceux repoussés et plusieurs d'eux occis.

Messire Lucien de Grimaulx, voyant que l'assaut étoit prêt à donner, ordonna, pour la défense de la brèche, sept postes, chacune de trente hommes : desquelles il en prit une pour lui, ordonnée à être mise au milieu des autres; à un sien frère, nommé messire Charles de Grimaulx, bailla l'autre; à Barthélemy de Grimaulx, son lieutenant, une autre; au capitaine Arigoys, à Christophe Royer d'Ast, à Antony Bence, et au commis de ses galères, à chacun d'iceux une desdites postes, ordonnées être mises tout le long de ladite brèche, qui étoit grande à passer cent hommes de front. Et iceux avertit que, au besoin et à relais, ceux desdites postes qui seroient les plus frais secourussent les lassés. Au seigneur de Sainte-Colombe, lieutenant de messire Yves d'Alègre, bailla une brèche près une des portes

du château à garder, avec trente hommes françois. Et ainsi assit ses postes, pour attendre l'assaut, en disant à ses gens : « Mes bons seigneurs et amis, le temps est venu que chacun de nous doit déplier la force du bras et la vertu du cœur, pour son honneur défendre et sa vie garantir, qui sont les choses entre autres plus dignes de recommandation. Dont mieux nous est ici mourir à la défense de ce, et en gardant notre place, que nous rendre à la merci des vilains, comme lâches et méchans : qui nous seroit à jamais un décri de voix commune et un reproche de vilenie. Si nous sommes peu de nombre au regard des ennemis, nécessité, qui, à besoin, renforce les craintifs, par vive raison nous doit rendre invincibles. Si nos murailles sont bréchées, il n'est forteresse que de gens vertueux. Et vous souvienne qu'audacieux vouloir est un rempart inexpugnable. » Ce dit, chacun prit cœur, en sorte que la mêlée leur tardoit à venir. Et est à savoir que sur le lieu avoit provision de grosses pierres, pour ruer sur ceux qui voudroient écheller la muraille, huiles bouillantes, lances de feu, chaux vive, poix, et soufre ardent, pour donner à ceux qui approcheroient ladite muraille, et force artillerie dedans les tours et défenses de la place, pour tirer à la traverse.

Et ainsi tout autour de la brèche, atten-

doient ceux de Monigue la venue de l'assaut, lequel fut commencé un matin, sur le point du soleil levant, que Paul de Nove, duc du peuple de Gênes, avec quatre mille hommes, Génevois et Pisains, approcha la muraille, à tout grand nombre d'échelles. Et à l'approcher, l'artillerie des deux côtés commença à tonner comme tempête. Des montagnes, et de la mer, tiroient les Génevois sur ceux de la place, dont plusieurs en affolèrent. Mais pour ce, nul désemparoit, pour doute de mort. Et tant fut, que main à main se combattirent, les uns à la brèche, les autres sur les échelles, tant mortellement, qu'on ne voyoit que gens ruer par terre. Ceux du dedans, à grands coups de piques repoussoient ceux qui les approchoient. Les Génevois s'efforçoient à relais de gagner la place; et là étoit Paul de Nove, qui fit ses efforts, et très-hardiment le fit. Car toujours, combien qu'il fut vieil et ancien, si étoit-il des premiers qui encourageoit moult les autres, et tant qu'un Pisain, du parti des Génevois, monta, l'enseigne au poing, par une échelle, jusque sur le bord de la muraille, laquelle n'étoit du tout mise à bas, et mit un pied dessus voulant entrer, et criant *populo! populo!* Là eut merveilleuse foule : car les Génevois de toutes parts échellèrent la muraille, et assaillirent la brèche : à quoi résistèrent les Monigois de telle force, que des

Génevois plusieurs furent renversés. Celui qui portoit leur enseigne s'efforçoit d'entrer, et donnoit sur le côté, où un nommé Antony Bence, Monigois, tenoit sa poste, lequel se défendit avec force immodérée; et lui, voyant l'enseigne des Génevois un pied sur la muraille, adressa là si à point, que d'un coup de pique, qu'il rua de toute sa force, le renversa du haut en bas, lequel fut à la chute tout accravanté. L'enseigne ainsi par terre, ceux de Monigue se ravigourèrent, et s'efforcèrent de nouveau, en jetant huile bouillante et soufre ardent, à tout lances de feu, sur ceux qui assailloient la place, tellement que les Génevois furent repoussés, et abandonnèrent la muraille toute enrougie de leur sang. Dont fut cessé l'assaut, qui plus de cinq heures avoit duré. Leurs échelles demeurèrent là, qui servirent de bières pour emporter les morts, dont il y en avoit de trois à quatre cents. Et ne moururent de ceux de la place que trois seulement, mais grand nombre y eut de blessés.

Durant l'assaut, les Génevois voulant amuser partie des soudards de la place, afin que tant de gens ne fussent à la défense de la grande brèche, prirent barques couvertes, brigandins et autres bateaux, jusques au nombre de vingt; et dedans mirent quatre cents hommes de guerre, lesquels abordèrent

leurs bateaux à l'entrée du port, vers une tour nommée l'Éperon, et là avec leurs échelles descendirent et prirent terre, comme pour vouloir assaillir ladite place, de celui côté. Dont ceux qui étoient aux défenses de celle part, voyant iceux Génevois descendus, tout soudainement donnèrent coups d'artillerie contre leurs barques et brigandins, si qu'ils les percèrent, en manière que l'eau entra dedans, tant qu'ils allèrent à fond : et ainsi demeurèrent ceux qui étoient descendus, entre la muraille de la place et le bord de la mer, au danger de leurs ennemis. Or avoient-ils grand nombre d'échelles, lesquelles dressèrent contre la muraille, et s'essayèrent de monter; mais à grands coups de pierre et de hacquebuttes, furent repoussés et battus, en sorte qu'ils furent contraints d'abandonner leurs échelles. Et voyant que leurs barques et brigandins étoient à fond, ne surent où prendre sûreté, si n'est derrière une grosse tour, où se mussèrent pour le danger du trait, et demeurèrent jusques à ce que l'assaut fût du tout fini, que le seigneur de Monigue sut leur piteux affaire; qui de ce fut bien joyeux; et pour en faire la raison, fit sortir par une poterne, du côté où ils étoient, cent hommes des siens, lesquels les allèrent réveiller, et donner au travers, en manière que, sitôt qu'ils cuidoient prendre plaine, l'artillerie les affo-

loit : dont en furent aucuns tués, et les autres noyés à la rive de la mer, et tous occis, quatre-vingts d'iceux réservés seulement, lesquels furent pris et menés au château de Monigue.

XI.

Comment les Génevois levèrent leur siége de devant le château de Monigue.

Durant ce, messire Yves d'Alègre approchoit de tant, que les Génevois surent sa venue; et voyant qu'ils ne prendroient la place de Monigue, deux jours après ledit assaut, brûlèrent leurs loges et barraques; puis mirent leur artillerie en mer, et s'en allèrent partie par mer et partie par terre. Les uns tirèrent vers une place sur la marine, nommé Port-Morice, l'autre partie des Génevois s'en allèrent droit à une place nommée Vintimille, laquelle ils tenoient, et de là à Gênes. Messire Yves d'Alègre, sachant leur déloger, les suivit avec ses gens d'armes, et reprit Menton et Roquebrune, qu'ils avoient pris en allant mettre le siége à Monigue, lesquelles places se rendirent sans nulle défense; et aussi prit Port-Morice, laquelle se rendit par composition de dix mille ducats. Ce fait, ledit seigneur d'Alègre s'en retourna à Savone, et ses gens, chacun à sa garnison.

XII.

Du révoltement de Gênes, et comment messire Galéas de Salazar prit aucuns Génevois au collége de Saint-Francisque à Gênes.

Avant le temps du siége de Monigue, dedans la ville de Gênes, au Palais d'icelle, étoit pour le roi un nommé Philippe de Roquebertin, lequel entretenoit le plus doux qu'il pouvoit le peuple de la ville, qui, durant ledit siége, ne s'étoit encore déclaré contre le roi, mais crioit toujours *France* et *populo*.

Or advint lors que le huitième de février, à un jour de quelque fête, grand nombre de Génevois furent à Saint-Francisque, un collége de cordeliers, assis au pied de la citadelle du château de Gênes, où illec ouïrent le commencement de vêpres. Là fut messire Galéas de Salazar, en voyant iceux Génevois en ses dangers, dit qu'ils étoient de bonne prise, vu que jà avoient commencé la guerre, et assailli aucunes places du pays du roi, et que encore tenoient le siége à Monigue, terre dudit seigneur : parquoi fit garder les portes de l'église, et iceux prit, et envoya dedans le château prisonniers, lesquels traita rudement, et les enferma dedans un lieu, où avoit

un moulin à bras ; èsquels faisoit tourner ledit moulin, et moudre le blé à grand'peine et travail, sans leur donner que du pain et de l'eau, ce que n'avoient iceux Génevois accoutumé ; auxquels demandoit grand'somme d'argent pour leur rançon, de laquelle ne vouloient finer, disant qu'ils étoient pauvres et que de tant grosse rançon ne sauroient faire paie, parquoi furent pour un temps mal traités. Dont ceux de la ville s'en allèrent plaindre à Philippe de Roquebertin, lieutenant du gouverneur pour le roi, auquel dirent que le capitaine du château n'avoit querelle contre eux, et qu'il ne devoit prendre ni détenir les gens de la ville, qui tenoient pour le roi et étoient ses sujets, et beaucoup d'autres raisons alléguèrent. Dont celui de Roquebertin, pour complaire au peuple, et pour doute de commune insulte, leur promit d'en parler au capitaine, et de lui remontrer son tort, en façon que lesdits prisonniers seroient rendus, ou pour le moins traités très-bien et humainement, ce qui adoucit quelque peu le peuple. Si s'en alla ledit Roquebertin au château, et dit au capitaine comme la ville étoit presque révoltée, au moyen des prisonniers qu'il détenoit ; parquoi avisât qu'il en devroit faire, en façon que le profit du roi et son honneur y fussent gardés. Sur quoi répondit ledit capitaine, qu'ils étoient ses vrais

prisonniers, et qu'ils étoient de prise, vu qu'ils avoient commencé la guerre et assailli les places du roi : parquoi ne les rendroit, si le roi ne lui mandoit expressément.

Tandis que ces choses s'exploitoient, le roi averti du tout, et sachant la révolte de Gênes, dit qu'il pourvoiroit à ce : dont pour vouloir mettre provision de plus à la garde de sondit château de Gênes, qui étoit la principale place et meilleure défense, transmit celle part un nommé Allabre de Saule, son huissier de chambre, par lequel écrivoit et mandoit par créance à messire Charles d'Amboise, son lieutenant-général delà les monts, à Philippe de Roquebertin, lieutenant du gouverneur de Gênes, et à messire Galéas de Salazar, capitaine du château de Gênes, son vouloir touchant son affaire de delà. Lequel Allabre s'en alla en poste, et si tôt, que en moins de six jours fût à Milan devers le lieutenant du roi, auquel, en ensuivant sa charge, bailla ses lettres et dit sa créance. Après que le lieutenant du roi eut vu et ouï ce que mandé lui étoit, au plus tôt qu'il put dépêcha ledit Allabre, auquel bailla gens et moyens pour le guider jusques à Gênes, ainsi que le roi lui mandoit par ses lettres, et lui bailla un chevaucheur d'écuyerie, pour lui rapporter nouvelles de l'exécution de son fait. Ainsi s'en va ledit Allabre son droit chemin,

tirant à Gênes; et premier adressa à un lieu, nommé le bourg de Busale, à quinze milles près de Gênes, et là trouva un nommé messire Robert Spinole, frère du seigneur de Sarraval, Génevois. Auquel dit ledit Allabre, que ledit de Sarraval, son frère, l'adressoit à lui, avec un sien serviteur, qu'il lui avoit baillé pour le conduire, et prioit ledit messire Robert que, le plus tôt et le plus droit que possible seroit, le fît adresser et mener à Gênes. Ce qu'il fit par un marchand dudit bourg, qui savoit le plus couvert chemin et sûres adresses pour aller audit lieu. Si le mena celui marchand tout sûrement jusques à l'entrée d'un lieu nommé Poulceuvre, qui est l'avenue des détroits des montagnes de Gênes, et lui dit celui marchand, que là étoit le plus dangereux de leur passage; car delà étoient aucuns des capitaines et chefs des Génevois mutins, et mêmement un nommé Guillon, capitaine de Poulceuvre, par lequel étoit venu le moyen de la première division de Gênes, comme j'ai dit dessus. Toutefois passèrent outre, sans autre danger, et approchèrent la tour de la Lanterne, nommée la tour de Codefa, assise en mer, entre la ville de Gênes et un bourg nommé le bourg de Saint-Pierre-d'Arêne, regardant sur le môle. Et eux étant au droit de la Lanterne, pour ce que lors faisoit froid, ledit Allabre enchaperonné pensa que lui

en cette manière ne passeroit, sans être de plusieurs regardé, enquis, et par aventure arrêté de ceux de la ville, ôta son chaperon, et mit une chaîne d'or au col, qu'il avoit baillée à garder à sa guide; et ainsi passa tout sûrement jusques au Palais, où descendit et envoya loger ses chevaux. Puis demanda à quelqu'une des mortes-paies dudit Palais, où étoit un nommé Philippe de Roquebertin, lieutenant du seigneur de Ravestain, lequel le mena en la chambre de celui Roquebertin, qu'ils ne trouvèrent là; car il étoit allé ce jour au sermon, et devoit dîner en ville avec aucuns des citadins, lesquels il entretenoit toujours de douces paroles, comme besoin lui étoit. Ledit Allabre, au plus tôt qu'il put, manda à Roquebertin qu'il étoit là venu de par le roi, et qu'il avoit affaire hâtivement à lui : dont celui Roquebertin à toute diligence s'en alla au Palais, où ledit Allabre lui bailla les lettres que le roi envoyoit, et celles de messire Charles d'Amboise, et lui dit la créance qu'il avoit à lui dire, contenant que, tout incontinent les lettres vues, ledit Roquebertin s'en allât à Milan devers ledit messire Charles d'Amboise, lieutenant du roi; et que premier eût à bailler audit Allabre les mortes-paies du Palais, où pouvoient être trois cents hommes, pour les mettre où le roi lui avoit mandé. Lequel Roquebertin dit : « Volontiers accomplirai-je le

mandement et vouloir du roi ; mais difficile chose seroit à faire promptement, et sûrement me déloger : car si les mortes-paies abandonnent le Palais, le peuple de Gênes pourra penser que le roi se défie d'eux et que leur machination est clairement découverte, parquoi moi et tous les François qui devant eux nous trouverons, serons en danger de la vie : dont est besoin différer la chose quelque peu de temps. » A quoi ne voulut entendre ledit Allabre, disant : « Non, il est besoin de faire le vouloir du roi, qui est de promptement retirer ses mortes-paies, et les mettre à la garde du château, qui grand besoin en a ; et si par aventure ils sont défaits ou empêchés par les Génevois, et que guerre soit du tout ouverte, à grande difficulté pourra être ledit château garni de gens d'armes. Et en outre vous devez savoir que, au moyen de la prise d'aucuns Génevois que le capitaine dudit château détient, tout le peuple de Gênes en est mutiné, et prêt à dire le mot contre le roi : dont est métier, au plus tôt que faire se pourra, et avant que plus de bruit se lève, de renforcer le château ; et tant y a que jà pense le roi que vous soyez avec lesdites mortes-paies audit château, ainsi que jà long-temps vous a mandé, comme il m'a dit à mon partement, et que là vous trouverois. Pour ce, n'est heure de plus différer, mais faire le vouloir du

roi. » Oyant celui Roquebertin ce que dit est, pria ledit Allabre, que au moins voulsit premier demeurer illec deux ou trois jours, et que ce pendant il trouveroit moyen de sortir de la ville et échever le danger des vilains : ce que ne voulut ledit Allabre, mais dit que plus ne demeureroit au Palais. « Car j'ai, dit-il, lettres adressant à messire Galéas, capitaine du château, lesquelles faut à toute diligence à lui présenter ; car j'ai, de ce, commandement exprès du roi, auquel me faut, toutes choses laissées, obéir. » Ce dit, voyant celui Roquebertin que autre chose ne pouvoit, et qu'il étoit force que ledit Allabre s'en allât au château, dit : « Or allez en la garde de Dieu ; je vous baillerai une mule et un gentilhomme, pour vous conduire et accompagner jusques au château, afin que la ville ne se doute de notre affaire. Allez le plus celément que pourrez, et par voies obliques, que la guide que je vous baille vous saura mener. Et au surplus, je vous transmettrai toutes les mortespaies du Palais, de nuit, afin que par les vilains ne soient avisées ou arrêtées. » Ce dit, ledit Allabre avec sa guide monta à cheval, et dit à sa guide qu'il le menât vers la marine à l'opposite de là où il vouloit aller, afin que les Génevois ne sussent où il tiroit. Et ainsi s'en alla vers la marine à quartier, et retourna par rues secrètes et foraines, tant que sans

empêchement se rendit au château, où trouva messire Galéas de Salazar, capitaine de ladite place, auquel bailla les lettres du roi, et lui montra mandement dudit seigneur, comme il faisoit et ordonnoit ledit Allabre capitaine de Saint-Francisque, qui est un collége de cordeliers, assis au pied de la citadelle du château, bien renfermé et fort à merveilles, lequel peut secourir le château, et être du château secouru contre la ville : dont étoit besoin mettre garnison dedans ledit collége. Aussi mandoit le roi, par lettres auxdits soudards du Palais, qu'ils eussent à obéir audit Allabre en cet affaire, comme à sa personne, après le département de Roquebertin.

Celui messire Galéas, capitaine du château de Gênes, voyant les lettres que le roi lui écrivoit, et le mandement susdit, reçut joyeusement ledit Allabre. Et sommairement tous deux ensemble parlèrent sur leur affaire, disant, pour conclusion, que métier étoit que Philippe de Roquebertin, lieutenant du Palais, montât jusques au château, pour parler plus amplement de leurs besognes, et savoir à lui de l'état et manière des vilains de Gênes, et quel vouloir ils avoient; pour y pourvoir selon leur possible. Ainsi transmirent message secrètement devers ledit Roquebertin, le priant qu'il voulsit aller par-devers eux, pour parler d'aucunes choses, touchant les

affaires du roi; et que le capitaine du château fût allé parler à lui, mais il n'osoit abandonner le château, parquoi le prioit bien fort qu'il lui plût monter jusques audit lieu : ce que ne voulut ledit Roquebertin, disant que, pour la doute de la commune qui grandement étoit émue, n'oseroit, et que s'il faisoit semblant d'y aller, le peuple l'assommeroit, car il étoit tout effréné, et en branle d'ouvrir la guerre aux François. Quoi plus? Si n'est que ledit Allabre manda à Roquebertin, s'il ne pouvoit monter au château, qu'il lui envoyât les mortes-paies du Palais, comme le roi lui avoit mandé : ce que promit de faire celui Roquebertin, dedans quatre jours après; pendant lequel temps, il pratiqua aucuns des plus autorisés de Gênes, par douces paroles et moyens exquis, pour envoyer à Milan ambassadeurs par-devers messire Charles d'Amboise, lieutenant du roi, lequel avoit puissance sur touts affaires, et que avec lui pourroient telle chose traiter, que ce seroit au profit de la ville et bien de la chose publique; et que, de sa part, il y besogneroit en manière, que Gênes pourroit connoître qu'elle auroit un ami en lui. Toutefois ces belles choses leur disoit ledit Roquebertin, pour trouver moyen de sortir de la ville avec eux, et se retirer à Milan, pour la sûreté de sa personne : auxquelles choses s'accordèrent les

Génevois, et à chef de quatre jours, lui baillèrent ambassades, pour aller avec lui à Milan devers ledit lieutenant du roi. Et sur ce propos, se mettent en avant lesdits de Gênes, accompagnés de trente chevaux, et prennent leur chemin vers le bourg de Busale. Or avoit ledit Roquebertin, premier que partir de Gênes, dépêché une poste, et icelle envoyé à Milan, pour avertir le lieutenant du roi comment il menoit les ambassades de Gênes par-devers lui. A quoi fit réponse ledit lieutenant du roi, que de lui il n'avoit commission ni puissance aucune de faire avec lesdits Génevois quelque traité, ni de les ouïr: à celle fin, leur renvoya la même poste pour de ce les avertir. Lesquels Génevois oyant ladite réponse, très-mal contents s'en retournèrent à Gênes, et ledit Roquebertin avec son train prit son chemin droit à Milan.

Le même jour que celui Roquebertin partit de Gênes, dit à un nommé Maubouvier, et à un autre nommé François de la Fuste, des soudards du Palais de Gênes, que, la nuit ensuivant de son partement, eussent à mener et conduire les autres soudards dudit Palais à Saint-Francisque, dont étoit capitaine ledit Allabre, car ainsi l'avoit mandé le roi. Dont icelle nuit se rendirent lesdits Maubouvier et François de la Fuste à Saint-Francisque, avec six vingt et sept d'iceux soudards. Les au-

tres, qui étoient en nombre deux cents ou environ, demeurèrent avec un nommé Averluch, Allemand, qui portoit l'enseigne du seigneur de Ravestain, leur capitaine, lequel Averluch ne voulut servir le roi, ains fit mutiner lesdits compagnons, dont y avoit plusieurs François, lesquels se mirent au service et à la solde des Génevois.

Dedans le Palais de Gênes, étoit demeuré un nommé messire Étienne de Cernerieu, docteur, lequel avoit là laissé Philippe de Roquebertin, pour être son lieutenant. Mais voyant la retraite des soudards dudit Palais, et le peuple de Gênes ému, dit qu'il s'ôteroit du chemin, comme les autres : ce qu'il fit; car la nuit ensuivant, il délogea sans trompette, et s'en alla d'emblée devers le lieutenant du roi, qui lors étoit à une petite ville nommée Gamallo, terre de Milan. Et de là s'en alla audit lieu de Milan, pour être plus à sûr.

Lorsque lesdits Maubouvier et de la Fuste eurent mené ce qu'ils purent de leurs gens devers l'huissier, Allabre, au matin, dedans ledit collége de Saint-Francisque, reçut le serment d'iceux, de bien et loyaument sous sa charge servir le roi.

Le même jour que les soudards eurent fait le serment, comme dit est, ledit Allabre, capitaine de Saint-Francisque, voyant grand nombre de frères être léans, doutant long

siége, et que, au moyen de trop de gens, les vivres se pussent diminuer et défaillir, et venir autres inconvénients, appela le gardien, auquel dit que pour les causes susdites étoit requis d'en envoyer partie, et retenir ceux seulement qui métier faisoient pour le service divin : parquoi ledit gardien en envoya tous lesdits frères, réservés cinq, et lui sixième.

Tout cela fait, ledit capitaine se prit garde de sa place, et l'environna de tous côtés, pour icelle aviser; et aux lieux qu'il vit besogneux d'aide fit faire forts et remparts, où lui et ses gens mirent la main à l'œuvre, en manière qu'ils n'eurent doute de la force des Génevois, ni crainte de leur siége.

XIII.

Comment les Génevois se mirent sus contre le roi, et assiégèrent le Castellat de Gênes, et prirent par composition; et comme sur ladite composition, ils occirent inhumainement les François qui dedans étoient.

Tantôt que les ambassadeurs de Gênes furent retournés du bourg de Busale audit lieu de Gênes, sans avoir été ouïs du lieutenant du roi; et sachant aussi les Génevois comment le capitaine du château de Gênes avoit pris aucuns de leurs citoyens, que encore te-

noit prisonniers et iceux traitoit très-rudement; connoissant aussi par l'absentement des soudards du Palais, qui s'étoient retirés au château, que les François ne se fioient plus en eux, et que de tous points leur entreprise étoit découverte, tinrent entre eux une tourbe commune ou conseil populaire, où plusieurs propos écartés et raisons inconsultes furent mises sus. A ce conseil, furent appelés Paul de Nove, duc du peuple de Gênes, Manuel de Canale, Demetrius Justinian, Antoine de Ciuli, le capitaine Ternatin, Guillon, capitaine de Poulceuvre, et autres de ceux qui étoient venus du siége de Monigue, et grand nombre d'autres, tant du peuple gras que de la commune; lesquels, après plusieurs allégations désordonnées, conclurent de déclarer eux et la ville de Gênes contre le roi, et dès-lors commencer leur rebellion, et tuer tous les François qu'ils pourroient trouver et prendre dedans leurs pays; tant que, pour commencer, tous à une voix crièrent: *Populo! populo!* taisant leur cri de: *France! France!* que jusques à celle heure avoient toujours crié.

Avec leurs cris impétueux et bruit de peuple effréné, s'en allèrent assiéger une petite place nommée le Castellat, étant assise audessus du château de Gênes, dedans les montagnes, en laquelle étoient vingt François et trois femmes, sous la charge d'un nommé Re-

gnault de Nouaille, capitaine de ladite place; et un jour de vendredi, lendemain de la mi-carême, sur l'heure du point du jour, approchèrent lesdits Génevois le Castellat, et commencèrent à tirer encontre leur artillerie, sans cesser, depuis le matin jusques au soir sur le vêpre. Les François qui dedans étoient se défendirent au mieux qu'ils purent; mais pource que la place étoit mal avitaillée et dépourvue de secours, les soudards parlamentèrent, disant aux Génevois : « Nous rendrons la place, nos vies et bagues sauves, ou sinon sommes délibérés de vivre et mourir ici à la défense de nous et de notre place. » Les Génevois, voyant qu'ils ne les auroient par force, sans avoir partie à la perte, combien qu'ils eussent juré la mort de tous les François qui là étoient; toutefois jurèrent et promirent ladite composition, touchant la vie et bagues sauves desdits soudards: ce que ne tinrent les traîtres; car tantôt que la place fut rendue et mise entre leurs mains, la commune forcenée ne voulut tenir ladite composition, mais, malgré aucuns des principaux de leur armée, qui avoient entre les mains lesdits soudards françois, leur ôtèrent et occirent cruellement. Car aux uns encroisèrent les bras et attachèrent, et leur fendirent le ventre et l'estomac, en leur arrachant le cœur et les entrailles du corps; puis piquèrent les cœurs d'iceux contre poteaux, et se

souillèrent les mains dedans le sang des morts inhumainement; les autres taillèrent en pièces sans pitié, avec les femmes qui là étoient, lesquelles firent mourir de tant cruelle et étrange mort, que l'horreur du fait me défend d'en dire la manière. Somme, de tous ceux n'en échappa qu'un tout seul, nommé Nicolas de Noyers, Laonnois, lequel, après la prise de la place, et ainsi qu'on tuoit ses compagnons, fut pris par aucuns marchands de Gênes étant là, qui le connoissoient et avoient eu avec lui quelquefois paroles familières: dont celément firent tant qu'ils le mussèrent et déguisèrent, puis lui baillèrent de l'argent, et tellement firent qu'il se sauva et se retira au château de Gênes, où depuis me trouvai et parlai à lui, par lequel je sus lesdites choses, et les noms d'aucuns de ses compagnons morts, nommés Regnault de Nouaille, leur capitaine, Nicolas d'Angu, le bâtard du Chillou, Guillaume du Croq, Pied-d'Argent, Jean de Saint-Ouyn, Gounon et un sien fils, Artus, Morterre, Claude du Pin, Grand-Jean, d'Ozillac, Jannot, le canonnier, un nommé Robert, et trois autres, avec trois femmes, qui furent tous mis à sac.

XIV.

Comment les Génevois assiégèrent le collége de Saint-Francisque de Gênes et le château dudit lieu.

Après qu'iceux Génevois eurent pris le Castellat de Gênes, et occis les François qui là étoient, dirent qu'il falloit faire encore plus; et conclurent d'assiéger le château, qui étoit fort à merveille, bien avitaillé, et garni de bons soudards, avec grand nombre de grosse et bonne artillerie, étant assis entre le sommet de la montagne et la ville de Gênes, comme à mi-chemin desdits lieux. Entre lequel château et ladite ville, avoit deux forts, c'est à savoir: la citadelle, dont l'issue regardoit devant la grande porte de l'église de Saint-Francisque devers la ville, tout en pendant, et de mal-aisée advenue; laquelle citadelle étoit fortifiée de bastilles et remparts, force gens, et bonne artillerie; l'autre fort étoit le collége de Saint-Francisque, par lequel on descendoit en la ville par diverses rues, tirant au Dôme et au Palais de Gênes; lequel collége étoit enceint et fermé, du côté de la ville, de bonnes et grosses murailles, bien tournellées, et garnies de bonne artillerie, avec bons soudards prêts d'attendre le siége et les assauts desdits

Génevois, qui étoient tous en armes par les rues de Gênes, et tant émus, que tous d'une voix dirent qu'ils prendroient le château de Gênes d'assaut, ou que tous y demeureroient. Mais premier s'en entrèrent au Palais, d'où s'étoient retirés les François, comme sages; et là dedans ne trouvèrent à qui méfaire, si n'est qu'iceux vilains, voyant les armes du roi là partout semées, avec lances et piques les égratignèrent et effacèrent de tous points. Et, ce fait, fermèrent et barrèrent toutes les rues, ruettes, chemins, passées, et avenues, pour aller du château à la ville; et avisèrent de tous côtés l'assiette du château, pour y mettre le siége, qui leur sembla mal à main de tous côtés, fors devers Saint-Francisque, pource que de celle part ils pourroient faire, dedans aucunes maisons qui près de là étoient, leurs taudis et remparts, et être toujours au couvert, et avoir à tout besoin gens à relais. Et pour mieux à sûreté approcher, ils percèrent les rues et maisons de lieu à lieu, pour aller à couvert hors le danger de l'artillerie du château, jusques encontre les murailles dudit collége de Saint-Francisque; et assirent leur artillerie en divers lieux: entre autres, firent un rempart devers Besagne, touchant à un lieu nommé Pavie, près d'un collége de nonnains; et là atîtrèrent un gros canon, nommé le Lizard, qu'iceux Génevois avoient em-

prunté de la seigneurie de Pise; près un autre lieu, où autrefois avoit eu un château, du côté dèvers Saint-Roch, atîtrèrent une autre grosse pièce d'artillerie, nommée le Buffle, laquelle aussi avoient eue des Pisains. En plusieurs autres lieux de la ville, et du côté de Besagne, avoient fait boulevards et forts, pour mettre leur artillerie grosse et menue, pour tirer contre le château et Saint-Francisque, aux lieux plus à main pour leur siége. Et ordonnèrent entre eux gens pour tenir ledit siége nuit et jour, et y obéir à relais, sans jamais cesser de tirer artillerie et donner assauts, jusque la place fût prise, et les soudards, morts ou affamés.

Messire Galéas de Salazar, capitaine du château, voyant le siége d'iceux Génevois assis devant lui, fit emboucher plus de cent pièces d'artillerie grosse et menue droit à la venue du siége; et en fit mettre hors le château, à l'entrée de la citadelle, au sommet d'un haut terrier, une grosse serpentine, la bouche dessus la ville, et au droit du môle de Gênes, pour défendre le passage aux ennemis, et ruer sur les maisons et au travers des rues de Gênes. La citadelle et le collége de Saint-Francisque furent pareillement garnis de soudards, de vivres et d'artillerie, et chacun prêt d'exploiter la guerre, laquelle fut commencée par les Génevois, qui, de première

avenue, chargèrent sur ledit collége de Saint-Francisque, et là ruèrent coups d'artillerie, à toutes mains. Ceux du château, qui étoient au-dessus, commencèrent à rendre leur meute d'artillerie aux Génevois, et tirer droit à leurs remparts, et au travers des rues et maisons de la ville, tellement qu'il sembloit que tout tremblât. Les femmes et petits enfants abandonnèrent les hauts étages de leurs maisons, pour l'horrible bruit et dangereux coups que l'artillerie des François donnoit autour d'eux, et se mirent sous les chambres basses voûtées de leursdits logis. Pareillement les Génevois ruoient coups, sans cesser, contre les tours et murailles du château, et le plus souvent contre les défenses de Saint-Francisque et au travers de l'église, pource que les soudards et les frères dudit collége tiroient aux ennemis par grands trous et larges pertuis, qu'ils avoient faits au travers de la muraille de ladite église, dont endommageoient fort les Génevois. Parquoi n'épargnoient icelle église, mais tiroient au travers, de tous côtés; et tant, que tantôt après ce, je étant dedans ladite église, vis partie du chœur et piliers d'icelle par terre, et les voûtes percées en plusieurs lieux, et entre autres coups étranges, vis une image de crucifix, étant sur la porte du chœur dudit collége, ayant le bras dextre percé près du coude d'un coup d'une pièce

d'artillerie, et plusieurs autres images brisées et rompues. Somme, la batterie étoit merveilleuse de tous côtés; car nuit et jour, duroit le bruit.

Lorsque les Génevois eurent battu longuement ledit collége, dirent qu'il y falloit donner un assaut, pour voir la résistance des François et leur manière de défendre; et eux à tout grosse brigade, un lundi après la micarême, garnis de crampons et échelles, avec grand bruit de peuple et son de gros tabours de Suisses, approchèrent la muraille dudit collége, du côté d'un fort jardin qui là étoit à main senestre, au-dessous dudit collége, près d'un lieu nommé Fontaine-Amoureuse; et là commencèrent à dresser leurs échelles, et donnèrent le combat main à main aux François, lesquels à tour de bras reçurent les Génevois, tellement que du haut en bas plusieurs furent renversés et à grands coups de piques et hallebardes furent renvoyés; et deux de leurs échelles sur eux, gagnées, et vingt hommes d'iceux, morts au pied de la muraille, avec grand nombre de blessés. Des François y moururent deux hommes seulement, et huit y furent blessés.

Ce fait, voyant, lesdits Génevois, que à ce lieu ne pouvoient rien faire de leur avantage, dirent que par un autre côté assaudroient le fort: dont furent querir, par les maisons delà

près, gros monceaux de fagots secs, et autres fustes graissées d'huile et de soufre; et à grosse foule approchèrent la première porte de l'entrée dudit collége, laquelle fut défendue des François, et la herse abattue, qui fut incontinent environnée de fagots, pleins de soufre parmi, tellement que ladite herse fut à coup brûlée et en flammes. Ce fait, là eut combat à outrance; car les Génevois mirent tout leur effort de gagner celle entrée, et les François tout leur pouvoir pour la défendre, comme ceux qui à ce hasard voyoient leur honneur branler, et aventurer leur vie: ce qui tant les hardia, que à coups immodérés repoussèrent les Génevois, et malgré eux réfortifièrent leur entrée. Jusques à temps ferai silence de ce siége, pour toucher d'aucunes choses que le roi lors exploitoit en son royaume de France.

XV.

Comment le roi, sachant la rebellion de sa cité de Gênes, et les exploits par ci-devant faits, se mit à chemin pour tirer celle part.

De la rebellion de Gênes, et de tous les efforts qu'elle avoit jà faits, fut incontinent le roi par ses postes averti: de quoi ne se mut que bien à point; mais bien pensa d'y pour-

voir à l'aide de Dieu, et en faire telle raison que ce seroit au châti d'icelle pour jamais, et à la crainte des mutins; disant que lui-même iroit en personne, pour voir à l'œil le défaut des méchants, et dûment le réprouver, et connoître le bien-fait des vertueux, pour à temps le rémunérer. Mais premier que désemparer, mit ordonnée police aux affaires de son royaume, tant à l'état de la justice qu'à la sûreté des pays; voulant que à la garde de son pays et duché de Bourgogne, messire Louis de la Trimoille, en qui avoit singulière fiance, avec huit cents hommes d'armes et grand nombre de gens de pied, son lieutenant-général demeurât.

Ce fait, entour la fin du mois de janvier, en l'an susdit mil cinq cent et six, se mit à chemin tirant droit à Bourges. Tous les gentilshommes de sa maison, archers de la garde, Allemands, et généralement tous ses pensionnaires, le suivirent. Maître Georges, cardinal d'Amboise, qui plus d'autorité avoit envers lui que nul autre, étoit toujours avec lui; lequel avoit le maniement de toutes ses affaires, pour icelles voir, connoître et dépêcher. La reine pareillement, voyant l'entreprise du roi touchant le voyage de delà les monts, pour le vouloir, si elle eût pu, détourner, le suivit; et lorsqu'elle ne lui osoit dire, par douces remontrances ou amiables paroles, son intention sur

l'empêchement dudit voyage, par contenance de face triste et chère marrie, lui faisoit entendre souvent le secret de sa pensée. Mais tout ce dissimuloit-il très-sagement, tant que toujours fut ferme en son propos; combien que plusieurs ne louoient ledit voyage, disant qu'il n'étoit métier que la personne du roi, pour une seule rebellion de vilains, se dût partir du royaume, ne prendre si lointain voyage. Mais tout ce fut pour néant; car à toute diligence fera, ce dit, son entreprise. Et lui étant à Bourges, transmit devant à Lyon ledit cardinal d'Amboise, légat en France, pour faire dépêcher ses postes sur son affaire et ouïr les ambassades, si aucunes en venoit, et icelles dépêcher sur-le-champ, afin que pour elles ne retardât son voyage.

Le pape, qui lors étoit à Bologne-la-Grasse, où avoit mandé et promis au roi de l'attendre et parler à lui, sachant son partement pour aller delà les monts, feignit d'être mal disposé et malade. Parquoi, au moyen de ce que le roi des Romains faisoit publier et dire que le roi alloit delà les monts pour occuper les Itales et faire du siége apostolique à son vouloir à cette occasion (comme se disoit), le pape n'attendit le roi à Bologne, comme lui avoit mandé, mais s'en alla à Rome.

Alors, ainsi que le roi des Romains sut que le roi se délibéroit de s'en aller à son voyage

de Gênes, voulant celui empêcher à son pouvoir, pensa la manière comment il le pourroit faire au plus couvert. Or, avoit-il un gentilhomme des siens, bailli de Charolois, lequel avoit son hôtel en Bourgogne, près de la maison d'un nommé François de Chesnoy, seigneur dudit lieu, étant des gentilshommes de la maison du roi, duquel le bailli de Charolois avoit quelquefois parlé au roi des Romains. Et à ce propos, lui en souvint, disant à celui bailli : « Il est besoin que vous ayez à parler à celui de Chesnoy, qui est de la maison du roi de France, et que entre autres choses lui disiez que de ma part je voudrois bien avoir au roi de France bonne amitié et sûre confédération; et que à moi ne tiendra que amour et paix ne soient tout temps entre lui et moi parfaitement unis. » En quoi s'acquitta celui bailli, en manière que au moyen de ce que leursdites maisons étoient assez près l'une de l'autre et confines, trouva, celui bailli, façon d'aller voir ledit seigneur de Chesnoy; et eux ensemble se firent très-bonne chère, et de parole à autre, entrèrent en propos de leurs maîtres; disant, ledit bailli, que, au regard de son maître, le roi des Romains, de sa part auroit volontiers amitié au roi de France, et que à lui ne tiendroit. Sur quoi fit réponse ledit seigneur de Chesnoy : « Si le roi des Romains, votre maître, veut avoir paix et amitié avec le

roi mon maître, de son côté ne tiendra que bons amis ne soient; car c'est une chose qu'il désire bien fort. » Tant allèrent paroles en avant, que ledit bailli, après ce, s'en alla devers le roi des Romains, son maître, et l'avertit desdites paroles; lesquelles ouïes par le roi des Romains, voulant, sous ombre d'une paix fourrée, retarder ou arrêter le voyage du roi, renvoya derechef à toute diligence ledit bailli devers le seigneur de Chesnoy, pour lui dire, de la part du roi des Romains, que la chose que plus au monde désiroit, c'étoit que avec le roi de France eût fraternelle amitié et union paisible: ce que ledit bailli dit audit seigneur de Chesnoy. « C'est très-bien dit, dit-il; mais avez-vous charge expresse de votre maître, le roi des Romains, de dire ce que vous dites? — Oui, dit le bailli, et suis ci envoyé de par le roi mon maître pour le vous dire, et de ce vous avertir, afin qu'en fassiez le rapport où vous devez. » Ce dit, celui seigneur de Chesnoy à toute diligence transmit devers le roi, pour l'avertir desdites choses et y aviser à son plaisir; puis s'en alla après en cour, et mena quant et lui ledit bailli de Charolois, lesquels furent à Bourges devers le roi, le dixième jour de février. Et eux là arrivés, celui bailli alla faire son message au roi, disant : « Sire, le roi des Romains, mon maître, se recommande bien fort à vous, et m'a donné charge de vous

dire qu'il désire sur toutes choses avoir bonne amitié avec vous, et faire avec vous une paix si assurée, et telle confédération, que jamais entre vous deux de sa part ne faudra; disant que, au regard de toutes vieilles questions, il les veut mettre en oubli, et demeurer votre bon frère et perpétuel ami. Et afin que de ce soyez mieux assuré, plaise vous, sire, me bailler quelqu'un de vos gentilshommes, pour s'en venir devers mon maître et savoir de lui s'il avouera lesdites choses. » A quoi fit le roi réponse, que aussi de son côté ne demandoit au roi des Romains qu'avoir paix et union : dont, pour savoir la vérité desdites choses, délibéra y envoyer quelqu'un, et transmit querir un sien valet de chambre, nommé Macé de Villebrême, lequel étoit lors à Blois; et sachant ces nouvelles, s'en vint en poste devers le roi, qui le dépêcha sans lui donner autre charge que d'aller, avec ledit bailli, devers le roi des Romains, savoir si les choses dites par celui bailli étoient vraies et s'il les avouoit. Si s'en allèrent iceux droit en Bourgogne, et par la comté de Ferette, puis entrèrent en Allemagne, où trouvèrent le roi des Romains dedans une ville nommée Strasbourg, et là reçut le messager du roi, en la présence dudit bailli de Charolois. Après ce, demanda, le roi des Romains, à celui de Villebrême, quelle charge il avoit du roi pour lui dire; lequel dit : « Sire,

je n'ai autre charge, si n'est que, à la requête du bailli de Charolois que voici, le roi mon maître m'a ci envoyé pour savoir si les choses que icelui bailli a dites de par vous à mondit maître sont vraies, et si vous les avouez. » Lequel les avoua. Et après plusieurs autres paroles, le roi des Romains dit que le roi entreprenoit de s'en aller delà les monts pour faire la guerre à Gênes, qui étoit terre d'Empire : ce qu'il ne devoit; et qu'elle n'étoit sujette ni tenue à lui, ni à la couronne de France : parquoi, s'il y alloit à main armée, qu'il donneroit tout le secours aux Génevois qu'il pourroit. Et en outre, dit : « Votre maître le roi de France s'en va sur les Itales pour icelles occuper, et veut mettre le papat entre ses mains, pour en faire à son vouloir : ce qui est de notre majesté impériale, ni à autre prince appartient soi entremettre du siége romain, que à nous seulement, car c'est de notre affaire impérial. » Ainsi se mit aux champs, sans parler plus de la paix; mais à toutes fins concluoit d'empêcher le voyage et entreprise du roi; et pour ce, dépêcha ledit bailli, et lui bailla instructions selon l'opinion de son conseil; et ce fait, les susdits s'en retournèrent vers le roi. Advint que ledit bailli en venant en France avec ledit Villebrême, approcha de sa maison, disant qu'il lui falloit par là passer. « Or bien, dit le messager françois, je m'en vais donc de-

vant, pour assavanter le roi de votre retour. » Ce que fit, et le plus hâtivement qu'il put, et tant que à la mi-mars fut à Lyon sur le Rhône, où illec trouva maître Georges, cardinal d'Amboise, légat en France, auquel dit et raconta tout ce qu'il avoit ouï et su du roi des Romains, et comment il envoyoit derechef le bailli de Charolois. Dont ledit légat envoya celui messager à toute diligence devers le roi, qu'il trouva entre la Bresse et Lyon; et là, l'avertit de toutes les choses susdites, et comment à son avis le roi des Romains faisoit toutes ces choses pour vouloir retarder son voyage de Gênes : parquoi, selon son avis, le meilleur étoit de hâter sondit voyage : ce que fit le roi; car il ne coucha qu'une seule nuit à Lyon, et le lendemain tira droit à Grenoble. Tandis, ledit bailli arriva à Lyon, où fut reçu par ledit cardinal d'Amboise, lequel ouït son dire; et entre autres propos, comment le roi des Romains disoit qu'il étoit délibéré, si le roi alloit faire la guerre aux Génevois, de leur donner tout le secours et aide qu'il pourroit; et que si le roi entreprenoit sur le Saint-Siége apostolique, qui étoit de sa majesté impériale, qu'il lui contrarieroit à son pouvoir. Et sur ce point, reprit le cardinal d'Amboise celui bailli; disant ainsi : « Comment l'entend le roi des Romains, votre maître? il sembleroit, à ouïr votre dire, que notre Saint-Père le pape et les cardinaux

ne fussent que pour lui seul ! » A quoi celui bailli fit réponse, que aussi n'étoient-ils. Mais son propos lui fut, sur ce, par ledit cardinal d'Amboise, rabattu, en manière qu'il se trouva pour l'heure mal pourvu de soutenables réponses; et eurent entre eux paroles piquantes, tant, que à la parfin ledit bailli se trouva étonné. Toutefois s'en alla à Grenoble devers le roi, où dit sa charge, et fut du roi doucement accueilli. Auquel bailli fit réponse, que de sa part, combien que le roi des Romains lui vouloit empêcher son voyage, jà pourtant ne s'arrêteroit, mais iroit en armes le plus tôt qu'il pourroit; et s'il y avoit au monde homme qui se trouvât au-devant pour le vouloir empêcher, qu'il lui donneroit la bataille, et se mettroit par armes en tel effort de passer, qu'il espéroit, avec l'aide de Dieu qui est l'écu des justes querelles, que ce seroit par sur le ventre de ses ennemis. Ce dit, celui bailli s'en retourna vers le roi des Romains; et le roi ayant fait ses pâques à Grenoble, le lendemain, commencement de l'an mil cinq cent et sept, se mit à la voie, et laissa la reine toute adoulée pour son département.

Le temps durant que lesdites ambassades venoient de devers le roi des Romains, le roi fit dépêcher un nommé Gabriel Forestier, roi d'armes de Normandie, lequel envoya devers le roi d'Angleterre, qu'il trouva à

Londres; et là ouït ledit roi d'armes sur sa charge, telle que le roi, comme confédéré et ami dudit roi d'Angleterre, lui faisoit asavoir son voyage de delà les monts, en le priant que toujours ensemble fussent bons frères et loyaux amis, comme toujours de leur temps avoient été. A quoi répondit le roi d'Angleterre : « Jamais, dit-il, ne lui faudrai; et avec ce, si le roi de France, mon frère, a métier de mon aide, moi-même en personne me trouverai à son besoin et affaire. » Ce dit, le roi d'armes, après avoir ouï sa bonne réponse, s'en alla devers le roi, auquel dit ce que, de par le roi d'Angleterre, avoit en charge de dire : dont le roi fut bien joyeux.

Aussi, quelque temps devant ce, avoit le roi envoyé un sien secrétaire, nommé maître Jean Boucher, vers le pays des Ligues, pour savoir le vouloir des seigneurs des ligues et cantons du pays, sur le consentement de tirer et avoir dudit pays un nombre de gens : à quoi lesdits seigneurs des ligues et cantons donnèrent leur consentement. Dont le roi, de ce averti, transmit devers messire Jean de Durfort, seigneur de Duras, étant lors delà les monts en la duché de Milan, auquel manda que à toute diligence s'en allât devers aucuns des seigneurs desdites ligues et cantons, et que là choisît, prît et levât jusques au nombre

de dix mille paies : ce qu'il fit. Et iceux levés, et prêts de marcher, eurent le premier mois de leur paiement, ains que désemparer leur pays, disant que ainsi l'ont de coutume ; et de vrai, jà ne marcheront un pas, qu'ils ne voient la croix devant. Le lieutenant du roi, qui lors étoit à Milan, sachant lesdits Suisses marcher, leur envoya au devant messire Jean de Bessey, gruyer de Bourgogne, pour iceux recevoir. Lequel s'en alla à une ville nommée Varais, de la duché de Milan, et là reçut iceux Suisses, lesquels n'étoient encore tous assemblés ; mais partie d'eux avoit marché devant, et les autres venoient après. Audit lieu de Varais, fut fait aux premiers venus second paiement. Ce fait, partirent dudit lieu de Varais, et marchèrent jusques en Alexandrie, où séjournèrent quelque temps, en attendant le surplus de leur suite, qui encore étoit derrière. Messire Charles d'Amboise, lieutenant du roi, fut averti lors, que les autres du demeurant desdits Suisses marchoient vers Varais : parquoi leur envoya messire Jean de Bessey, pour iceux recevoir, comme avoit fait les autres, lequel y alla, et les trouva jà arrivés, où pouvoient être en nombre trois mille cinq cents, lesquels furent pareillement payés. Et après leur paiement fait, firent aucune difficulté de marcher en avant, disant qu'ils ne savoient si leurs gens étoient

devant ou non, et que sans eux n'iroient outre, et tout plein d'autres propos signifiant quelque don pour les capitaines : ce qu'entendit bien ledit messire Jean de Bessey; dont mit la main à ses coffres, sans épargner pourpoints et saies de velours, et autres bagues, qu'il leur donna; et fit tant, qu'il les fit marcher droit à leurs compagnons, qui d'Alexandrie ne voulurent partir, que premier ne fussent assurés que ceux qui après eux venoient ne fussent hors le lieu de Varais, pour tirer vers eux; disant que, s'ils n'étoient tous ensemble, jà ne se trouveroient en champ pour combattre. Toutefois, par dons et promesses que leur firent les capitaines de l'armée de France et autres gentilshommes françois, ils se mirent tous en avant.

XVI.

Comment le roi transmit maître Georges, cardinal d'Amboise, devant, en Ast, pour avancer son affaire et faire hâter son armée; et du nombre de ses gens d'armes, et autres choses sur le fait de la guerre.

A toute diligence passoit le roi son pays du Dauphiné, et prit son chemin, de Grenoble à Gap, à Embrun, à Briançon, au mont Ge-

nèvre, à Ourse, où là lui vint au-devant le duc de Savoie, bien accompagné de seigneurie de son pays, lequel conduisit le roi jusques à Moncalier, une de ses villes de Piémont.

Le roi, ainsi étant à sondit voyage, transmit devant le cardinal d'Amboise en Ast, pour faire hâter son armée de marcher en avant. Car jà étoient passés long-temps devant quatorze mille hommes de pied, que conduisoient Mollart Suffray, Allemand, gouverneur de Grenoble; Jacques d'Alègre, seigneur de Millau; messire Yves de Malherbe, et autres capitaines françois, qui étoient delà les monts. Aussi étoit passée l'artillerie, et charroi d'icelle, dont l'une partie étoit venue de France et l'autre de Milan; et le tout étoit à Tortone.

Messire Charles d'Amboïse, lieutenant du roi delà les monts, avoit aussi mandé tous les gens d'armes des garnisons de la duché de Milan, qu'ils s'assemblassent tous pour faire camp, et marcher devers le bourg de Busale, auquel lieu se devoit trouver toute l'armée de France; et jà étoient assemblés, avec les gens de pied et l'artillerie, à Tortone, prêts de marcher en avant, étant en nombre, selon ce que j'ai vu et su audit lieu et au logis de ladite armée:

Premièrement, les cent hommes d'armes de messire Charles d'Amboise, lieutenant du

roi, ayant lieu, pour leur garnison, au Castellat et à Tortone; les cinquante hommes d'armes de messire Philippe de Clèves, dont étoit lieutenant le bâtard de la Clayette, tenant leur garnison à Solières près Félissan; cinquante hommes d'armes d'un nommé Jean Guillerme, marquis de Montferrat, tenant garnison dedans les villes dudit marquisat; cinquante hommes d'armes de Francisque de Gonsago, marquis de Mantoue, duquel est lieutenant un nommé Guillaume Gouffier, de Boisy, étant en garnison en Lastizane; cinquante hommes d'armes d'Alain d'Albret, sire dudit lieu, sous la charge de messire Jean de Durfort, lieutenant dudit sire d'Albret, et cinquante de messire Jacques de Chabannes, seigneur de La Palice, à Parme; cinquante hommes d'armes de Gaston, comte de Foix, conduits par messire Rogier, baron de Béart, son lieutenant, à Salles près Pavie; cent hommes d'armes du seigneur Jean-Jacques, tenant garnison à Pavie; cent hommes d'armes de messire Robert Stuart, Écossois, desquels la garnison étoit à Novare; cinquante hommes d'armes de messire Jean de Bessey, gruyer de Bourgogne, tenant garnison à Côme; cinquante hommes d'armes du seigneur de Montoison, en garnison à Lode; cinquante hommes d'armes de messire Antoine-Marie de Saint-Severin; cinquante de

messire Antoine Marie-Palvesin, tous à Plaisance; cinquante hommes d'armes de messire Yves d'Alègre, tenant garnison à Lastizane; quarante hommes d'armes d'Adrien de Brimeu, seigneur d'Humbercourt, en Lastizane; quarante hommes d'armes du seigneur de Châtellart, en Lastizane; trente hommes d'armes du seigneur de Fontrailles, en Lastizane; vingt-cinq hommes d'armes de messire Théodore Trévolce, à Marignan; et les cent Albanois de messire Mercure, en Lastizane : lesquels, comme j'ai dit, avec les gens de pied françois et l'artillerie, étoient lors audit lieu de Tortone.

Maître Georges, cardinal d'Amboise, étoit en Ast, auquel lieu manda venir aucuns capitaines et géns de conseil, pour traiter des affaires du roi. Par lequel conseil, fut conclu que les gens d'armes desdites garnisons, avec les piétons et artillerie, à toute diligence marcheroient droit au bourg de Busale, quatorze milles près de Gênes; et de là, selon la menée et conduite de messire Charles d'Amboise, lieutenant du roi, besogneroient; et que là aussi se rendroient les dix mille Allemands qui étoient venus du pays des Ligues.

Et fut dit aussi que devers messire Yves d'Alègre, qui lors à toute grosse puissance étoit à Savone, seroit envoyé, pour le faire rendre audit lieu de bourg, devers le lieute-

nant du roi. Dont fut là transmis audit lieu de Savone un des gentilshommes du roi, nommé celui gentilhomme messire Jean Picard, bailli d'Estellan, lequel s'en alla à Savone, et là avertit ledit seigneur d'Alègre, qu'il étoit appointé que avec ses gens se rendroit au Bourg de Busale, pour là se joindre à l'armée du roi, et de là marcher en avant; et qu'il falloit gagner la montagne, pour tirer vers Besaigne avec partie de l'armée, pour assaillir Gênes de deux côtés : dont étoit requis que toute l'armée se trouvât à Bourg, pour illec être départie, si métier étoit, ou mise à chemin, droit à Gênes. Messire Yves d'Alègre, oyant les paroles de celui bailli d'Estellan, dit : « Je pensois qu'il fût besoin de garder la marine d'entre ci et Gênes, pour l'effroi que pourroient par là les vilains de Gênes faire sur notre armée; en quoi les eusse toujours empêché, et tenu en sûreté le chemin, et avec mes gens d'armes, ladite marine et les environs de la ville de Gênes, tenu en crainte : mais puisqu'il est dit qu'il faut, toutes choses mises à part, se rendre à Bourg, je transmettrai là partie de mes gens, et de moi serai toujours prêt de me trouver où métier sera. » Et ce dit, envoya deux mille hommes audit lieu de Savone, jusque métier fût d'aller outre. Ce fait, ledit gentilhomme s'en

alla devers le lieutenant du roi, pour l'asavanter de ce qu'il avoit fait.

Entre Gavi, terre des nobles de Gênes, et ladite ville de Gênes, avoit plusieurs gros bourgs et forts villages, comme Bourg de Busale, Pontadême, Rivereu, Saint-Pierre-d'Arêne, et autres lieux de la seigneurie de Gênes, lesquels étoient demeurés inhabités pour doute de la guerre : dont les habitans avoient retiré leurs biens à Gênes, et eux gardoient les montagnes avec la commune du pays, qui se nommoit la commune de Poulceuvre, de laquelle étoit capitaine un nommé Guillon, par qui étoit venu l'occasion de tout le mutin; lesquels vilains étoient en nombre de dix mille, ou plus, et gardoient iceux les montagnes et passages du pays, si que nul n'y passoit qui ne fût détroussé.

Et aussi du royaume de France venoient tant de gens d'armes, que toute la Savoie et le Dauphiné en étoient pleins; car tous les princes et grands seigneurs de ce royaume (réservé François d'Orléans, comte d'Angoulême, seconde personne de France,) y étoient, et grand nombre de jeunes gentilshommes, qui, sans gages, pensant qu'il y eût là mortelle bataille et honneur à acquérir, et voyant la personne du roi prendre le voyage, se trouvèrent, les uns en poste, doutant n'y être à temps, les autres des premiers, pour y être sans faillir.

Le roi Ferrand d'Aragon étoit lors à Naples, avec dame Germaine de Foix, sa femme, laquelle étoit nièce du roi. Et sachant, ledit roi d'Aragon, l'entreprise du roi sur la ville de Gênes, et comme elle s'étoit rebellée, lui envoya par mer quatre galères et deux fustes armées, desquelles étoit capitaine un nommé Miquel Pastour : lesquelles se rendirent par la mer du Levant devant Gênes, où étoit un nommé Pregent de Bidoulx, capitaine de quatre galères et de huit galions, qu'il avoit pour le roi; et ainsi tous deux assemblés, tinrent Gênes en telle subjection, que homme sans leur merci n'y avoit entrée ou issue, et ne pouvoient, pour leur détour, Génevois avoir vivres ni autres choses à eux nécessaires, par mer : ce qui moult les grévoit.

XVII.

Du siége du château de Gênes, et d'un assaut très-dur que là donnèrent les Génevois.

Toujours continuoit le siége du château de Gênes, qui sans cesser étoit par les Génevois battu et assailli, mais si bien défendu par les François, que sur eux ne gagnèrent les ennemis un seul fort : dont leur ennuyoit moult. Et eux sachant la venue de l'armée de France,

qui jà étoit près, plus fort qu'onc-mais ruèrent coups, et abattirent murailles de tous côtés; et avec ce, firent mines sous terre, pour tirer vers une tour de la place, et icelle ruer par terre. Assez près du château, demeuroit une femme génevoise, de laquelle étoient les François bien voulus, comme elle leur montra: car ainsi que les Génevois faisoient leur mine sous terre, pour les vouloir surprendre, icelle monta au plus haut étage de sa maison, qui en la vue du château étoit, et se mit en lieu où ceux du château et de Saint-Francisque la pouvoient bien aviser; et là, par plusieurs fois et divers signes, leur montra comment on faisoit mines sous terre, pour les prendre. Et après, chevauchoit un bâton, et mettoit en sa main une gaule longue, faisant manière de courir la lance; puis faisoit un étendard, et montroit comme leur secours venoit de France. A l'autre fois, leur montroit un chat, qui étoit le cri du seigneur Jean-Louis, pour bailler à connoître qu'il venoit; et à toute heure leur faisoit divers signes, lesquels ne purent clairement entendre les François, si n'est qu'ils se doutèrent des mines qu'on faisoit sous terre, pour les signes que cette femme leur faisoit. Dont s'assemblèrent messire Galéas de Salazar, capitaine du château, Louis de Saint-Aubin, capitaine de la citadelle, et Allabre de Saule,

capitaine de Saint-Francisque; et parlèrent ensemble de cet affaire, disant que celle femme ne leur faisoit lesdits signes pour néant. Parquoi se doutèrent et tinrent sur leurs gardes; mêmement la nuit se mirent contre terre, l'oreille aux écoutes, ayant tabourins et des pois dessus, bassins à barbier et aiguilles dedans, qu'ils posoient aux lieux où pensoient être faites les mines, mais ils n'y connoissoient rien : car les Génevois, afin qu'on n'entendît le bruit de leursdites mines, illec au plus près, et de nuit, charpentoient leurs échelles, manteaux et chevrettes, et faisoient le plus de bruit qu'ils pouvoient, mêmement ès lieux où ils faisoient leursdites mines.

Or advint que le mercredi de la semaine sainte, Allabre de Saule, capitaine de Saint-Francisque, sur le point de dix heures de nuit, étant aux écoutes avec ses gens, dedans le jardin d'en-bas, ouït miner sous terre, et le bruit de leurs coups entendit : dont tout en l'heure, sans bruit envoya querir aucuns de ses gens, qui guettoient d'autre côté, auxquels se fioit; si leur dit ce qu'il avoit ouï, et les fit écouter, et ouïr, savoir si c'étoit mine : lesquels dirent que si étoit; dont avisèrent, pource que à leur semblant la mine tiroit vers une tour de leur fort et jà en étoit à quatorze pas près ou environ, que là feroient une tran-

chée et contre-mine, et à la traverse, pour couper chemin à leurs ennemis : ce qu'ils firent, en manière que le lendemain à midi, jour du jeudi absolu, trouvèrent ladite mine, et les Génevois dedans; laquelle fut assaillie par les François qui là étoient, et défendue des Génevois, où furent blessés deux d'iceux François; mais à grands patacs furent iceux Génevois outrés, tellement qu'ils abandonnèrent lesdites mines, que les François gagnèrent, et fortifièrent de leur part, en manière que par là n'eurent plus doute de leurs ennemis.

Le vendredi saint et la vigile de Pâques, d'un côté et d'autre tirèrent quelques coups de menue artillerie, sans faire grand effort. Mais le lendemain, après que chacun eut fait ses Pâques, sur le point d'onze heures du matin, recommencèrent les Génevois à tirer de leurs grosses pièces d'artillerie, c'est à savoir de gros canons, serpentins, et grandes coulevrines, tirant tous boulets de fer : lesquels tiroient de plusieurs lieux, et mêmement d'un lieu nommé Pavie devers Besaigne, près d'un collége de nonnains, où là avoient un fort rempart, et dès le commencement du siége mis là un gros canon, nommé le Lizard; aussi tiroient d'un autre lieu du côté devers Saint-Roch, et de plusieurs autres lieux, où avoient fait forts et remparts, dont tirèrent contre le château et Saint-Francisque. Ainsi que celle partie du-

roit, le capitaine Allabre et partie de ses gens se mirent à leur défense; et là commencèrent à tirer coups contre le rempart de leurs ennemis. Mais la grosse artillerie d'iceux Génevois tiroit si menu, qu'ils ne s'osoient découvrir; et tellement fut, que l'un des canonniers génevois étant audit rempart nommé Pavie, adressa vers une tour du jardin où étoient ledit Allabre et aucuns de ses gens, en sorte que le boulet entra tout au travers de la tour, et rua si roidement, que, des éclats de la muraille, ledit Allabre fut fort blessé au visage, et dessous la tétine au côté senestre, si qu'on pensoit qu'il fut mort. Trois autres des siens furent aussi blessés, et couverts d'un pan de ladite tour, qui tomba sur eux, en manière qu'ils cuidèrent là étouffer; car homme n'osoit là approcher, pour les secourir, pour l'horrible batterie qui là se faisoit. Mais, puis peu après la force de ladite batterie cessée, ledit Allabre et ses gens blessés avec lui, par aucuns des autres des siens, furent tirés, et emportés, et mis en la litière.

XVIII.

Comment les Génevois assaillirent à toute force le château de Gênes, et de la merveilleuse défense que là firent les François.

Merveilleuse fut celle batterie tout celui jour de Pâques, le lundi, le mardi et le mercredi. Sans cesser ruèrent coups les Génevois, sans que ceux de la place eussent repos de leur part; car si ceux de la ville envoyoient souvent de leur relief au château, de même mets étoient servis, et tant, que au travers de la ville, et sur le siége, y parut jusques à l'estimation de plus de cent morts et de deux cents blessés. Plusieurs de ceux du château furent aussi blessés et morts. Quoi plus? Si n'est que les Génevois, voyant approcher l'armée de France pour secourir le château et assiéger Gênes, dirent : « Il nous est métier à cette fois de prendre nos ennemis d'assaut, ou lever notre siége, pour aller au-devant de l'armée de France et lui donner la bataille. Mais pour le meilleur, devons nous efforcer à prendre cette place; car si une fois elle est entre nos mains, prince du monde jamais ne nous assaudra; et aussi en faillant à ce, nous sommes frustrés de notre intention, et déchus de notre entreprise. Pour ce, mettons les mains à

l'œuvre, et que chacun de nous y fasse tel devoir, que soit jusques à l'augmentation de notre honneur et au profit de notre seigneurie. « Telles paroles dirent aucuns des seigneurs génevois, pour donner cœur au peuple et bon vouloir à leurs soldats. Dont advint que le mercredi de Pâques, entre une et deux heures après midi, lesdits Génevois commencèrent à sonner leur assaut, de trompettes et gros tabourins, à grand bruit de cris et tumulte de peuple; et avec grand nombre d'échelles, pavois, manteaux, chevrettes et autres choses nécessaires pour donner assauts, approchèrent Saint-Francisque, du côté du jardin et en plusieurs autres lieux bréchés. Et là, de première venue, dressèrent en divers lieux plus de quatre cents échelles, et commencèrent vigoureusement à monter. Messire Galéas, capitaine du château, Louis de Saint-Aubin, et leurs gens, avec ceux de Saint-Francisque, furent tous arrangés aux brèches et lieux qu'il falloit défendre, garnis d'artillerie, de trait, de grosses pierres, de lances à feu, d'huiles bouillantes, de pots pleins de soufre, et de chaux vive, pour ruer sur les premiers qui se hâteroient de monter. Que fût-ce? les Génevois, en nombre de plus de trente mille, environnèrent tout le collége Saint-Francisque, et se mirent à grosses escoadres, pour assaillir à relais, disant que lors-

que les uns seroient morts, lassés ou affolés, les autres prendroient leur place. Et ainsi amoncelés comme pourceaux, à la foule se mirent à monter leurs échelles. Qui eût lors vu grands coups de main donner sur ces échelleurs, emporter têtes et bras, et renverser Génevois du haut des échelles en bas, et l'un sur l'autre acravanter à gros monceaux, eût eu horreur de l'affaire. Mais quand les uns étoient abattus, les autres remontoient très-hardiment. Aucuns des nôtres, étant au dedans des tours et sur les défenses, tiroient traits et artillerie à la montée, tellement que grande occision en faisoient. Mais pourtant homme ne désemparoit. Toujours duroit le combat main à main sur les échelles, qui étoient cramponnées pour attacher à la muraille, et toutes pleines de Génevois, qui à toute puissance s'efforçoient d'entrer; mais les François du dedans leur défendoient de telle force, que dès ce qu'ils mettoient le pied hors l'échelle pour vouloir entrer, ils étoient sans faillir renversés du haut en bas. Tant fut sanglant ledit assaut, que toutes les échelles, et la muraille où le combat se faisoit, étoient enrougies de sang. Durant ce dur assaut, comme les Génevois s'efforçoient de tous côtés vouloir entrer, les François avisèrent un lieu nommé la Carace, contre l'église Saint-Francisque, qui est une voûte où l'on met les

morts, où avoit un bout de muraille rompu, à passer trois hommes de front; et pensant que par là s'efforceroient aucuns Génevois d'entrer, pour leur donner une amorce, firent là une traînée de poudre à canon; puis aucun des François, avec son feu tout prêt, se mit à touchant de sa traînée; et là en attendant, vit venir ces gens, et entrer par ladite brèche, jusque au nombre de trente : lesquels entrés, le boute-feu fut prêt, et enflammée la traînée, en manière que des trente en brûla vingt-deux. Les autres, qui étoient les plus près de la brèche, se jetèrent à bas, tous affolés, et les autres ardèrent sur le lieu. Sans cesser duroit ce mortel assaut, et tant, que les François étoient moult foulés et combattus : car jà en y avoit bien vingt morts, et quarante de blessés; et pour ce, ne perdoient coup à donner, car à les voir besogner, tant plus combattoient, tant plus efforçoient leurs coups. Somme, ces pauvres soudards firent merveille d'armes; aussi étoient là messire Galéas de Salazar, qui frappoit au désespéré. Depuis deux heures après midi jusques à la nuit dura celui assaut, que les Génevois ne voulurent, pour mourir tous, abandonner, jusque à grand's lances de feu et cercles pleins de soufre ardent, huile bouillante et chaux vive, ils fussent par les François chassés de leurs échelles, lesquelles à la parfin abandonnèrent : dont lesdits Fran-

çois en gagnèrent bien trois cents, lesquelles depuis je vis audit château de Gênes. Ainsi se retirèrent les Génevois, mais non pas tous; car par avoir ouï dire à plusieurs de ceux qui audit assaut furent, plus de quatre cents hommes morts demeurèrent au pied de la muraille, et y furent plus de six cents blessés.

Mais pourtant ne levèrent leur siége; ains, le lendemain, qui fut un jeudi après Pâques, recommencèrent la batterie de plus belle, laquelle continuèrent huit jours sans cesser. Durant lequel temps, un François, capitaine de mer, nommé Pregent de Bidoulx, avec quatre galères qu'il avoit, et quatre de celles d'Espagne, qui là étoient venues pour servir le roi, suivit et chassa une fuste génevoise jusque dedans le Tercenal de Gênes, qui est un lieu au bout du môle et contre la ville, où les barques et fustes qui apportent vivres à Gênes viennent aborder pour faire leur décharge. Dont voyant, les Génevois, ainsi approcher les galères de France, prirent leur grosse artillerie, et la portèrent sur le môle, pour celui défendre, et sur les passages où pensoient venir les François. Ainsi cessa la batterie du château. Et eux voyant que là ne feroient rien de leur profit, firent un fort bastillon sur le sommet de la montagne de Gênes, au droit de la venue des François, et là mirent grosse garnison de gens d'armes et

bonne artillerie. Aussi mirent gens au Castellat pour secourir ledit bastillon, et faire saillies et alarmes sur les François, s'ils approchoient Gênes. Pareillement firent forts et barrières tout le long de la montagne, au pied et sur la croupe d'icelle, et empêchèrent tous les passages, et à tous côtés mirent artillerie pour tirer à la venue des François, et mirent quatorze ou quinze mille hommes en armes sur lesdites montagnes; et partie d'iceux envoyèrent jusques à la venue du Bourg de Busale, pour là commencer à empêcher le passage des François.

Le roi à toute diligence avançoit lors son voyage; lequel arriva en Piémont un mardi d'après Quasimodo, et, sans aucun séjour, s'en alla droit en Ast. Au-devant de lui, vint Charles, duc de Savoie, comme dit est, accompagné des seigneurs de son pays, avec grand nombre de gentilshommes et prélats d'Église; et, là, lui offrit de sa part service de sa personne, secours de ses gens et les clefs de ses villes, en le voulant accompagner à son voyage de Gênes, s'il lui plaisoit. Desquelles choses le remercia le roi, bien fort; et puis s'en alla en sa ville et comté d'Ast, où illec fut reçu des seigneurs du pays et peuple de la ville à grande joie; et prit son logis chez un nommé messire Alexandre Malbelle, un de ses maîtres-d'hôtel, lequel était moult bien logé à certes. Là se trou-

vèrent des princes et seigneurs des Itales, Alphonse d'Este, duc de Ferrare, Francisque de Gonsago, marquis de Mantoue, lequel avoit rencontré le roi à Veillaine en Piémont, Jean Guillerme, marquis de Montferrat, le seigneur Jean-Jourdan des Ursins, lequel pareillement étoit allé au-devant du roi jusques à Grenoble, messire Alexandre Bentivolle, fils de messire Jean Bentivolle, gouverneur feu de Bologne-la-Grasse, étant lors prisonnier entre les mains du roi, le comte Ludovic Borromée, et grand nombre d'autres Italiens et Lombards, étant là venus, montés et armés avec grosse suite de gens d'armes pour servir le roi à son voyage et guerre de Gênes.

Là séjourna le roi par l'espace de quatre jours, pour un peu se rafraîchir; et ce pendant, fit mettre son armée à chemin, laquelle messire Charles d'Amboise, son lieutenant, conduisoit, et ordonna icelle marcher droit à Bourg de Busale : ce qui fut fait. Et voulut aussi que messire Jean-Jacques demeurât en la duché de Milan, pour faire la provision des vivres et se donner garde du pays : aussi y avoit jà pourvu messire Charles d'Amboise, en manière qu'il avoit donné charge à quelques marchands du pays, d'en faire le plus grand pourchas que possible seroit; et avec iceux avoit marchandé, et baillé cinq mille

écus d'avance, lesquels s'en acquittèrent très-à point.

Les Vénitiens étoient lors à grosse armée en la comté de Crémone, terre de Milan; lesquels ne faisoient manière de saillir de leurs garnisons, mais disoient qu'ils étoient là pour garder leurs pays et secourir le roi, si besoin avoit de leur aide. Toutefois on ne s'y fioit pas trop, car ils ont souvent garde derrière, et tiennent le parti des plus forts.

En Ast se reposoit le roi lors, et lui un jour, se sentant délibéré, dit qu'il se vouloit essayer en son harnois, et chevaucher un des coursiers de son écurie, pour s'en aider à la bataille, laquelle chacun espéroit. Et comme ce jour je fusse entré en sa chambre, pour lui vouloir bailler quelque peu d'écrit joyeux que j'avois en la main, je le trouvai en pourpoint, avec peu de gens et messire Galéas de Saint-Severin, son grand-écuyer, aussi en pourpoint, lequel lui chaussoit ses solerets et harnois de jambes, avec les cuissots. Ce fait, demanda la cuirasse, et, premier que la vouloir prendre, dit audit messire Galéas: « Je la veux voir premièrement sur vous, car mon harnois vous est presque tout fait. » Après que ledit écuyer fut armé de ladite cuirasse, le roi la regarda de tous côtés, et la trouva bien faite, disant: « Je cuide qu'elle me sera bonne, et bien aisée. » Et fit désarmer celui écuyer, puis

se fit armer de sadite cuirasse et de toutes les autres pièces; et essaya dessus son harnois une saye d'orfèvrerie moult riche, et toute autour semé d'écriteaux, où étoit écrit en lettres romaines : *Nescis quid vesper vehat;* c'est-à-dire : *Tu ne sais quelle chose la fin porte*, ou *Tu ne sais la fin à quoi je tends.* Tandis qu'il se faisoit armer, je dépliai mon papier, en m'approchant de lui, et lui dis : « Sire, j'ai fait une petite ballade touchant les Génevois; s'il est votre plaisir de l'ouïr, je l'ai ici? » Lors me commanda que je la lusse, ce que je fis comme s'ensuit :

Les Génevois, de leur propre nature,
N'ont foi ni loi, si ce n'est d'aventure
Par feintise, qu'on ne doit soutenir.
Jà tant de fois ont mis à la rupture
Leurs promesses, qu'il n'y a créature
Raisonnable qui s'y veuille tenir;
Voire et cuident par force entretenir
Leur bon crédit, et mener leur affaire,
Sans le devoir et tribut vouloir faire
A vous, sire, ne à droit vous supplier;
Mais s'ils sont forts, pour leur effort défaire,
Leur force faut par force humilier.

L'historiale et prouvée écriture,
Nous montre assez, et fait claire lecture
De leurs faux tours, dont nous dut souvenir :
Sur nos gens lors firent déconfiture
En leurs détroits, sous ombre et couverture
De leur vouloir aider et subvenir;
Le roi Louis les sut bien prévenir,
Quand en enfer ordonna leur repaire;

Au roi Charles tinrent parti contraire ;
Puis les voyez contre vous rallier.
Que reste plus ? pour venir au parfaire,
Leur force faut par force humilier.

Faites sur eux et dessus leur clôture
Un tel échec et si ample ouverture,
Qu'on y puisse sûr aller et venir,
Sans leur laisser ni vivres, ni pâture,
Place, ni fort, or, argent, ni voiture,
Tant qu'il en soit mémoire à l'avenir,
Et que tous ceux qui les verront punir,
Aient tout temps crainte de vous méfaire :
Mais au surplus qui voudroit satisfaire
A son défaut, il faut tout oublier ;
Aux rebelles qui ne se voudront taire,
Leur force faut par force humilier.

Prince, à la fin qu'on n'y soit à refaire,
Prenez tous ceux qui ont voulu forfaire,
Et les faites bien baguer et lier,
Pour les traiter comme il vous pourra plaire,
Et en faire des autres l'exemplaire ;
Leur force faut par force humilier.

Une autre fois adviendroit de léger,
Que par défaut de les bien corriger
De leurs délits, dont ils en ont fait tant,
Que leur vouloir seroit prêt et content
De faire un tour pour vous endommager.
Si à ce coup ne les faites ranger
A la raison, il est bien à songer
Qu'ils en feront encore bien autant
Une autre fois.

Puisque autrement on ne s'en peut venger,
Châtiez-les ores pour abréger :
Un coup pour tous, en vous y ébattant.

Et cela fait, soyez asseur de tant,
Qu'eux et autres douteront le danger
Une autre fois.

Après la lecture de cette ballade, le roi transmit querir un coursier baï, nommé Baigracieux, lequel fit amener dedans un préau fermé, derrière son logis; et lui, armé de toutes pièces, monta légèrement dessus, sans aide; et là, commença à faire faire carrière, courses et grands sauts à sondit cheval, qui étoit si très-à main à la bouche, et à l'éperon, qu'il en faisoit tout à son plaisir : à la fois lui donnoit une vite course, et à l'arrêt le tour, et les quatre pieds à mont; et à la fois le grand saut et la ruade, avec le trot court sous bride, et tous les tours que cheval pouvoit faire. Aussi étoit le roi qui le manioit, si très-adroit et tant bien à cheval, que, pour saut ou ruade que fit son cheval, on n'eût ouï sur lui pièce de harnois branler. Somme, tant tourmenta sondit cheval, qu'il le mit tout en eau, puis mit pied à terre, et s'en alla boire et désarmer.

Là, n'eut officier de la maison du roi, dès les plus grands jusques aux souillons de cuisine, qui n'eussent leurs harnois. Aucuns des vieils maîtres d'hôtel du roi, et autres qui pour la goutte n'étoient aisés de leurs personnes, voyant que c'étoit à tout, essayèrent aussi leurs harnois, que, long-temps devant

ce, n'avoient mis sur le dos. Somme, il n'y eut celui qui ne mît la main aux armes, voire aucuns prélats et seigneurs d'Église, qui là étoient, disant que défendre par armes la personne du prince, seigneur de leur pays, étoit milité et bataillé pour la défense même du pays, ce qui leur est permis et loisible en temps de nécessité.

Après que le roi eut pris en Ast quatre jours de repos, et mis son armée à chemin, pour tirer à Gênes, partit de sadite ville d'Ast, en armes, avec plusieurs des seigneurs de son sang et autres grands seigneurs de France. Là avoit avec lui cent de ses gentilshommes, et toutes ses gardes. Et ainsi le vingt et unième jour du mois d'avril, en l'an mil cinq cent et sept, tira son chemin droit à Félissan, terre de marquisat, où dormit pour la nuitée ensuivant.

Messire Charles d'Amboise, qui conduisoit son armée, étoit jà au Bourg de Busale, et six mille Allemands, qui premiers étoient venus des Ligues, joints à ladite armée de France. L'autre bande d'iceux Allemands étoit aussi arrivée à une petite ville nommée Nove, près de Sarraval, à l'entrée des montagnes de Gênes. En laquelle bande étoient trois mille cinq cents Allemands, lesquels ne vouloient pour rien passer outre, disant que leur charge ne le portoit point, et qu'ils ne

marcheroient plus avant; et sur ce propos, séjournèrent audit lieu de Nove six jours. Messire Charles d'Amboise, lieutenant du roi, et plusieurs des autres capitaines françois, mirent toute la peine qu'ils purent pour les faire marcher; et pour ce, donnèrent à leurs capitaines or et argent, et force habillements de soie, en leur disant : « Messieurs, n'êtes-vous pas venus ici pour servir le roi, et à ses gages, que jà avez reçus, et par le vouloir et consentement des seigneurs de vos ligues et cantons? Ne voyez-vous jà l'armée de France, et l'autre bande de vos compagnons, prêts de partir pour aller à Gênes, et le roi même qui nous marche en queue, pour se joindre avec sadite armée? » Plusieurs autres raisons leur furent dites et mises sus; mais, pour ce, ne voulurent déloger. De quoi le roi fut merveilleusement contre eux courroucé, délibérant, si autre chose ne vouloient faire, de les faire tous tuer. Les seigneurs des Ligues et cantons furent par poste de cette chose avertis; parquoi à toute diligence leur mandèrent que, sur leur vie, ils marchassent en avant, et qu'ils servissent le roi envers tous et contre tous : ce qu'ils firent, et se mirent à la route, droit au Bourg de Busale, où trouvèrent l'armée de France.

Le vingt et deuxième jour dudit mois d'avril, le roi partit de Félissan, et adressa

vers Alexandrie, avec lui étant Charles, duc de Bourbon; Antoine de Lorraine, duc de Calabre; François d'Orléans, duc de Longueville et seigneur de Dunois; Alphonse d'Este, duc de Ferrare; Charles de Clèves, comte de Nevers; François, monseigneur de Luxembourg; Francisque de Gonsago, marquis de Mantoue; Jean Guillerme, marquis de Montferrat, et tous les autres dessus nommés, réservé le duc d'Alençon, lequel étoit demeuré en Ast, malade de la rougeole; et ainsi accompagné s'en alla à Alexandrie. Au-devant de lui sortirent les seigneurs de la ville à grosse troupe pour le recevoir, et faire la harangue pour le peuple de ladite ville. Aussi lui sortirent au-devant trois cents petits enfants, tous vêtus de robes blanches, portant chacun en la main une bannerolle des armes de France; lesquels petits enfants couroient au-devant de lui, criant à haute voix: *France! France! France! France!* Et ainsi s'en entra par le bourg, tirant vers la cité, où toutes les rues étoient tendues et parées de verdure, et au-dessus toutes semées des armes de France et de Bretagne. Et dès l'issue d'une rue nommée la Ferrerie, entrant en la place de ladite ville, avoit une haie de verdure, couverte d'un drap rouge, pers et jaune, lequel alloit jusque devant la grande porte du dôme Saint-Pètre, où, contre le haut de la-

dite grande porte, étoient trois écus, à savoir : au milieu, celui de France aux armes pleines, et aux deux côtés France et Bretagne, miparties. Ainsi accompagné, et sous un poêle de damas blanc à franges d'or, porté par six des plus grands de ladite ville, s'en alla jusques à la porte du Dôme, où mit pied à terre; là trouva tout le clergé de la ville, avec les reliques, qui là le reçurent et conduisirent jusque devant le grand autel du Dôme, où là dévotement fit ses oraisons et offrandes. Puis ouït la messe dedans une dévote chapelle de Notre-Dame, étant sur main senestre dudit grand autel. Et la messe ouïe, s'en alla loger à l'hôtel d'un des seigneurs de ladite ville, nommé messire Francisque Trot, où séjourna celui jour seulement, et sut là que toute son armée étoit assemblée à Bourg.

XIX.

Comment les vilains de Pouleuvre voulurent empêcher le passage aux François à Bourg de Busale, et d'aucunes escarmouches là faites.

L'armée de France assemblée à Bourg de Busale, et tous les Allemands là venus, pource que encore ne savoient sous quel capitaine le roi les voudroit faire mener, en demandèrent un à messire Charles d'Amboise,

lieutenant du roi, lequel leur dit : « Avisez entre vous lequel, de tous ceux que connoissez, vous sera plus à main, et sous la charge duquel aimerez mieux être conduits, et sans point de faute autre n'en aurez. » Ce dit, les capitaines d'iceux Allemands, et aucuns autres de leurs bandoliers, s'assemblèrent, et tinrent leur conseil sur l'élection de leur capitaine-général; tant que, à la conclusion, ils demandèrent tous messire Jean de Bessey, gruyer de Bourgogne, lequel leur fut baillé, et depuis à tous affaires les conduisit et gouverna. Un autre gentilhomme, nommé le Lorrain, de ceux du roi, en avoit aussi sous sa charge cinq cents d'autres, appelés les Francs-Compagnons, parce qu'il les avoit amenés desdits pays des Ligues, comme aventuriers.

Les Génevois surent incontinent comment l'armée de France étoit à Bourg; et jà avant l'arrivée de ladite armée, avoient mis gens à grand nombre sur les montagnes, et avoient fait un fort vis-à-vis dudit Bourg, au pendant de la montagne, et là fait embûcher grand nombre de gens armés, lesquels furent des François avisés et découverts. De quoi fut averti le lieutenant du roi; et pour ce, appela un jeune gentilhomme nommé Jacques du Mas, seigneur de l'Isle, et lui bailla six hommes d'armes, nommés Martin Villetepyon, Ym-

bault, Charles de Villaines, Sallenelles, et deux autres, avec dix archers, lesquels envoya à ladite montagne, pour voir la manière et le fort d'iceux vilains. Jacques de Bourbon, comte de Roussillon, et quelques autres gentilshommes et gens de pied avec eux, tirèrent aussi celle part; et n'eurent guère monté, que vilains de toutes parts ne leur fussent en barbe, et commencèrent bien à point à escarmoucher, et tant, que finalement les François repoussèrent les Génevois. Durant cette escarmouche, deux François, archers de la compagnie du seigneur de Montoison, s'écartèrent des autres François, en chassant aucuns d'iceux vilains; lesquels archers furent clos par quelques embûches, et, premier qu'on les pût secourir, sur-le-champ furent assommés et morts. L'escarmouche dura longuement, car les vilains étoient à grand nombre, et si avoient un fort où se retiroient, et de là tiroient traits à tous côtés. Là fut blessé un homme d'armes nommé Mondragon, de ceux du seigneur de La Palice, et eut un coup de trait au visage. A toutes mains furent chargés ces vilains, et tenus de si près, que plus de vingt y demeurèrent morts en la place; et tant fut, que à la parfin abandonnèrent leur fort et fuirent par les montagnes, en manière que plus ne voulurent empêcher celui passage.

Messire Mercure, capitaine des Albanois,

fut envoyé courir le long de la vallée de Poulceuvre, avec un nombre de ses Albanois; lequel s'en alla jusque près de Saint-Pierre-d'Arêne, qui est des faubourgs de Gênes, et là trouva un capitaine de piétons génevois, lequel fit bonne manière de guerre, et mit bien deux cents hommes qu'il avoit, en ordre, pour attendre lesdits Albanois. Là commencèrent l'escarmouche, telle que les Génevois furent à deux ou trois charges épartis et rompus : si prirent la fuite vers Gênes, et Albanois après, et tant que plus de vingt d'iceux méchants Génevois y demeurèrent, et mêmement leur capitaine, duquel emportèrent les Albanois la tête, piquée au bout d'une de leurs lances; et en eux retournant, trouvèrent, aux deux côtés et au bas des montagnes, terre couverte de gens armés, pour leur couper le chemin. Mais iceux Albanois tenoient toujours le milieu du gravier, loin desdites montagnes de demi-jet d'arc, et sitôt que aucuns d'iceux Génevois cuidoient prendre la plaine, les Albanois à course de cheval les repoussoient arrière aux montagnes, et en demeuroit toujours quelqu'un. Et ainsi se retirèrent iceux Albanois jusques au Bourg, où étoit l'armée du roi, et là avertirent messire Charles d'Amboise, lieutenant du roi, comment les montagnes de Poulceuvre étoient toutes couvertes de gens armés; et tout autour de Gênes, sur

les montagnes, et au pendant d'icelles du côté de la passée de l'armée de France, avoit plusieurs forts, barrières, et bastillons garnis de gens et d'artillerie; et que grand'roûte de vilains étoient embûchés par les montagnes, pour détrousser les vivandiers et ceux qui s'écarteroient de l'armée, ou autres mal accompagnés; à quoi étoit besoin d'y pourvoir, pour la sûreté des vivres et passants. Pour mettre provision à la garde des passages, le lieutenant du roi ordonna être mis gens d'armes, de six milles en six milles, qui garderoient lesdits passages, et de lieu à autre feroient accompagner les vivandiers. Et ce fait, fut mis le feu partout, et brûlés villages et maisons.

XX.

Comment l'armée du roi partit du Bourg de Busale, pour aller assiéger la ville de Gênes.

Le vendredi, vingt et troisième jour du mois d'avril, en l'an mil cinq cent et sept, messire Charles d'Amboise, lieutenant de l'armée du roi, fit au matin déloger ladite armée du Bourg de Busale, et mettre l'avant-garde assez loin devant, que lui-même conduisoit. Entre l'avant-garde et la bataille, fit mettre en avant le charroi de l'artillerie et le som-

mage; la bataille et l'arrière-garde après, étant loin l'une de l'autre de deux jets d'arc, ou environ; les Allemands et gens de pied avec l'artillerie. Et ainsi marchèrent gens d'armes le petit pas, jusques à un lieu nommé Pontadême, à six milles près de Gênes; et là furent ce jour, et tout le lendemain, pour tenir conseil et ordonner des approches de Gênes, et de la manière comment au plus sûr le siége se pourroit asseoir et mettre, et de tous leurs autres affaires. Lesquelles choses furent là mises en conseil, où furent appelés messire Jacques de Chabannes, seigneur de La Palice, messire Yves d'Alègre, messire Jean de Bessey, capitaine des Allemands, messire Philibert de Clermont, seigneur de Montoison, et plusieurs autres capitaines et gentilshommes pensionnaires du roi. Auxquels dit messire Charles d'Amboise, lieutenant du roi: « Messeigneurs, vous savez assez le vouloir du roi, et la cause de notre affaire, qui est entièrement fondée sur la prise et réduction de la cité de Gênes, rebelle et désobéissante audit seigneur. Or, sommes-nous à tant venus, qu'il ne reste, sur ce, que de mettre les mains à l'œuvre, ce qui nous est métier de faire, en manière que ce soit à notre louange, à l'honneur du roi et au profit de la chose publique. A cette fin vous ai-je voulu ici appeler, afin que chacun de vous, selon ce que vous en pour-

rez savoir et entendre au plus près, de loyal conseil m'en veuillez découvrir votre avis, comme ceux qui à plusieurs hautes entreprises et louables faits avez été. Vous savez, à suffire, de la force et situation du lieu, et comme tout autour de plus en plus fort elle est fortifiée. Toutefois, il n'est si forte chose, si cœur vertueux par vouloir la désire, que de pouvoir ne l'obtienne; et sachez que seigneurie gouvernée et soutenue par démocratie, qui est puissance populaire, ne peut nullement durer et longuement être en pouvoir; car peuple effréné, comme est celui de Gênes, par envie de dominer ou orgueil de seigneurir, se divise facilement. Or, ont jà élu et fait un duc d'un teinturier et mécanique, que longuement n'approuveront les marchands et ceux du peuple gras. Parquoi nous faut vertueusement les assaillir et donner dedans, au plus tôt que faire se pourra, pour les prévenir, et ne leur donner temps d'avitailler leur ville et penser à leurs besognes. Et me semble, sauf meilleur avis, que, demain au matin, soit transmis aucun bon capitaine avec bonne puissance de gens d'armes, découvrir la montagne et aviser leurs forts; car surtout est requis, avant que assaillir la ville, gagner les montagnes et les forts qui sont au-dessus et autour : autrement, si notre armée passe outre, et les montagnes soient occupées par les

Génevois, nos vivandiers, sans grosse garde de gens d'armes mise en divers lieux (ce qui amoindriroit fort notre armée), ne pourront passer, et nuit et jour seroit notre armée de tous côtés ennuyée et assaillie, et sans repos. Parquoi me semble qu'il y faut envoyer quelque bon chef, et bien accompagné, pour aller voir que c'est; et en queue faire marcher toute l'armée, pour renforcer au besoin ceux qui monteront la montagne; et aussi pour donner sur leurs forts et barrières, feront là près, et, en lieu propice, charrier et atîtrer quelques pièces de bonne artillerie, pour donner au travers. Et en ce faisant, m'est avis, si nous y allons de bonne voile, que nous aurons part au logis. »

L'avis et opinion du lieutenant du roi fut, de tous les capitaines qui furent là et autres gentilshommes, loué et recommandé : auquel furent, par aucuns desdits capitaines, plusieurs autres moyens ajoutés et faites diverses ouvertures; mais, à la conclusion, fut dit que ladite montagne seroit assaillie et gagnée, qui pourroit, premier que passer outre. Et dit là messire Jacques de Chabannes, seigneur de La Palice : « Il me semble, dit-il, que quelque nombre que soient ces vilains, et quelques forts qu'ils aient aux montagnes, si avec eux nous nous assemblons, que peu de résistance feront, vu que ce n'est que commune, qui n'a

accoutumé la guerre ni n'est usitée du métier, et aussi qu'ils ont leur ville au dos pour retraite, où toujours auront l'œil; qui les chargera roidement. Et en outre si quelque peureux (dont entre eux y peut avoir quelqu'un), par crainte des horions qui là se donneront à tour de bras, par aventure prend la fuite, Dieu sait quelle suite des autres il aura! Car la manière de commune tient tel désarroi en bataille, que le premier qui déloge attrait tous les autres, et à fuir les convie; y ayant tel désordre au surplus, que, après ébranler, jamais ne se rallient. Dont mon opinion est, qu'ils soient tôt assaillis et chargés roidement. » Laquelle opinion fut tenue de tous, et ordonné par ledit messire Charles d'Amboise, lieutenant du roi, que celui messire Jacques de Chabannes, seigneur de La Palice, auroit cette charge; et que avec lui auroit trois mille hommes de pied françois, et quelque nombre d'autres gens d'armes, qu'il voudroit choisir par les compagnies. Laquelle charge prit volontiers ledit seigneur de La Palice. Et sachant celle entreprise, plusieurs seigneurs et autres gentilshommes, qui là étoient, dirent que sans eux ne se feroit la menée, et que messire Jacques de Chabannes, que chacun suivoit volontiers, n'iroit à ladite montagne, qu'ils ne fussent avec lui, et tant, que chacun se convioit à ce banquet; dont se déli-

bérèrent plus de cent des pensionnaires et autres gentilshommes du roi de se trouver à cet affaire.

XXI.

Comment le roi partit d'Alexandrie pour s'en aller joindre à son armée, qui marchoit droit à Gênes.

Le roi, qui d'Alexandrie savoit à toutes heures nouvelles de son armée, se voulant joindre à elle, partit de ladite ville d'Alexandrie, le vingt et troisième jour du mois d'avril, sur les sept heures du matin, après la messe ouïe, ayant dîné légèrement, et étant armé de toutes pièces, monté sur un courtier blanc bardé de blanc avec un saie de même couleur et broché d'or. Et ainsi, avec ses princes, seigneurs, et gentilshommes de sa maison, et archers de la garde, tous armés avec lui, chevaucha de son logis, par la grand'rue, et le long de la place où avoit là grand nombre de dames, et autres des seigneurs et du peuple de la ville; dont les dames disoient à la passée: « Ah! que grand dommage est de tant de grands princes, et seigneurs, et beaux gentilshommes de France, qui s'en vont prendre leur fin et mourir à Gênes! Jà n'en réchappera un tout seul! » disoient ces pauvres dames; et de vrai pensoient

que Gênes, coutumière d'obtenir victoire, dût tout mettre à sac : ce qu'eussent bien voulu aucuns d'Alexandrie, qui par aventure y avoient de leurs frères ou voisins, comme fut dit par après.

Or, s'en va le roi chevauchant tout armé d'Alexandrie à un lieu nommé le Bosq, mauvais françois; de Bosq, à Gavi, et au Bourg de Busale, qui étoit tout en feu. Audit lieu de Bourg arriva le roi, le samedi, que le lieutenant et les capitaines de son armée avoient tenu le conseil d'aller donner sur les vilains de la montagne de Gênes : ce qui fut fait.

XXII.

Comment messire Jacques de Chabannes, seigneur de La Palice, avec plusieurs gentilshommes françois et gens de pied, fut assaillir la montagne de Gênes; et de la prise d'un bastillon et autres forts, et d'une bataille faite sur ladite montagne.

Un dimanche, vingt et quatrième jour du mois d'avril, en l'an mil cinq cent et sept, messire Jacques de Chabannes, seigneur de La Palice, sur le point de cinq heures du matin, après la messe ouïe, partit de Pontadême, avec trois mille hommes de pied et aucuns

gentilshommes armés, et montés légèrement, et se mit en marche droit à Gênes. Lequel ne fut si tôt parti, que grand nombre de gentilshommes de la maison et des pensionnaires du roi ne s'armassent pour aller après, lesquels dirent à messire Charles d'Amboise, lieutenant du roi, qu'ils iroient volontiers après, en lui priant qu'il lui plût que, sans eux, ledit seigneur de La Palice ne montât ladite montagne ou commençât le hutin. A quoi différa le lieutenant du roi, disant : « Je n'ai pas transmis le seigneur de La Palice pour donner la bataille à nos ennemis, mais seulement pour aviser la montée plus aisée, et assaillir quelque maison au bas de ladite montagne, où est quelque nombre de vilains qui gardent ce passage ; et aussi n'est heure ni lieu de leur donner encore la bataille, s'ils ne descendent en plaine : ce que ne feront, car ils ont sur nous l'avantage des montagnes. Parquoi n'est métier, pour cette première fois, faire grand effort, mais seulement voir leur manière et épier les lieux. » Sur ce, firent réponse lesdits gentilshommes : « Nous savons bien que les lieux des montagnes sont difficiles pour nous, et avantageux pour les ennemis ; mais tant y a, que si le seigneur de La Palice, qu'avez là envoyé, les rencontre, quelque puissance ou lieu avantageux qu'ils aient, nous sommes tous assurés qu'il donnera au travers, quelque

chose qu'il en doive advenir. Dont est requis que, avec ses gens de pied, ait quelque nombre de gens bien armés pour soutenir un faix, s'il en est besoin. » Et, pour ce, le prièrent derechef qu'ils y allassent. « Or allez donc, dit-il, et gardez surtout, à cette première charge, de ne hasarder par trop votre affaire ; car le lieu où sont nos ennemis est moult avantageux pour eux. » A chef de ces paroles, grand nombre de gentilshommes, bien armés et montés sur bas chevaux, se mettent après à course de cheval, et tant que, avec le seigneur de La Palice et ses piétons, se trouvèrent au droit d'un petit bourg, nommé Rivereu, à un mille près de Gênes.

Et delà commença le seigneur de La Palice à regarder la montagne, et les forts qui dedans étoient, et tout le sommet et pendant de ladite montagne, pleins de gens armés, qui de tous côtés faisoient cris et tiroient artillerie sur nos gens. Or, avoient iceux Génevois fait sur la cime de leur montagne un fort bastillon, percé de terre à tous côtés, et mis dedans grand'puissance de soldats et force artillerie. Et est à savoir que, là dedans cette montagne, sont deux chemins, qui, du bas de la grève et du pied de ladite montagne, montent droit audit bastillon, et de là descendent à Gênes, vers le château, et à Besaigne; desquels chemins, l'un est près de l'issue du bourg

de Rivereu, comme de demi-jet d'arc, ou environ, regardant vers le chemin de Gênes, sur main senestre; l'autre, outre ledit Rivereu, loin de deux jets d'arc, tirant aussi vers Gênes, du côté de la grève; entre lesquels deux chemins étoit assis ledit bastillon, sur le sommet du mont. Or y avoit, sur le bord et au travers d'iceux chemins, barrières et maisons fortifiées, et force gens d'armes pour les garder. De l'autre côté, sur main dextre, étoit une autre montagne, de la hauteur et pareille de cette, qui pareillement étoit toute pleine de gens armés.

Ainsi que messire Jacques de Chabannes avec ses gens avisoit le lieu pour monter, messire Charles d'Amboise fit à coup marcher toute l'armée, et tira celle part. Et premier qu'elle fût là arrivée, jà commençoit le seigneur de La Palice à monter avec ses gentilshommes, les piétons un peu à quartier, tirant ledit seigneur de La Palice, par le chemin plus prochain de Rivereu, droit à une maison fortifiée sur le bord dudit chemin, haut en ladite montagne environ deux jets de pierre.

Au point que le seigneur de La Palice commençoit à monter, toute l'armée de France arriva sur le lieu. Là furent tous les gens d'armes à cheval, et les Allemands et piétons françois, vis-à-vis dudit bastillon, dont tirèrent les Génevois coups d'artillerie à pierre perdue au

travers de l'armée et du camp, sans faire que peu de mal; car la plupart de leurs coups passoient par-dessus, pource qu'ils venoient d'amont.

Messire Charles d'Amboise, lieutenant du roi, voyant monter le seigneur de La Palice avec ses gens, et adresser vers la maison fortifiée sur le bord du chemin, et les montagnes couvertes d'ennemis, commanda à messire Paul de Beusserailhe, maître de l'artillerie, que tout soudainement il fît monter sur la montagne quatre faucons, et qu'ils fussent mis en lieu propice, pour tirer contre la maison que le seigneur de La Palice alloit assaillir, et au travers des vilains qui étoient sur ladite montagne à grosses troupes. Et tout en l'heure, celui maître de l'artillerie, avec les commissaires d'icelle, qui étoient Étienne de Champellais, Guérin Maugué, Pérot d'Oignois et Louis Benoît, firent monter quatre faucons, dont le premier fut monté par les pionniers, les autres trois à force de chevaux et de câbles, et furent mis au pendant de ladite montagne, entre le bourg de Rivereu et le chemin où étoit ladite maison, et là taudissés et assis; et pour iceux tirer, un nommé Ferry Utel et quatre autres canonniers furent là mis et ordonnés. Deux autres gros canons furent mis au pied de la montagne, pour tirer contre le bastillon d'amont; et furent là ordon-

nés trois canonniers, nommés Jacques Daussel, Thibaut d'Archet et Pierre de Sallenove.

A cette même heure, messire Charles d'Amboise, lieutenant-général de l'armée du roi, fit chevalier un nommé maître Thomas Bouhier, général de Normandie, lequel fut là au camp, armé de toutes pièces, vêtu d'un saie de drap d'or et monté sur un bon coursier.

Le seigneur de La Palice, avec grand nombre de gentilshommes, s'efforçoit à toute puissance de gagner la montagne, laquelle étoit droite à merveilles et haute d'une lieue de chemin, ou de près. Et pource que j'étois lors sur le lieu, et vis iceux gentilshommes monter, et partie de leur exploit, aucuns d'iceux ai voulu nommer ici, premièrement messire Jacques de Chabannes, seigneur de La Palice, et chef de la bande; Jean Stuart, duc d'Albanie; Jacques de Bourbon, comte de Roussillon; Jacques de Rohan, seigneur de Léon; René d'Anjou, seigneur de Maizières; Jean de la Chambre, vicomte de Maurienne; René de Bretagne, comte de Pointièvre; le vicomte de Rhodez; Odet de Foix, seigneur de Barbazan; Andrieu de Foix; messire Rogier, baron de Béart; messire Mery de Rochechouart, seigneur de Mortemart; messire Germain de Bonneval, gouverneur du Limousin; Louis de Genlis, seigneur de Montmort; François de Crussol, seigneur de Beaudîner; messire Jean

trait. Mais pource que le lieu étoit mal à main pour gens de cheval, pour l'empêchement de la montagne, qui étoit droite, ne leur surent guère nuire, et à la fin, à coups de trait et de main furent repoussés bientôt. Aussi étoient aucuns de nos gens de pied montés si haut, qu'ils avoient trouvé leurs ennemis en barbe, qui pareillement les avoient renvoyés bien lourdement, et se retiroient; dont le seigneur de La Palice, voyant aucuns d'iceux reculer, leur cria : « Tournez, ribauds, tournez! car s'il y en a un à qui je voie démarcher un seul pas, je le ferai tailler en pièces. » Et là fut un gentilhomme nommé Pierre de Bayard, lequel s'adressa à aucuns de ceux qui s'étoient reculés, et à tour de bras commença à charger, et tant qu'ils tournèrent en avant. Tantôt fut la maison où les Génevois s'étoient fortifiés, par le seigneur de La Palice et ses gens, à grands coups assaillie, et approchée jusques à combattre main à main. Là mirent pied à terre ceux qui avoient chevaux, et se joignirent tous ensemble. Ceux du dedans ne se défendirent longuement; car, ainsi qu'on les assailloit, un canonnier nommé Ferry Utel, prévôt de l'artillerie, étant à un rempart entre Rivereu et ladite maison, adressa là un coup d'un gros canon, tellement qu'il perça ladite maison tout au travers, et tua deux hommes génevois : ce fait, qui put fuir de

là ne fit autre demeure; ainsi abandonnèrent le fort, et à mont. A cette première rencontre, les vilains qui étoient en la montagne tirèrent artillerie à toutes mains, et tant de trait, qu'il tomboit menu comme gouttes de pluie.

Grand'chaleur faisoit lors, dont à grand'-peine montoient les gentilshommes et autres, qui étoient armés de toutes pièces et à pied. Advint que, pour la force du chaud, le seigneur de La Palice mit bas et avala sa gorgerette, laquelle étoit double et toute échauffée pour la chaleur du soleil; et comme chacun s'efforçoit de monter, un trait vint d'amont donner droit au défaut de la gorgerette dudit seigneur de La Palice, et lui entra en dévalant bas dedans la gorge, bien quatre doigts : de quoi ne tint compte, mais marcha encore en avant, disant : « Ce n'est rien, ce n'est rien ! » et arracha le trait, dont incontinent grand'-force de sang commença à saillir de la gorge, et tant, qu'il ne put plus tirer avant, car jà avoit perdu moult de sang. Toutefois ne s'ébahit de rien, mais tout en riant, dit : « Je n'ai nul mal, si n'est que ma douleur est seulement pour ce que je ne puis, à mon vouloir et à ce besoin, servir le roi, et me trouver à la bataille contre ces vilains, lesquels, sans faillir, à l'aide de Dieu et des grands coups que vous, messeigneurs, donnerez aujourd'hui, seront défaits. Or, allez sous la main de Dieu, qui

chevaucheurs qu'ils avoient en queue, marchèrent aussi roidement droit amont. Et voyant, iceux Génevois, que de toutes parts leur montagne étoit assaillie, et que les François approchoient leur bastillon, abandonnèrent leur fort et mirent le feu dedans leurs poudres. Là monta des premiers Jacques d'Alègre, et prit l'étendard de sa bande, puis tout le premier entra dedans ledit bastillon, tout plein de feu et de fumée de la poudre qui jà étoit brûlée, et mit son étendard dessus celui bastillon. Les Allemands et autres gens de pied françois tuèrent là tous les Génevois qu'ils y trouvèrent, et donnèrent la chasse aux fuyans jusque contre les portes de Gênes.

Ainsi que ce chapplis duroit, et que les François gagnoient la montagne, au bas, à l'entrée du chemin par lequel on monte droit au bastillon, avoit une forte barrière sur le gravier, où étoient là pour la garde d'icelle mille ou douze cents hommes de guerre génevois, pensant que la venue des François se feroit par là. Et ce pendant que ceux qui alloient en la bataille montoient à mont, ceux de ladite barrière ennuyoient moult les gens d'armes, tant de trait que d'artillerie et des saillies qu'ils faisoient sur le camp : dont le lieutenant du roi y fit mener trois grosses coulevrines et un canon serpentin, pour

battre ladite barrière et une maison qui étoit au-dessus; et aussi fit marcher une bande de Suisses, lesquels voyant ladite barrière, dont venoit le trait et artillerie sans cesser, ne la voulurent assaillir, mais dirent qu'ils iroient volontiers à la bataille où étoient allés leurs compagnons. Et lors un nommé messire Rigault d'Oreille, du pays d'Auvergne, maître-d'hôtel du roi, s'en alla vers ladite barrière, feignant escarmoucher, pour icelle aviser et la manière des Génevois qui la gardoient; et cela vu, en s'en retournant trouva un nommé Guyon Le Roy, seigneur de Chillou, auquel dit : « Venez voir une barrière que les Génevois tiennent, laquelle me semble assez facile à gagner, et m'est avis, si quelque bonne bande de gens de pied marchoit celle part, que bientôt seroit gagnée; et qui me voudra bailler renfort, je prendrai sur mon honneur de l'emporter. » Celui Guyon Le Roy dit: « Pour moi, ne tiendra qu'elle ne soit assaillie, et de ma part m'y trouverai volontiers avec vous. » Et sur ce point, ledit messire Rigault s'en va hâtivement devers messire Charles d'Amboise, lieutenant de l'armée, lequel avoit l'œil et la main à toute heure au besoin de l'affaire; auquel dit messire Rigault : « Monseigneur, il y a ici près sur le gravier, à l'entrée d'un chemin qui va droit au bastillon d'amont, une forte barrière et grand nombre de Génevois

qui la gardent, et de là ennuient fort l'armée du roi à coups de trait et d'artillerie, laquelle n'abandonneront iceux Génevois pour notre artillerie, car ils ont des taudis où se garantissent. Et aussi les Allemands que avez là envoyés pour l'assaillir ne veulent coup donner, combien qu'elle soit de prise et facile à emporter; car j'ai vu et avisé l'entrée, qui est gagnable pour gens de pied: pour ce, s'il vous plaît m'en bailler quelque bonne bande, il m'est avis, et me semble sans faillir, que je chasserai les vilains et gagnerai ladite barrière. » Messire Charles d'Amboise, oyant ce propos, lui bailla les cinquante hommes d'armes et cent archers de messire Yves d'Alègre, lesquels fit tous là marcher à pied. Droit à ladite barrière adressa messire Rigault d'Oreille, avec lui ledit Guyon Le Roy, et un autre nommé Philibert de Beaujeu, et les hommes d'armes et archers dudit seigneur d'Alègre. Là fut un nommé Antoine de Saint-Nectaire, capitaine des archers, lequel marcha droit avec ses archers; et à la queue d'iceux, étoit un nommé James de Sainte-Colombe, lieutenant de ladite compagnie, avec ses hommes d'armes, tous à pied, lesquels marchèrent droit à la barrière, dont grands coups de traits et hacquebuttes venoient. Et à l'approcher, messire Rigault d'Oreille dit aux gens d'armes qui le suivoient: « Marchez hardiment et sûrement; car j'ai vu

l'entrée des barrières, laquelle est aisée, et jà sont les vilains ébranlés. » Ce dit, se mit devant l'épée au poing, et là, à grands patacs, chargèrent François sur ceux de la barrière. Les archers commencèrent à décocher flèches au travers de la roûte des Génevois; les hommes d'armes pareillement se mêlèrent en la presse, et chargèrent tous ensemble, en manière que la barrière fut abandonnée desdits Génevois et gagnée par les François, lesquels leur donnèrent la chasse jusques à une maison étant sur le bord du chemin et fortifiée de gens et d'artillerie. James de Sainte-Colombe, avec ses gens d'armes, assaillit celle maison si très-vivement, que les Génevois l'abandonnèrent, et se mirent à monter la montagne par divers lieux.

Alors que ces exploits se faisoient, les gentilshommes et autres qui étoient montés des premiers combattoient en plusieurs lieux par ladite montagne, dont lesdits Génevois, qui s'enfuyoient de ladite barrière à mont, furent la plupart rencontrés des Allemands et gens de pied françois; et Dieu sait quelle composition ils eurent! Jusques au sommet de ladite montagne montèrent les François qui avoient gagné la barrière d'en bas, et là trouvèrent grande exécution de morts, dont il y en eut, selon l'estime de plusieurs, environ deux mille cinq cents Génevois, et des François et

Allemands bien cent, et de quatre à cinq cents blessés.

Tandis que les François donnoient la chasse et tuoient les Génevois par les montagnes, à l'autre côté de la montagne sur main dextre, au-dessus d'une abbaye de saint Benoît, avoit grand nombre de Génevois armés. Et ce voyant, le lieutenant du roi, qui avoit l'œil par tout, appela un nommé Cossains, capitaine de cinq cents laquais, lequel fit monter, avec ses piétons, droit où étoient les Génevois. Là, sur le gravier étoit toute l'armée de France en ordre, sans se mouvoir nullement, dont aucuns regardoient monter ledit Cossains et ses piétons; disant que sur la montagne avoit moult grand nombre de gens armés, et que c'étoit bien peu d'envoyer cinq cents hommes seulement, et que bon seroit de marcher après quelque nombre de gens à cheval sur la queue, pour les secourir, si besoin en étoit. Et sur ce, un nommé Guillaume Gouffier, de la maison de Boisy, lieutenant des cent hommes d'armes du marquis de Mantoue, et aucuns autres gens d'armes de diverses compagnies, étant jusques au nombre de vingt hommes d'armes et archers, sortirent de leur ordre, et laissèrent leur enseigne, tirant après ledit Cossains et ses piétons, qui s'étoit jà assemblé avec les Génevois, et donné dessus si rudement, que la place lui

étoit demeurée. Les Génevois, qui étoient des vilains de Poulceuvre, se mirent en fuite par le bas de ladite montagne, lesquels furent arrêtés par les gens de cheval, et rechassés amont. Les laquais de Cossains pareillement les rembarrèrent, en manière que grande partie d'iceux furent enclos. Et eux cuidant gagner un chemin au-dessus d'une abbaye qui est au bas de ladite montagne, pour tirer à Saint-Pierre-d'Arêne et à Gênes, furent là arrêtés, chapplés et assommés bien cinq cents, comme fut dit par aucuns de ceux qui avoient été à l'exploit.

Ainsi fut gagnée la montagne nommée la *montagne des Deux-Frères*, pour une déconfiture que firent là autrefois deux frères génevois sur leurs ennemis; et aussi fut gagné leur bastillon par Jacques d'Alègre, seigneur de Millau. Chacun de ceux qui furent à ce fait honorable s'y acquittèrent tellement, que pour eux y acquirent louange immortelle et renom florissant. Et entre autres fut donné le bruit à messire Jacques de Chabannes, conduiseur de la première charge, et aux gentilshommes de sa bande, lesquels eurent le premier heurt, soutinrent le plus grand faix, et en portèrent plus de peine; car eux armés de toutes pièces, et à pied la plupart, montèrent ladite montagne haute à merveilles, et tant droite, que, en plusieurs endroits d'icelle,

falloit grimper les buissons et monter à quatre pieds. Somme, ce fut une œuvre de merveilles à tous ceux qui en ouirent parler, et épouvantable à tout le monde.

Jusques à celle heure, ne surent ceux du château le vrai de leur secours; car voyant paravant les vilains sur les montagnes, pensoient que de là vinssent assiéger et assaillir le château. Mais voyant la croix blanche et l'étendard des François sur le bastillon, et la chasse qu'on donnoit aux Génevois, lesquels on tuoit à la vue du château, connurent qu'ils avoient secours, et que l'armée de France étoit au pied des montagnes et dedans. Pour lesquelles choses, firent un cri de joie, comme s'ils fussent ressuscités de mort à vie; et aussi étoient-ils en grand hasard: car leur vin étoit failli, et leurs autres vivres diminués, et des soldats grande partie de morts et les autres affolés. Toutefois ceux qui furent sains montèrent sur les murailles, et là firent sonner trompettes et tabourins, en tirant artillerie au travers de la ville, comme si tout dût basir, et s'ébaudirent joyeusement. Messire Galéas, voyant du château sur le haut des murailles du Palais deux étendards de saint Georges, fit adresser une grosse serpentine celle part, et tirer si à droit, que d'un coup rua par terre un d'iceux étendards: de quoi les Génevois furent moult ébahis, et tant, que

plus ne s'essayèrent de dresser leur étendard.

Le roi, qui étoit lors au Bourg de Busale, sut par postes, que couroient aucuns de ses varlets de chambre, les nouvelles de la prise des montagnes et du bastillon, et comme ses gens avoient gagné la bataille : de quoi fut moult joyeux, et manda à messire Charles d'Amboise, son lieutenant-général, que le lendemain il seroit à son armée.

Après toutes ces choses, gens d'armes furent mis à garder le bastillon, que le seigneur de Millau, avec quelques autres capitaines de gens de pied et trois mille laquais françois, eut en garde. Aussi furent ordonnés trois mille Allemands à garder la montagne. Car encore tenoient les Génevois le Castellat, qu'ils avoient, au commencement du mutin, gagné sur nos gens. Lequel Castellat est assis au pendant de la montagne, du côté de Gênes, contre le bastillon, et le château à main senestre, en descendant du bastillon à la ville; bien garni de gens et d'artillerie, pour encore tenir longuement et amuser l'armée. Mais pource que jà étoit sur la vesprée et près de nuit, fut dit que ce jour ne seroit fait autre chose, si n'est que gens d'armes furent mis autour de celui Castellat, pour garder que celle nuit ne fût renforcé de gens ou de vivres, pour celui assaillir le lendemain et approcher Gênes.

Ce fait, gens d'armes furent logés et mis chacun à son quartier : l'avant-garde fut mise près de Saint-Pierre-d'Arêne, à la venue de Gênes; la bataille, vis-à-vis, et tout autour d'un gros bourg nommé Rivereu; l'artillerie et tous les gens de pied, entre la bataille et l'avant-garde, tout au droit du bastillon; l'arrière-garde, au-dessous du bourg de Rivereu, à un grand jet d'arc loin en arrière de la bataille. Là, sur les côtés, et au pendant des montagnes, avoit grand nombre de palais et beaux logis à merveilles, qui étoient des seigneurs et marchands de Gênes, où là dedans étoient logés les capitaines et seigneurs qui là étoient. Dedans le bourg de Rivereu étoit logé messire Charles d'Amboise, lieutenant du roi, et grand'compagnée de gentilshommes du roi, qui repassoient tous à son logis. Aussi tenoit-il maison ouverte à tous venants, où ce jour me trouvai à l'heure du souper, pour en avoir ma part comme les autres. Tout le logis, haut et bas, étoit plein de mordans. Là vis arriver plusieurs des gentilshommes qui avoient été à la bataille, dont aucuns n'étoient encore desarmés de leurs grèves et garde-bras, tous lassés, et barbouillé le visage de poudre et de sueur. Chacun parloit là de l'affaire de la guerre, où j'ouïs et appris beaucoup de choses que j'ai ci mises par écrit.

Sur le point du souper, devant le logis du

lieutenant du roi, arriva grand'flotte d'Allemands, dont les uns portoient les autres à leurs cols et sur des piques, tous blessés et sanglants : lesquels fit monter à mont, et iceux fit repaître et panser à ses dépens, et tenir audit logis jusqu'ils fussent guéris.

A toute heure lui survenoient nouvelles de la guerre et des affaires du roi; et entre autres, au commencement du souper, survint un des capitaines des Allemands, qui avoit monté la montagne, disant qu'iceux Allemands ne demeureroient en ladite montagne, si leurs compagnons d'en-bas n'y alloient, ou qu'on leur envoyât quelque autre renfort, pour leur aider à garder ladite montagne. Et tout en l'heure, le lieutenant du roi laissa le souper, et à toute diligence s'en va au camp, où prit gens d'armes et piétons, jusques au nombre de deux mille; et iceux fit monter, pour aller là où étoient les Allemands et garder la montagne avec eux; puis s'en alla tout au long du camp voir l'ordre de ses gens. Et comme celui qui avoit la charge de tout étoit toujours en pieds, en manière qu'il ne dormoit ni nuit, ni jour ; mais étoit tout temps par chemin de lieu en lieu, pour lui-même voir asseoir le guet du soir, et de la minuit, et du matin. Et avec ce, avoit mis telle police et provision à l'affaire des vivres, que toute la vallée de Poulceuvre, qui contenoit plus de douze milles

de pays, étoit toujours pleine de vivandiers; et si bien étoit l'ost garni de vivres, que là aussi grand marché en étoit qu'en la meilleure ville de France. Toute celle nuit fut mis gros guet, et écoutes à force autour de Gênes et sur les montagnes.

Aussi ne dormoient pas les Génevois, de leur part, combien qu'ils eussent mal fait leurs besognes le jour de devant. Là étoient leur duc, nommé Paul de Nove, et un autre Pisain, nommé Jacobus Corsus, lesquels avoient la charge de l'armée de Gênes, et avoient conduit ce jour l'armée à la montagne, et perdu la bataille, comme j'ai dit. Lesquels voyant le commencement de leur male fortune, pour donner confort et espérance au peuple, dirent devant tous : « Messieurs, si nous avons aujourd'hui fait quelque peu de perte, demain recouvrerons le tout; car fortune, qui onc ne tourna le dos à Gênes qu'à cette fois, nous sera à une autre secourable. Si nos ennemis les François occupent partie de notre montagne, encore avons-nous le Castellat et la montagne de notre côté à délivre, par où pouvons monter sans leur danger jusques à mont, et là leur tenir bastille et pied ferme. Reprenons donc nouveau courage de vertueux vouloir, et nous efforçons de leur donner un échec. Autant de gens, et plus qu'ils ne sont, sommes ici; ne reste plus qu'avoir bon vou-

loir de bien faire, et au besoin l'exécuter : pour ce, est métier que, demain au plus matin, tout homme de Gênes qui pourra armes porter se trouve à la montagne, délibéré par armes défendre notre liberté, que nul homme de cœur vertueux doit laisser perdre, si n'est quant et la vie. Pour tant, nobles cœurs de Génevois, trouvez-vous à la montagne des Deux-Frères, pour là vivre et mourir à la défense de votre franchise et garder votre cité. Outre, est avisé que, pour nos ennemis amuser et surprendre, enverrons ambassades devers le lieutenant du roi de France, feignant de vouloir parlamenter et rendre la ville ; lesquelles ambassades exploreront et aviseront l'armée des François, les lieux où est assis leur camp, et la manière de leurs gens d'armes, pour nous en avertir, afin de donner dedans par le plus aisé ; et ce pendant, nous monterons tous par le derrière de notre montagne, afin qu'ils ne voient notre puissanee ; et nous, ainsi montés, ferons faire une saillie de trois ou quatre mille hommes vers le côté de la Lanterne, comme pour leur vouloir donner de ce côté la bataille, où soudainement accourra toute l'armée ; et, elle ainsi passée, dévalerons de la montagne, et à tour de bras leur donnerons la charge sur la bataille ou arrière-garde, dont seront effrayés du bruit et se désordonneront en manière que, sans faillir, si nous avons cœur,

nous gagnerons la bataille et mettrons tout à sac. » Là furent présents Paul-Baptiste Justinian, Démétrius Justinian, Manuel de Canalle, Antonius de Ciuli, des premiers mutins de Gênes, et deux capitaines, nommés Ternatin et Gambecourte, lesquels, devant tout le peuple de Gênes, louèrent et recommandèrent l'opinion susdite, disant que de meilleur ni plus sûr moyen ne sauroient trouver pour défaire les François; à quoi s'accorda tout le peuple, tant que, toute la nuit, ne firent autre œuvre par la ville, qu'armer gens, voire de tant, comme depuis je sus par mon hôte de Gênes, que en nombre se trouvèrent quarante mille hommes armés ou plus, lesquels, dès l'aube du jour, se mirent à monter la plupart, et eux montés, se mirent entre les montagnes hors la vue de nos gens : toutefois furent bien avertis par ceux de notre guet que grand nombre de Génevois étoient montés.

Au plus matin envoyèrent devers le lieutenant du roi leurs ambassadeurs, lesquels passèrent par le quartier de l'avant-garde, regardant çà et là comme avoient charge de faire, disant à ceux qui les enquéroient où ils alloient : « Nous allons en ambassade devers le lieutenant du roi pour parlamenter et faire composition, pour rendre la ville au roi » ; et, ainsi toujours en regardant l'ordre de l'armée, passèrent outre jusques au logis du lieutenant

du roi, auquel dirent la charge qu'ils avoient de la ville. « Je ne puis rien, dit-il, conclure avec vous, ni ne pouvez avoir réponse jusques à la venue du roi, qui sera ici dedans deux heures, comme il m'a mandé; je m'en vais au-devant de lui pour l'avertir de tout.» Oyant lesdits Génevois que le roi étoit si près, furent tous ébahis, pensant qu'il ne viendroit point, quelque chose qu'on en dît, ce que pareillement ne croyoient ceux de Gênes. En bonne garde furent mis lesdits ambassadeurs.

Ce fait, messire Charles d'Amboise prit grand nombre de gens d'armes, et s'en alla au-devant du roi qui étoit parti bien matin de son logis et avoit chevauché, armé, et matin pour la fraîcheur.

XXIII.

Comment le roi se rendit à son armée devant Gênes, et d'une bataille gagnée par les François, et comment la ville de Gênes se rendit au roi.

Le roi, sur les neuf heures du matin, arriva au camp avec grosse roûte de gens d'armes; et fut le vingt-cinquième jour du mois d'avril, en l'an susdit mil cinq cent sept. Autour de lui, devant et derrière, étoient ses deux cents gentilshommes, tous en armes, et leurs che-

vaux bardés et accoutrés richement. Avec lui étoient le duc de Bourbon, le duc de Calabre, le duc de Longueville, le duc de Ferrare, le comte de Nevers, le marquis de Mantoue, le marquis de Montferrat, le seigneur Jean Jourdan et plusieurs autres grands seigneurs tous armés et vêtus de saies de drap d'or et d'orfévrerie, montés sur grands coursiers bardés moult richement. Le roi, armé de pied en cap, était au milieu des quatre cents archers de sa garde, les vingt et quatre du corps tout au joignant de lui : lesquels archers étoient armés de leurs brigandines et salades, et vêtus de leurs hocquetons, les arcs tendus, et faisoient entre autres belle montre en marchant moult fièrement. Au derrière de lui, avoit une escouade de gens d'armes semblant être assez pour devoir soutenir un faix de grosse bataille. Somme, sa roûte duroit une lieue de pays : ce que pouvoient clairement voir les ennemis qui étoient en la montagne, dont furent ébahis, ne se doutant de sa venue. Les Allemands de sa garde, tous empanachés, armés de hallecrets et la piqué au poing, marchoient en pointe et devant les archers de la garde. De sa venue fut tout l'ost réjoui. Les Allemands commencèrent à battre leurs gros tabourins et marcher au-devant de lui, en lui faisant la révérence le genou en terre. Ce fait, après qu'il eut vu et avisé l'ordre de toute son

armée qui là étoit toute en bataille, s'en alla loger à un monastère de Saint-Benoît, au pied de la montagne, sur main dextre, où là avoit beau logis et dévote église, et grands jardins clos de bonnes murailles, dedans lequel furent logés les quatre cents archers de la garde et les cent Allemands. Le cardinal d'Amboise fut logé là dedans ledit monastère avec partie de son train. Maître René, cardinal de Prye, étoit pareillement logé là près. Tristan de Salazar, archevêque de Sens, suivit aussi le roi, et si avoit avec lui vingt hommes à cheval, tous la brigandine sur le dos, et lui son harnois complet dedans ses coffres, et un bon coursier pour le servir au besoin.

Tantôt que le roi fut arrivé, messire Charles d'Amboise, son lieutenant, lui mena les ambassadeurs de Gênes, qu'il ne voulut voir ni ouïr; mais les envoya au cardinal d'Amboise, pour les ouïr et savoir qu'ils voudroient dire, et, ce fait, aviser sur leur dépêche. Après dîner, les ambassades furent ouïes touchant leur charge, telle que le peuple et toute la ville de Gênes disoient que volontiers se rendroient au roi, et lui mettroient ladite ville entre ses mains; leurs libertés, biens et vies saufs; priant ledit cardinal d'Amboise très-humblement de vouloir intercéder pour la désolée cité de Gênes, et qu'il fût le bon plaisir du roi, leur seigneur souverain, comme disoient, de ne vouloir dé-

truire son même pays, et qu'ils amenderoient partie au vouloir du seigneur : auquel propos ne voulut entendre le roi, ni rendre autre réponse.

Advint, ce pendant et durant ce parlement, sur les trois heures après midi, qu'une alarme se fit sur le camp, tellement que le bruit fut incontinent par tout l'ost, dont chacun courut aux armes. Les deux cents gentilshommes, les quatre cents archers de la garde et les cent Allemands du roi furent armés, les gentilshommes à cheval et les archers à pied, tous joignant le logis du roi, avec plusieurs de ses princes et pensionnaires. Le roi, oyant le bruit de son logis, demanda que c'étoit. L'un de ses chambellans, nommé messire François de Rochechouart, sénéchal de Toulouse, lui dit : «Sire, c'est quelque alarme qui est survenue au camp.—Comment? dit le roi; ce n'est pas ce que les ambassadeurs disoient, qui sont venus ici pour parlamenter et traiter de la paix. Or allez, dit-il, voir que c'est.» Et sur ce, ledit messire François de Rochechouart sortit hors et vit aucunes des trompettes courant parmi l'ost et criant l'alarme à toute force. Si s'en retourna devers le roi, le plus tôt qu'il put, disant : « Sire, sans point de faute il y a bruit; et me doute que ce soit vers la Lanterne, et que par là les Génevois ont fait quelque saillie.» Et tout à coup le roi se fit armer, et monter ses archers de la garde tous à cheval; et transmit

messire Mercure, avec ses cent Albanois, devers la Lanterne hâtivement, pour aller savoir que c'étoit, et retourner incontinent. Lequel, à course de cheval, fut tantôt près les portes de Gênes, dont étoit sorti grand nombre de Génevois, et étoient entre leurs barrières et la tour de la Lanterne. Messire Charles d'Amboise avoit fait mettre l'avant-garde jà en ordre, à l'issue du bourg de Saint-Pierre-d'Arêne, pour les attendre : lesquels ne marchoient, mais étoient arrêtés, pour amuser l'armée, comme avoient entrepris. Du côté des montagnes devers Gênes, commencèrent Génevois à monter à la foule de tous côtés, et tant que lesdites montagnes étoient couvertes de Génevois armés. Les autres de ceux qui étoient les premiers montés, lorsqu'ils virent leurs gens approcher, sortirent d'entre les montagnes, et tous ensemble plantèrent amont leurs enseignes, lesquelles se pouvoient voir d'à bas ; et y en avoit deux blanches et une rouge, et une mi-partie de rouge et de blanc, et plusieurs autres, qui ne se pouvoient d'en bas clairement aviser, sur le haut des trois montagnes, comme un jet d'arc près l'une de l'autre. Sur ladite montagne se mirent Génevois, en trois grosses roûtes ; et tout le long du sommet de ladite montagne, venant de Pontadême près du bastillon que les François tenoient, et en un

autre lieu, à quartier du Castellat, à main senestre entre les montagnes, étoit la grande escouade de leurs gens, où pouvoient être en tout quarante mille hommes ou plus; et là se mirent tous en bataille. Le seigneur de Millau, et autres capitaines, qui gardoient le bastillon; et les capitaines des Allemands, qui tenoient la montagne de notre côté, mirent toutes leurs gens en deux batailles, où étoient de six à sept mille hommes françois et allemands, près les uns des autres de six-vingts pas ou environ. Le maître de l'artillerie avoit fait monter à force de gens et de câbles, dès le soir de devant, six grosses pièces d'artillerie, et trente coulevrines à croc sur chevalets, portées par les pionniers; desquelles pièces, aucunes furent mises et assises aux lieux où étoient les gens d'armes françois et allemands, étant sur la montagne; et là, icelles pièces embouchées droitement contre les Génevois, et pour celles tirer, montèrent là huit des canonniers du roi.

En ce point, avoient les uns et les autres ordonné leurs batailles, et mis ordre en leur affaire. Les Génevois donc avoient donné l'alarme sur le quartier de la Lanterne, pour faire tirer là l'armée du roi, et mis sur les montagnes leur grosse puissance, pour donner par le bas de ce côté sur les François, qui tantôt connurent leur stratagème : à quoi pourvut le

roi, qui jà étoit armé et monté sur un coursier, nommé Bai-gracieux, qui étoit moult adroit pour les armes; et hors de son logis, accompagné de plus de trente mille hommes armés, sans plus attendre, marcha tout droit où pensoit être le bruit; mais voyant la montagne de tous côtés pleine de Génévois, et en trois ou quatre lieux avoir grosses batailles, fit arrêter toute son armée et mettre en bataille bas tout au droit du bastillon. Devers la Lanterne étoit l'avant-garde en bataille, pour là attendre les Génevois, lesquels ne sortirent de leurs barrières, mais se retirèrent: de quoi, messire Mercure avertit le roi, qui lors arrangeoit ses batailles et lui-même mettoit ses gens en ordre, disant que lui-même monteroit à mont, pour se trouver à la mêlée; ce qui lui fut déconseillé par tous ses capitaines. Là fut tenu conseil qu'il étoit de faire, et s'il étoit bon de leur donner la bataille. Là furent messire Charles d'Amboise, lieutenant du roi; messire Robinet de Fremezelles, et plusieurs autres capitaines de l'armée et sages chevaliers; dont aucuns furent d'avis que le lieu étoit moult avantageux pour leurs ennemis; disant: «Sire, vous voyez vos ennemis à grosse puissance à merveilles, lesquels ont pris lieux avantageux et choisi le plus à main de la place; et aussi que, pour les combattre, sont amont peu de nombre de vos gens, au regard d'eux;

et en outre, sire, vous voyez que l'heure est jà tarde; » aussi étoit-il sur le point de cinq heures du soir. Par quoi dirent aucuns capitaines : premier que renfort pût être monté à mont, la nuit seroit venue, et les vilains, qui savent et connoissent les secrets et détroits des montagnes, pourront la nuit avoir avantage sur vos gens et leur donner quelque amorce. — Rien, dit le roi, il est encore plus de deux bonnes heures de soleil. Avec ceci je vois mon armée joyeuse et délibérée de combattre, et mes gens d'amont prêts de commencer le combat, et les vilains serrés et en crainte : suis sûr que tout soudain tourneront le dos, qui vivement les chargera. Ce sais-je, car autrefois les ai-je vus en mêlée, dont grosse roûte d'iceux, à peu de François, furent défaits. » Ce dit, appela messire Mercure, capitaine des cent Albanois, auquel dit : « Montez là sus avec tous vos Albanois, et sur la bataille des Génevois, que voyez plus prochaine du bastillon que tiennent mes gens, faites une légère escarmouche. Et ce pendant, au derrière de la montagne, faites mettre quelque embûche de vos gens et autres à cheval pour vous secourir, s'il en est métier. Et après votre escarmouche, feignez de vous retirer, pour les attraire jusques à l'embûche, et là leur donner quelque venue. Et ce pendant, je ferai monter grosse puissance de gens de pied et à cheval,

pour se joindre à ceux d'amont et donner la bataille.

Ce dit, messire Mercure avec ses cent Albanois, tous bien montés, à tout leurs bannerolles, se mettent à mont le long du chemin, tirant droit au bastillon. Plusieurs François à cheval, et autres, se mirent après; et entre autres, le marquis Francisque de Gonsago, marquis de Mantoue, monté et armé à l'albanoise avec grand nombre d'autres. Pareillement fit monter des Allemands, au nombre de trois mille, desquels trois de leurs capitaines fit là chevaliers; puis fit ceux monter, et autres de ses gens de pied, jusques au nombre de six mille : lesquels ne prirent le chemin des Albanois et autres gens de cheval, pour ce que c'étoit le plus long; mais dès le pied de la montagne, tout au droit du bastillon se mirent à grimper, et monter comme escuriaux. Le roi regardant ses gens aller ainsi allègrement, et toute son armée délibérée, étoit moult joyeux; et si alloit de lieu en lieu, regardant son armée, avec face joyeuse et manière assurée, l'épée en la main, pour faire tenir chacun en son ordre. Là sonnoient trompettes et gros tabourins de Suisses, à toutes mains. Autour de lui étoient Charles, duc de Bourbon; Antoine de Lorraine, duc de Calabre; François d'Orléans, duc de Longueville; Jean Stuart, duc d'Albanie; Al-

phonse d'Este, duc de Ferrare; Charles de Clèves, comte de Nevers; Jean Guillerme, marquis de Montferrat; le comte de Vendôme; Guy de Laval; le comte de Pointièvre; le prince de Tallemont; Jacques de Bourbon, comte de Roussillon; le seigneur Jean Jourdan; messire Germain de Bonneval; messire Mery de Rochechouart, et plusieurs autres seigneurs de France et de Bretagne, et tous ses autres gentilshommes et pensionnaires, avec tous ses hommes d'armes, la lance sur la cuisse. Aussi se trouva à cette bataille Tristan de Salazar, archevêque de Sens, armé de toutes pièces, et monté sur un bon coursier, une grosse javeline au poing; disant, puisque le roi y étoit en personne, que tous ceux des siens, qui avoient pouvoir de le défendre, se devoient là trouver en armes. Et si avoit ledit archevêque vingt hommes des siens, tous le harnois sur le dos.

Les Génevois tenant bataille amont sur la montagne, voyant de tous côtés monter François et Allemands, et marcher droit à eux, furent tous assurés d'avoir la bataille, s'ils attendoient: ce que furent tous délibérés de faire, et en branle de charger sur ceux des François et Allemands qui là étoient des premiers amont, premier que les autres qui montoient se fussent joints à eux. Et ainsi qu'ils vouloient ébranler, pour marcher droit

à eux, messire Mercure ayant jà fait son embûche, avec partie de ses gens, sortit par derrière une montagne, à la vue du roi et de l'armée d'en-bas, et lui-même commença l'escarmouche. Mais à coups de traits et de hacquebuttes le reçurent les Génevois, dont aucuns d'iceux sortirent en place, et à grands coups de piques chargèrent les Albanois, qui pareillement, à course de chevaux, qui étoient faits et duits aux escarmouches des montagnes, à pointe de lance les retournoient battant jusques à leur bataille. A cette escarmouche étoient le marquis de Mantoue, François de Maugiron, et d'autres Italiens et François tout plein. Longuement dura l'escarmouche, où six des Génevois furent tués, et deux Albanois blessés, et un mort. Les Allemands demeurés à bas avec le roi, voyant amont commencer l'escarmouche, se mirent tous à genoux, et baisèrent la terre, les bras encroisés; et tant que dura ladite bataille, toujours furent agenouillés. Tandis que celle escarmouche duroit, les François et Allemands montoient la montagne, et les Génevois approchoient leurs batailles. Et lorsque messire Mercure sut que tous les François et Allemands que le roi avoit commandés à monter furent assemblés, après avoir donné une charge sur les Génevois de la plus prochaine bataille, fit manière de se retirer avec

ses gens : et tout en l'heure, cette brigade de Génevois laissèrent leur montagne et se mirent après; ceux de leurs autres batailles, pareillement le plein pas; et les aucuns à course suivirent les Albanois, en faisant grandes huées et cris horribles, disant : *Acarne! acarne! amace! amace!* Là demi-lieue près n'eussiez ouï tonner, pour le bruit des Génevois, qui pensoient que les François s'enfuissent. Mais tout soudainement, lorsque iceux Génevois furent assez près, deux grosses pièces d'artillerie furent à travers d'eux déchargées; et ceux qui étoient en embûche sortirent avec toutes les deux batailles des François et des Allemands, les Albanois et autres gens de cheval, ensemble, et donnèrent sur cette première bataille de Génevois si rudement, que sans résistance de gens vertueux tournèrent le dos. Les autres qui étoient au derrière d'eux, et venoient à leur secours, voyant la première de leurs batailles fuir vers eux, et les François à leur dos, qui les tuoient à grands monceaux, furent effrayés, mêmement Paul de Nove, leur duc, et Jacobus Corsus, chefs de leur armée, lesquels ne surent plus tenir en ordre leurs gens, ni rallier ensemble; car chacun se mit à la fuite : dont les aucuns se laissoient choir et rouler du haut en bas. Grande occision en fut faite, car les gens de cheval les arrêtoient par

les montagnes, et les piétons mettoient tout à sac. La chasse leur fut donnée plus de deux milles par les montagnes : dont aucuns se défendoient, les autres se laissoient couper les gorges comme moutons. Et me fut là conté, que, à cette défaite, un des Albanois de messire Mercure, à la rencontre de la première bataille, coucha sa lance pour asséner un Génevois, jeune, fort et léger; lequel Génevois attendit l'Albanois, à tout une rondelle en la main, et une épée en l'autre, et de sadite rondelle détourna le coup de celui Albanois; puis soudainement s'approcha de lui, et d'un saut le saisit au travers du corps, tellement qu'il le mit hors la selle de son cheval et le porta par terre : lesquels l'un sur l'autre se tournoyèrent et voiltrillèrent trois ou quatre tours. Le Génevois ne se pouvoit bien aider de son épée, qui étoit longue; l'Albanois ne pouvoit rencontrer son poignard, qu'il avoit derrière le dos, couvert du panneau de sa longue robe. Mais à la parfin ledit Albanois, qui étoit en grand danger de sa vie, fut secouru, en manière qu'il eut loisir de trouver son poignard, de quoi trancha la gorge audit Génevois. Toute la montagne fut jonchée de morts, et ensanglantée du sang de ces pauvres Génevois, qui furent menés tuant jusque dedans les portes de Gênes, et plus de deux milles par les montagnes, tant, que le

nombre des morts fut estimé à quatorze cents hommes, et de François, environ trente-six, mais grand nombre de blessés.

Voyant le roi, que, à l'aide de Dieu, il avoit gagné la bataille et défait ses ennemis, fit asseoir son camp et mettre ses gens d'armes autour de Gênes pour y aller le lendemain mettre le siége et détruire tout, si elle ne se rendoit à sa merci; et, premier que faire autre œuvre, tout armé s'en alla en l'église de l'abbaye où il étoit logé, rendre grâces à notre Seigneur de sa victoire, puis se fit désarmer et se mit à repos.

Le duc de Gênes, Paul de Nove, voyant de tous points les Génevois abattus et défaits, et son règne prendre fin, ne sut plus que faire ni à quel moyen avoir recours, si n'est à la fuite; dont prit de ses bagues ce qu'il put, et avec grand nombre d'autres Génevois sachant là être le roi en personne, tous épouvantés s'enfuirent. Ledit Paul de Nove s'en alla avec sa suite embarquer au goufre de Rapale, de nuit, pour la doute des galères du roi qui étoient autour du môle de Gênes, et tira droit en l'île de Corse : aucuns des autres s'en allèrent en Barbarie; les autres, à Rome; les autres, dedans aucunes de leurs places étant autour de Gênes. Jacobus Corsus, Pisain; Ternatin, Gambecourte et les autres capitaines étrangers, avec le demeurant de leurs soldats,

s'enfuirent par les montagnes droit à leur quartier.

Dedans la ville de Gênes, lors n'avoit que pleurs, cris et lamentations de pauvres femmes désolées qui avoient perdu aux batailles leurs maris, frères ou enfants; pensant au surplus que le roi les détruiroit du tout et feroit mettre la ville à feu et à sang: dont ne savoient autre chose que faire, fors douloir leur perte passée et attendre l'avenir; et, pour ne perdre tout, au fond de leurs caves, citernes et roches, mussèrent partie de leurs bagues et trésors, et portèrent leurs draps d'or et de soie, et partie de leur chevance, par les églises et colléges de la ville, et délibérèrent envoyer derechef ambassades devers le roi, et parlamenter pour rendre la ville à la meilleure composition que faire se pourroit.

Le mardi au matin, ambassades furent transmises devers le roi; qu'il fit ouïr par maître Georges, cardinal d'Amboise, lesquelles ambassades dirent: « Nous sommes ici venus et envoyés devers le roi, notre souverain seigneur, de par les citadins et tout le peuple de la désolée cité de Gênes, pour, au premier, nous recommander tous très-humblement à sa bénigne grâce; et, au surplus, pour la composition de l'amende et satisfaction du méfait que sadite pauvre cité de Gênes, gouvernée sous la main du peuple délié et conseil de

mutins désordonnés, a par ci-devant commis et perpétré contre sa très-haute seigneurie et sacrée majesté ; le suppliant très-humblement qu'il lui plaise prendre sadite ville entre ses mains et en sa sauvegarde, et son pauvre peuple à merci avec la vie et biens saufs. A quoi ne voulut entendre le roi, mais dit qu'il auroit la ville et le peuple à sa volonté, ou qu'il mettroit tout au feu et à l'épée ; sur quoi lesdites ambassades firent autres ouvertures, disant que, pour les frais et mises de l'armée du roi et pour l'amende profitable et honorable, ils satisferoient la plupart au vouloir dudit seigneur et ordonnance de son conseil : ce que ne voulut le roi, disant toujours qu'il auroit le tout à sa volonté. De laquelle réponse lesdits ambassadeurs avertirent le peuple de ladite ville de Gênes : sur quoi tinrent le conseil où plusieurs propos furent allégués et finalement conclus, vu l'extrémité où ils étoient ; connoissant aussi le roi, entre les autres dons de vertueuses grâces, être tant humain que onc ne fit mourir homme à qui il pût pardonner, et que leur offense ne touchoit qu'à lui seul; ayant, sur ce, confiance de sa grâce, dirent le mot en se rendant la corde au col, c'est à savoir, à sa volonté; lui mandant que, à toute heure que lui plairoit, il pourroit entrer en sadite ville de Gênes et faire du peuple à son plaisir.

Et voyant, le roi, que tout alloit à son vouloir, reçut lesdits Génevois à sa volonté; de quoi sur-le-champ en voulut avertir François de Clermont, cardinal de Narbonne, lequel étoit, devers le pape à Rome, orateur pour ledit seigneur, et lui écrivit lettres contenant ladite composition : lesquelles montra ledit cardinal de Narbonne à notre Saint-Père le Pape, qui pâlit tout le visage en lisant lesdites lettres et dit : « Je ne le crois pas ! » Plusieurs Romains et autres avoient fait gageures et misailles à plusieurs, disant que le roi ne prendroit point Gênes, ou que de six mois n'y entreroit. Pareillement ledit cardinal de Narbonne transmit lesdites lettres du roi, à Naples, au seigneur de la Guiche, qui là étoit pour le roi devers le roi d'Aragon; qui aussi les montra audit roi d'Aragon, lequel aussi ne le cuidoit point croire; et dit Gonsales en branlant la tête : « Il n'est possible, à mon avis, que, en si peu de temps, une si forte ville, comme est Gênes, fût si tôt rendue?» et est à croire que plusieurs eussent bien voulu qu'elle n'eût été prise par les François.

Mais tant en fut que, le même jour de ladite composition, le roi transmit là à Gênes le seigneur du Bouchage, messire François de Rochechouart et messire Raoul de Lannoy, et avec eux Antoine de Pierrepont et Pierre de Montalembert, maréchaux des logis avec ses

fourriers, pour prendre les logis et départir les quartiers. Le lendemain tous lesdits logis furent marqués, et là dedans entrèrent six cents hommes d'armes qui furent logés vers le quartier de Besaigne; et ce pendant, le roi se reposoit à son logis.

FIN DU TOME TROISIÈME.

NOTES.

Page 6. Guillaume Briçonnet, dit le Jeune, seigneur du Plessis-Rideau, élu archevêque de Rheims après la mort de son frère Robert, chancelier de Charles VIII, prit dès-lors le titre de *cardinal de Rheims*, au lieu de celui de *cardinal de Saint-Malo*.

Ibidem. Antoine, fils de René duc de Lorraine et de Bar, portait le titre de duc de Calabre, son père ayant hérité des droits du *bon roi* René sur le royaume de Sicile. — Pierre de Rohan, maréchal de Gié. — Philippe de Clèves, évêque d'Autun, était frère d'Engilbert, comte de Nevers et parent de Louis XII, du côté maternel. — On ne comprend pas pourquoi Jean d'Auton appelle partout *Antoine*, Guillaume VIII, marquis de Montferrat. — Gaston de Foix, depuis duc de Nemours, tué à Ravenne. — Les généalogies ne nomment pas ce *Barbazan de Foix;* mais plus loin Jean d'Auton désigne Odet de Foix comme seigneur de Barbazan. — Charles de Clèves, fils aîné du comte de Nevers.

Page 7. Au lieu de Louis d'*Albuy* (c'est la leçon du manuscrit), il faut lire *Hallwin*. — Jean de Foix, vicomte de Lautrec, fut père du fameux Odet de Foix, seigneur de Lautrec, et de Françoise de Foix, comtesse de Châteaubriant. — Jean d'Amboise, frère du cardinal, fut auteur de la branche de Bussy-d'Amboise.

Page 8. Cette généalogie est fautive : la voici dans l'ordre chronologique : Robert de France; Louis I^er^, de Bourbon; Pierre I^er^; Louis II; Jean I^er^; Charles I^er^; Jean II; Pierre II.

Page 9. Le cardinal de *Seine*, pour *Sienne*, en latin *Sena*.

Page 10. Le cardinal de *Bonivent*, pour de Bénévent.

Page 11. François-Guillaume, archevêque (et non *évêque*) de Narbonne, fils de Pierre, baron de Castelnau et Clermont-Lodève, et de Catherine d'Amboise, sœur du cardinal.

Page 14. Jean-Baptiste des Ursins, cardinal, empoisonné par César Borgia, en prison, le 22 février 1503.

Ibidem. Vert-Menton doit être Valmentone.

Page 15. *Ponte-Corbe*, Ponte-Corvo.

Page 16. Il est parlé avec éloges du capitaine Normanville dans le *Voyage de Venise*, par Jean Marot : ce capitaine commandait quinze cents Normands.

Page 17. Au lieu de *Dupré*, le manuscrit porte *dict pre*, qu'on peut orthographier d'*Ypres*; mais, à coup sûr, c'est le nom d'un homme d'armes, car on ne saurait lire : « Gandeau, *dit Pregent* de Saint-Jean, » puisque d'Auton parle de *cinq* hommes d'armes et qu'on n'en trouverait que quatre, d'après cette ponctuation; d'ailleurs, Jean de Saint-Jean est nommé plus bas.

Page 18. Aquino. — Le *pont de Corbe*, c'est Ponte-Corvo.

Page 21. Jean d'Auton appelle les Espagnols des *gipponiers*, sans doute à cause du sobriquet donné à Ferdinand, leur roi, dit *Jean Gippon*. Voyez mon *Histoire du seizième siècle*.

Page 23. La Fratte. — *Castelfort*, sans doute Castel-Novo.

Ibidem. Ce *James* de Foix, est-ce encore Jacques, dit l'infant de Navarre, que quelques généalogistes font mourir avant cette époque? ou bien est-ce *Jean* de Foix, comte d'Astarac, de la branche de Candale?

Page 24. Voyez les Vies des deux Chabannes, par Duplessis, et l'Histoire de Bayard, par M. de Terrebasse, qui a fécondé encore ce beau sujet qu'on croyait épuisé. On trouve dans ce dernier ouvrage beaucoup de choses neuves sur les familles nobles du Dauphiné.

Page 25. *La Crote* s'écrivait plutôt *la Cropte* : c'était François Daillon, fils puîné du seigneur du Lude : voir Brantôme et les histoires de Bayard.

Page 32. *Perrot* de Payennes n'est peut-être pas le même que *Jannot* de Payennes cité page 25. Nous avons suivi le manuscrit.

Page 33. Voyez sur cet hérétique, omis dans le *Martyrologe* protestant de Goulard, le supplément de Monstrelet, les Annales d'Aquitaine, l'Histoire de la Sainte-Chapelle.

Page 35. Spinazzola. — Genzano. — *Atella*, *Rapolla* et *Lavello*, sans doute.

Page 38. *Corrillane*, pour Corrigliano.

Page 41. *Haute-More*, traduction de *Altamura*.

Page 43. Le comte de Muro.

Page 45. Julien della Rovere, cardinal de Saint-Pierre-aux-Liens (*Petri ad Vincula*).

Ibidem. Cette expression *ne vit point les ans Saint-Pierre* doit signifier que Pie III ne régna pas trente ans, comme saint Pierre, ou bien ne vit point la principale fête de ce saint célébrée le 29 juin.

Page 46. François d'Alègre, seigneur de Précy et non *Percy*, était frère puîné d'Yves d'Alègre. — Artus Gouffier fut gouverneur de François d'Angoulême. — *Louis de Jaulys* doit être Louis de Genlis, seigneur de Montmaur.

Page 49. François de Clermont-Lodève, dit le cardinal de Castelnau. — Il faudrait lire *deux* et non pas *trois* cardinaux; car ce *neveu du pape* était Clément de la Rovère, fils d'une sœur de Sixte IV, évêque de Mende à la place de son oncle.

Page 51. Voyez sur la fin malheureuse de César Borgia son histoire par F. Tomasi, l'Histoire de Navarre par Favyn, et les Annales de Belleforêt.

Page 52. Corrigez Jean Jourdain, au lieu de *Jourdian*. — Bracciano. — *Seinois* pour Siennois. — La Paglia. — *Saint-Andrieu* se nomme maintenant Saint-André, et la *montagne d'Orelle*, le mont Orel.

Page 54. Sessa.

Page 58. Ce Jacques Vernon, *seigneur de la Rochebœuf*, doit être le même que celui de la *maison de Montreuil-Bonin en Poitou*, page 66 : son fils Raoul fut grand-fauconnier de France.

Page 60. Un capitaine Cossains ou Cosseins joua un rôle

dans la Saint-Barthélemy. — Voici un lieu nommé *Fraddes* qui explique la phrase du second volume, page 341, mieux que la note étymologique qui s'y rapporte.

Page 61. C'est Pierre II du nom, prince de Florence, chassé de cette ville, en 1494, avec les Médicis, qui s'efforçaient en vain d'y rentrer.

Page 62. Mola. — Voir les histoires de Bayard au sujet de ses compagnons d'armes. — La famille de Lamet était une des plus illustres de Picardie.

Page 68. J. d'Auton parle plusieurs fois de la *Charente*, grande caraque française, notamment au tome Ier, page 254.

Page 69. Le manuscrit porte alternativement *Jamet* et *Jannot* d'Arbouville.

Page 72. L'évêque suffragant de Lyon était celui d'Autun, Philippe de Clèves, duquel il est parlé plus haut. — Jean de la Trimoille, archevêque d'Aix.

Page 74. Louis de Bavière était fils de Philippe Ier, dit l'Ingénu, duc de Bavière : il fut pensionnaire du roi, par suite d'un traité d'alliance entre son père et Louis XII. — L'évêque de Nantes s'appelait Guerguen et non *Guguel*. — Antoine de Furno ou Dufour devint confesseur du roi : Voyez l'*Histoire de la Chapelle des rois de France*, par l'abbé Oroux.

Page 82. Voyez sur l'Alviane les *Capitaines étrangers* de Brantôme.

Page 86. Robert Guybé, évêque de Rennes ; depuis cardinal : son frère commandait les gentilshommes de la reine ; ils étaient d'une ancienne famille bretonne.

Page 89. Au lieu de *Bexte*, ne faut-il pas lire *Viesti*, et Notre-Dame-de-*Ferme* (*Fermo*), au lieu de *Terme?* — *Marque* d'Ancône pour *Marche* (*Marca*). Il paraît que la ville portait le nom qu'on donna depuis à la province.

Page 90. Sinigaglia. — *Pesre* pour Pesaro, sans doute. — Faenza.

Page 91. Ce village d'*Isque* n'est-ce pas *Val-di-Chiesi* ou bien *Isola*, selon la route suivie par Louis d'Ars?

Page 92. Voir le procès du maréchal de Gié, dans mon *Histoire du seizième siècle*, où se trouve un extrait détaillé des actes de la procédure. Jean d'Auton a rassemblé sous une seule date tous les faits de ce procès, qui dura deux ans.

Page 93. C'est Christophe, et non *Étienne*, de Carmonne, quatrième et non troisième président. Voyez l'*Histoire des présidens à mortier du Parlement de Paris*, par Blanchard, in-f°.—La même histoire ne dit pas que Jean de Selve fut second président à Rouen, mais bien premier président à Bordeaux en 1514. — C'est le célèbre Antoine Duprat, depuis chancelier de France. — Le juge-mage (*major*) de Carcassonne était Pierre de Saint-André, depuis premier président au parlement de Toulouse. — Ce n'est pas *Antoine de Louviers*, qu'on ne trouve pas dans les listes des conseillers; c'est plutôt *François de Loynes* ou Luynes, comme il est nommé plus loin.

Page 97. Selon l'ancien calendrier, l'année 1503 finissait le 6 avril, veille du jour de Pâques 1504.

Page 99. Il y a tout lieu de croire que trois poètes distingués peu d'années après cette époque, Antoine le Maçon, Antoine Herouet, Jean de Fontenay, furent fils ou parens des clercs de finances du même nom. Voyez les Bibliothèques de Lacroix du Maine et Duverdier.

Page 110. La reine fit son entrée à Paris le 18 novembre 1504; elle avait dû faire cette entrée au mois de janvier 1502, et tout avait été préparé pour la recevoir. Voir le *Cérémonial françois*, t. I^er^, page 686 et suiv.

Page 111. *En Nesle*, c'est-à-dire à l'hôtel de Nesle, situé sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la Monnaie.

Page 113. Jean Clairée et Antoine Dufour furent, l'un après l'autre, confesseurs du roi: ils se disputaient alors à qui succéderait à Laurent Bureau, lequel venait de mourir.

Ibidem. Cette translation eut lieu le 21 février 1505. Voir les Reg. du Parlement et les *Tombeaux des personnes illustres*, par J. le Laboureur.

Page 114. Le cardinal d'Amboise allait recevoir l'investiture du duché de Milan au nom du roi. Voyez cette investiture dans les *Traités de Léonard*.

Page 115. Selon l'ancien calendrier, l'année 1504 finissait le 22 mars, veille de Pâques de l'année 1505.

Page 116. Geoffroy de Pompadour, qui conservait le titre d'évêque de Périgueux, quoique cet évêché eût passé dans les mains de Jean Auriens, fut le second *chapelain* du roi, qui prit le nom de *grand-aumônier* de France. Voir l'abbé Oroux, Dupeyrat, *Gallia Christiana*.

Page 120. Voyez l'*Histoire abrégée de la sainte hostie conservée à la sainte-chapelle du roi à Dijon depuis l'an* 1433; in-12, 1719. Voyez aussi la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, P. 2e, p. 134.

Page 122. D'Auton a parlé de cette dame dans la quatrième partie de ses chroniques, chapitre 21; mais il la nomme Thomassine *Spinole*: nous avons cru devoir ici conserver la variante : *Espinolle*.

Page 124. Au lieu de *monsieur* François d'Angoulême, corrigez *Monseigneur*.

Page 137. François Guillaume de Castelnau est nommé indifféremment par les historiens, *cardinal de Clermont*, *de Narbonne*, ou *de Castelnau*.

Ibidem. Charles d'Egmont, duc de Gueldre.

Ibidem. D'Auton confond toujours *Étienne* Poncher, évêque de Paris, avec son frère *Jean*, trésorier des guerres.

Page 138. Voyez, sur l'énergique arrêt du parlement de Paris en cette occasion, mon *Histoire du seizième siècle*.

Page 139. La vieille duchesse douairière de Bourbon, Anne de France, sans doute.

Page 140. Isabelle de Castille, dite la *grande Isabelle*, était morte le 26 novembre 1506.

Page 142. Ce comte de Suffolk, fils d'une sœur d'Édouard V, ayant été livré à Henri VII, resta prisonnier à la Tour de Londres jusqu'en 1513, où Henri VIII lui fit trancher la tête pour se débarrasser d'un dangereux rival.

Page 143. Louis d'Amboise, évêque d'Alby, frère du cardinal, étant mort en 1503, son évêché avait passé à son neveu Louis d'Amboise-Chaumont, évêque d'Autun.

Page 147. Selon l'ancien calendrier, l'année 1505 finissait le 11 avril, veille de Pâques 1506.

Page 152. Voyez, sur le mariage de Claude de France avec le comte d'Angoulême, les *Lettres de Louis XII*, t. Ier.

Page 153. On appelait les Rogations le dimanche des *Roisons*.

Page 155. Guy d'Amboise, seigneur de Ravel, neveu du cardinal et frère puîné du seigneur de Chaumont. — Ce Mollart Suffray est le même que le fameux capitaine de piétons Mollart ou Molar qui parut avec tant d'honneur dans les guerres d'Italie : il était Dauphinois et de la famille des Allemant. Voir les *Éloges des Dauphins*, par Hilarion de Coste.

Page 157. Ladislas VI, roi de Hongrie : sa fille Anne n'avait que deux ans.

Ibidem. Albert, fils d'Othon duc de Bavière, évêque de Strasbourg.

Page 158. Sans doute *Estoquart* doit se traduire par *Stuttgart; Orne*, par *Ulm* ou *Horn; Dunoe*, par *Danube*, en allemand, *Donau; Carinte*, par *Carinthie*.

Page 161. *Villac* pour *Villach* en Illyrie, probablement.

Page 162. Grætz; Leoben; Muhr.

Page 163. Cet archevêque, qui se nommait Jacques, venait de succéder à son oncle Jean : il est difficile de savoir lequel des frères de l'archevêque l'accompagnait.

Ibidem. Guillaume, duc de Juliers et de Berg. — Joachim, premier du nom, marquis et électeur de Brandebourg. — Serait-ce *Sorr* au lieu de *Sornes*?

Page 169. Philippe-le-Beau mourut à Burgos, d'une pleurésie, à l'âge de 28 ans, le 25 septembre.

Page 172. *La comté de Venisse*, c'est le comtat Venaissin. — *Ourse* pour *Oulx*, sans doute.

Page 174. *Plenore* doit être *Pianoro-Gazzano*.

Page 185. Godefroy a écrit *genre* au lieu de *gourre* ou *gorre* que porte le manuscrit : *gourre* signifiait tromperie, et nous avons encore le verbe *gourrer* qui s'emploie au familier dans un sens analogue.

Ibidem. Galéas Visconte, mal écrit *Viscomte*, pour Visconti.

Page 193. Outre les généalogies particulières des Grimaldi, des Spinula, des Doria, etc., écrites en latin et en italien, il y a un recueil de la noblesse génoise intitulé : *Armi delle casate nobili di Genova*, *raccolte. da Agost. Franzone*, in-f°. Voyez aussi les histoires italiennes de Gênes de *Giustiniano*, *Foglieta*, etc., où ne se trouvent pas d'ailleurs tous les détails rapportés par d'Auton.

Page 199. *Campefurgose*, pour *Campofregoso*, et ailleurs *Furgose* seul pour *Fregoso*.

Page 200. *Jubellins*, au lieu de *Gibelins*; sans qu'on devine la cause de cette variante.

Page 206. *Montaubyou*, peut-être pour *Montogio*.

Page 211. *Carle* est apparemment *Starla* ou *Curlo*; et *Chaberi*, c'est *Chiavari*, quoique d'Auton se trompe en plaçant cette dernière ville dans le port de Spezzia, qui est éloigné de Gênes de plus de quinze lieues.

Page 212. *Roquebertin* était un Italien naturalisé Français, nommé *Roccaberti* ou Roccabertino.

Page 215. *Monigue*, pour Monaco. Peut-être faut-il lire dans le manuscrit : *Mourgue* au lieu de *Monigue*, qu'on dérive difficilement de *Monœcus*. On appelait autrefois Monaco, *Mourgue*.

Page 217. *Ternatin*, pour Tarlatino. — Gambacorta.

Page 218. *Bosquins*, habitans de Bosco ou Boschi en Piémont.

Page 219. Lucien Grimaldi (en français *Grimaulx*), prince de Monaco, frère et successeur de Jean, fut chambellan de Louis XII et de François Ier.

Page 222. Mentone; Rocca-Bigliera.

Page 225. Turbia.

Page 227. *Estrelin*, sans doute pour *Ostrelin*, nom que l'on donnait aux habitans des provinces Anséatiques.

Page 232. Lucien Grimaldi n'avait pas de frère du nom de Charles, mais un beau-frère, marquis de Ceva : c'est sans doute celui dont parle Jean d'Auton. *Barthélemy de Grimaulx* doit être Barthelemy Doria, neveu de Lucien Grimaldi.

Page 237. Porto-Mauricio.

Page 241. J. d'Auton confond partout *Borgo di Fornari* avec *Buzzala* et ne fait qu'un seul lieu de ces deux bourgs.

Ibidem. Poulceuvre, pour Ponzevera.

Page 249. Castellaccio, appelé tantôt le *Castellat* et tantôt le *Châtelet.*

Page 250. Le manuscrit porte alternativement *Ciuli* et *Civili* : nous avons mis de préférence la première leçon.

Ibidem. Ce Regnault de Nouaille ne se trouvant pas dans la généalogie de Noailles, on peut croire que c'est un bâtard de ce nom ; autrement il faut lire *Navailles*, ou *Noville*, ou *Nuaillé*, etc.

Page 258. Il faudrait peut-être mieux écrire *Fûts* au lieu de *Fustes*, ce dernier mot s'appliquant surtout aux vaisseaux de ce nom.

Page 270. Moncallieri.

Page 271. Solerio. — Latisana. — *Salles*, peut-être pour Corbesale. — Lodi.

Ibidem. J. d'Auton cesse ici d'appeler *Antoine* le marquis de Montferrat, Guillaume, qu'il nomme Jean *Guillerme.*

— Guillaume de Gouffier, frère puîné d'Artus de Boisy, fut le fameux Bonivet, favori de François Ier.

Page 272. Théodore *Trevolce* (Trevolcio ou Trevulci); Trévolce, neveu du célèbre Jean-Jacques Trivulce, fut maréchal de France, après son oncle.

Page 273. Ce n'est pas *Estalans* en Franche-Comté, mais plutôt *Estella* en Navarre.

Page 274. *Riverew* pour Rivarolo.

Page 276. Le cri d'armes de Jean-Louis de Fiesque était sans doute *gatto*, signifiant chat, quoique cet animal ne figurât pas dans son blason.

Page 282. *La Carace* est probablement mal écrit pour *carnajo*, charnier, ou *carcassa*, squelette.

Page 284. *Tercenal*, c'est apparemment le troisième chenal.

Page 286. *Veillaine*, pour Vegliano.

Ibidem. Alfonse d'Este, mari de la fameuse Lucrèce Borgia, avait succédé, comme duc de Ferrare, à son père Hercule, en 1505.

Page 291. Novi; Seravalle.

Page 293. Charles de Montpensier avait épousé Suzanne de Bourbon, qui lui apporta le duché en dot. Ce fut le célèbre connétable de Bourbon. — Charles de Clèves était fils d'Engilbert de Clèves, et avait hérité du comté de Nevers à la mort de son père, en 1506. — François de Luxembourg, vicomte de Martigues, fils de Thibault de Luxembourg, seigneur de Fiennes; cependant le titre de *monseigneur* indiquerait plutôt *Antoine* de Luxembourg, comte de Brienne, frère du feu comte de Ligny, et fils du connétable de Saint-Pol.

Page 295. L'histoire de Bayard parle de ce gentilhomme nommé le Lorrain.

Ibidem. Ce *Jacques* du Mas était certainement fils de Jean

du Mas, seigneur de L'Isle, de Bannegon et d'Ivoy, grand-maître des eaux et forêts ; mais les généalogies le nomment *Robert.*

Page 304. *Le Bosq*, pour Bosco.

Page 308. Paul de Beusserailhe était plus connu sous le nom du seigneur de l'Espy ou l'Espic. — Peut-être est-ce *Champlais*, au lieu de Champellais, et *Maugé*, au lieu de Maugué.

Page 309. Thomas Bohyer ou Bohier, baron de Saint-Ciergues, chambellan de Charles VIII et Louis XII, *général* des finances de Normandie. — J. d'Auton retombe encore dans son erreur au sujet du comte de Roussillon, qu'il nomme *Jacques*, au lieu de Charles. — Jacques, vicomte de Rohan, se qualifiait *sire* de Léon, quoique son père Jean, deuxième du nom, comte de Léon et de Porhoet, vécût encore : ce fut le dernier de sa branche, la plus ancienne de la maison de Rohan. — Ce *vicomte de Rhodez* était peut-être Pierre, bâtard d'Armagnac, fils de Charles, comte d'Armagnac et de Rhodez. — André de Foix, frère d'Odet, était fils de Jean de Foix, vicomte de Lautrec ; il fut plus connu sous le titre de seigneur de Lesparre ou d'Asparros. — Aymery de Rochechouart, de la branche de Mortemar, second fils de Jean, deuxième du nom. — Brantôme accorde une notice au baron de Béart ou Bearn, qu'il nomme de Béarq. — Jean Picart, seigneur de Radeval, était fils de Guillaume Picart, seigneur d'Estellan, grand-maître de l'artillerie.

Page 310. Jean, deuxième du nom, baron d'Arpajon et sire de Severac. — Le seigneur de Cytain se nommait Gilbert des Serpens. — Voyez les histoires de Bayard, où il est fait mention du seigneur de Montmaur ; d'Ymbault de Romanieu ; de Pierre de Tardes, etc., etc.

Ibidem. Refuser la haie, signifie refuser de se mettre en ligne et de marcher serré comme une haie. — Le mot *rym* est employé souvent par les historiens de Bayard dans le sens de rang ou de quartier.

Page 311. *Pommeroul*, plutôt Pommereuil. Brantôme parle de lui. Il se nommait Jean, seigneur du Plessis-Brion, et fut grand-maître de l'artillerie. — Corrigez ici et partout : Mollart Alemant, au lieu de Mollart, *Allemand*.

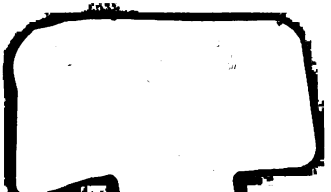
Page 317. Rigaut d'Oreille ou d'Aurelle fut ambassadeur du roi auprès de Maximilien. Voyez les *Lettres de Louis XII*.

Page 318. Antoine, deuxième du nom, seigneur de Saint-Nectaire ou Senneterre, en Auvergne.

Page 332. C'est Charles de Bourbon, comte de Vendôme, fils de François.

Page 342. *Gouffre* pour golfe : Golfo di Rapalo.

Page 345. Jean, seigneur de la Guiche, fils de Claude. — Il est parlé de Pierrepont dans Brantôme et l'histoire de Bayard.

FIN DES NOTES.

FEB 1 1929